

PRO FRIBOURG

Décembre 1996

Trimestriel N° 113

CENTRE FRIBOURGEOIS
DE DOCUMENTATION PEDAGOGIQUE

Alexandre Herzen

(1812-1870)

Russe
de cœur,
Européen
d'esprit,
Suisse
d'adoption.

L'errance
d'un témoin
prophétique.



IMPRESSUM

PRO FRIBOURG

Stalden 14

1700 Fribourg

Tél. 026 - 322 17 40

Fax 026 - 323 23 87

Conditions d'abonnement

Ordinaire Fr. 46.-

De soutien Fr. 60.-

Réduit (AVS, étudiants, apprentis) Fr. 36.-

CCP 17-6883-3 PRO FRIBOURG

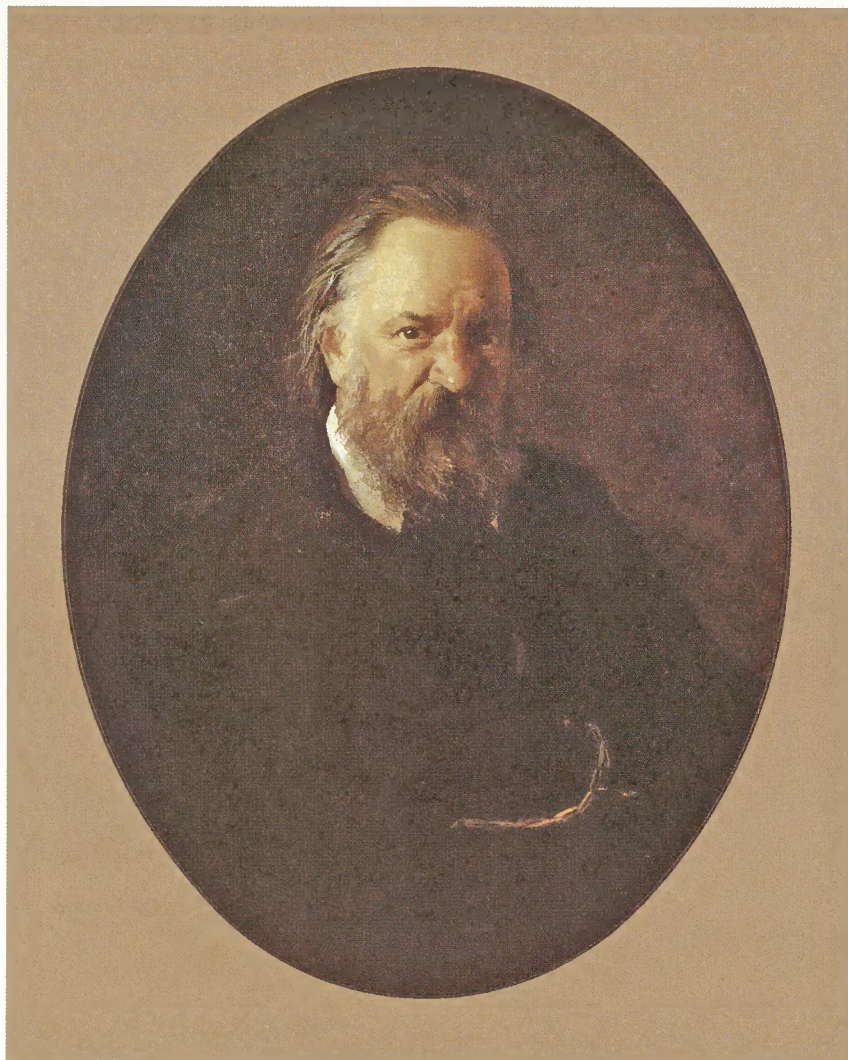
1700 Fribourg

*FASIL ISKANDER
GEORGES NIVAT
ALEXANDRE D. MARGOLIS
OLGA KROKINSKAJA
INA SIVOLAP KAFTANOVA
MARC VUILLEUMIER
IRINA JELVAKOVA
PETER BRANG
GÉRARD BOURGAREL*

Alexandre Herzen

(1812-1870)

Russe de cœur, Européen d'esprit, Suisse d'adoption.
L'errance d'un témoin prophétique.



Н.Н. Ге.
Портрет А. Герцена
1867г.

N.N. Ge.
Portrait de A. Herzen
de 1867.
Musée Herzen, Moscou.

SOMMAIRE

Fasil Iskander	Message	5
Gérard Bourgarel	Préface	7
Ina Sivolap Kaftanova	Les racines russes.	9
	Pages de sa vie	9
Marc Vuilleumier	Les années d'exil: 1847-1870	35
Gérard Bourgarel	De Fribourg à Nice se noue le drame d'une vie	59
Peter Brang	Les Russes et le mythe suisse	85
Irina Jelvakova	Le retour à Sivtsev Vrajek	89
Olga Krokinskaja et Alexandre D. Margolis	Alexandre Herzen et la Russie contemporaine	100
Georges Nivat	Dostoievski et Herzen, aujourd'hui	113
	Herzen et le «four russe»	117

REMERCIEMENTS

Ils s'adressent en premier à nos partenaires russes: à la Fondation pour la Renaissance de Saint-Pétersbourg, à son directeur Alexandre D. Margolis et à ses collaborateurs; au Musée Herzen de Moscou et à sa conservatrice Irina Jelvakova; à la Bibliothèque Nationale Saltykov-Chtchedrine de Saint-Pétersbourg et au D^r Viktor E. Kelner; aux traducteur et traductrices Elena M. Tarkhanova, Marina Vichnevskaia et Jacques Barberis à Saint-Pétersbourg et Moscou; et à l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg pour ses encouragements.

Du côté suisse, nous remercions l'équipe de la Bibliothèque Cantonale et Universitaire de Fribourg, désignée par son directeur Martin Nicoulin, soit Claudio Fedrigo, Jacek Sygnarski, Evelyne Maradan et Corrado Luvisotto, qui ont œuvré en parallèle avec nous, Clara Messagère et Ruslan Khestanov qui nous ont conseillés, Marie-Louise Vogel ainsi que les collaborateurs de l'Imprimerie Mauron + Tinguely & Lachat, Dominique Layaz et Philippe Tinguely qui ont mené à bien cet ouvrage; et «last but not least» les Editions de l'Age d'Homme à Lausanne, pour nous avoir permis de tirer les nombreuses citations de Herzen de l'excellente traduction de «Passé et méditations» due à Daria Olivier.

Cette réalisation fait partie du programme de partenariat entre le Mouvement Pro Fribourg et la Fondation pour la Renaissance de Saint-Pétersbourg: à ce titre, la publication est diffusée également en Russie avec l'aide de PRO HELVETIA, d'où les légendes bilingues et un supplément disponible en langue russe.

4

CRÉDIT DES ILLUSTRATIONS

Elles ont été mises à disposition, pour la partie russe de la biographie de Herzen, par la Bibliothèque Saltykov-Chtchedrine de Saint-Pétersbourg; pour le chapitre intitulé «Le retour à Sivtsev Vrajek», par le Musée Herzen de Moscou; pour la page de couverture et la partie suisse de la biographie de Herzen (pp. 44 à 53), par la Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève; les autres illustrations étant tirées des archives iconographiques de Pro Fribourg.

Cette publication a reçu l'appui financier des Echanges culturels est-ouest de PRO HELVETIA, Fondation suisse pour la culture, de la LOTERIE ROMANDE, de la Ville de Fribourg, de la Banque Cantonale de Fribourg, des Transports en commun de Fribourg et de l'Établissement cantonal d'assurance des bâtiments ECAB. Elle a bénéficié également d'un généreux legs de M^{me} Annie MURISSET à Genève.



J'ai découvert Herzen et je l'ai aimé encore à l'école, quelque part en terminale. C'était l'époque morne, stalinienne, et nous étions quelques écoliers à discuter de ce qui se passait dans le pays, de ce que nous devons faire, de ce que nous réservait l'avenir et nos prévisions d'adolescents étaient des plus sombres.

Il s'est fait que c'est en revenant tard de ces promenades, après ces conversations nocturnes plutôt pessimistes que nous tenions à l'époque, que je passais des nuits entières à lire et après, je ne sais pourquoi, à relire tout l'été «Passé et méditations». Je ne l'ai compris qu'à présent pourquoi. Cette œuvre ne m'a pas simplement frappé par sa vérité, son intelligence (ce dont il a été question aujourd'hui), par la beauté et la grandeur de la pensée. Il y avait là encore autre chose. Elle réconfortait, sauvait du désespoir de la jeunesse dans lequel j'avais sombré moi aussi.

Je pense qu'il y a là un profond mystère de l'art propre à Herzen comme à certains autres écrivains d'ailleurs. Mais cet été-là on peut dire que Herzen était ma planche de salut. Il y a, je crois, des écrivains qui cherchent et qui y réussissent même peut-être à vous faire atteindre une oasis de la pensée. Mais il y en a d'autres qui sont des écrivains tout à fait différents qui incluent dans leur façon d'écrire cette oasis. Je pense que vous comprendrez ce que je veux dire. L'ironie de Herzen, la bonté de Herzen, sa grandeur d'âme, je dirais même son audace artistique incroyable, ses images étaient avancées pour le XIX^e siècle et sont plus proches du nôtre. Je comparerai, aussi étrange que cela puisse paraître, sa façon hardie de s'exprimer avec celle de Maïakovski. Il y avait quelque chose d'enivrant dans cette audace insensée et cette précision. Et cet écrivain remarquable, qui incarnait la grandeur de l'idée dans le processus de la pensée, incarnait de même le réconfort et l'espoir dans le processus même de la pensée. Cela se faisait inconsciemment, bien sûr, mais si une telle personnalité intelligente a existé, a écrit et a vécu, il semblait tout aussi inconsciemment que la Russie ne pouvait disparaître.

Et pendant toutes ces années de la perestroïka, ce qui nous a toujours manqué, c'est un penseur de si grande envergure, courage, grandeur d'âme et lucidité, comme l'a dit aujourd'hui un de ses descendants. Cependant jusqu'à présent nous cherchons un appui dans la lecture de Herzen ou dans les souvenirs de la lecture de Herzen, et cela est pour nous source de consolation et d'élévation.

Traduction par Marina Vichnevskaja

* Intervention de l'écrivain à la soirée du 6 avril 1996, consacrée au 184^e anniversaire de la naissance de A. Herzen et au 20^e anniversaire du musée.

Выступление Фазиля Искандера
на вечере 6 апреля 1996 года, посвященном 184-й годовщине
со дня рождения А.И. Герцена и 20-летию его Дома-Музея.



С Герценом как читатель я познакомился и полюбил его в школьные годы, где-то в самых последних классах. Это было совершенно глухая эпоха, сталинская, и мы, несколько школьников, друзей обсуждали, что делается в стране, как жить дальше, что нас ждет, и все наши юношеские прогнозы были очень мрачными.

Как-то так случайно получилось, что в тот год, приходя после вечерних прогулок, ночных довольно пессимистических разговоров, я читал почти уже до утра, а потом перечитывал почему-то все лето "Былое и думы". Теперь только я понял почему. Эта книга меня не только потрясла своей правдой, своим умом (как совершенно правильно было сказано) и красотой благородства образа мысли. В ней было еще что-то. Она как раз утешала, спасала от того пессимизма, юношеского, в который мы впадали, и я впадал лично.

Я думаю, что тут есть глубокая художественная тайна, свойственная Герцену, как и некоторым другим писателям. Но в тот год, можно сказать, моим спасителем был Герцен. Я думаю, что есть тип писателей, которые стараются привести, а, может быть, и приводят к какому-то оазису мысли. А есть тип писателя, - и это принципиально разные писатели, - которые в самом своем письме уже заключают этот оазис. Я думаю, что вы меня правильно поймете. Герценовская ирония, герценовская доброта, его благородство, я бы сказал, невероятная художественная смелость, его образы совершенно выбиваются из 19-го века и более близки 20-му веку. Я бы даже, как это ни странно, сравнил его образную смелость с Маяковским. Что-то в этой безумной смелости и точности одновременно, было упоительное. И вот этот замечательный писатель, который достоинства мысли воплощал в самом процессе мышления, воплощал утешение и надежду в самом процессе мышления. Это происходило, конечно, подсознательно, но раз такой умный человек существовал, писал, жил, то подсознательно тоже казалось, что Россия не может погибнуть.

И во все эти перестроечные годы нам не хватает мыслителя такого масштаба, такой смелости, такого благородства, и одновременно такой трезвости, как прекрасно сказал тут один из его потомков. Однако до сих пор мы опираемся на чтение Герцена или воспоминание о чтении Герцена, и это утешает и возвышает.

UNE PENSÉE VIVANTE, UNE VOIX TOUJOURS PRÉSENTE

Voici cent cinquante ans, le 19 janvier 1847, Alexandre Herzen quittait la terre russe avec sa famille: il tournait résolument le dos à l'absolutisme tsariste, au règne de l'arbitraire et de la surveillance policière.

Il aborde l'Occident plein d'attente, de curiosité, d'enthousiasme même. Mais il va tomber dans le chaudron des événements de 1848. Il y sera mêlé, il en sera le témoin lucide et, finalement, désabusé.

Proscrit en Russie, il est chassé de partout et trouvera un refuge dans la Suisse démocratique et, à Fribourg, une nouvelle citoyenneté.

Mais il n'y prendra pas racine: cet esprit européen a besoin de l'air des grandes capitales, de Paris et de Londres. Déçu par l'Occident, il se tourne vers la Russie et œuvrera à distance jusqu'à son dernier souffle pour sa libération. Herzen met sa foi dans la démocratie, l'éveil de la conscience, le triomphe de l'esprit humain. Il suit une voie parallèle à celle de Dostoïevski qui croit, lui, en la rédemption de la sainte Russie. Leurs voies ne se rejoindront pas, mais leur espérance commune demeure.

En esquisant une biographie illustrée de Herzen, la confrontation s'impose entre les documents, les photographies du vivant de Herzen – qui portent leur âge et nous projettent dans le passé – et les citations de Herzen – que nous avons choisi de mettre constamment en évidence – et qui ont une présence proche, insistante, nous interpellent et nous bousculent.

D'où cette actualisation de la pensée de Herzen: que ce soit dans la Russie nouvelle qui cherche douloureusement sa voie; que ce soit en Occident en proie à une mutation aux perspectives incertaines.

Le message de Herzen, pour peu qu'on s'y arrête, ne nous propose pas de solution toute faite, une quelconque idéologie. Il est l'expression d'une constante remise en cause personnelle; d'une pensée claire, exigeante, intègre qui nous rappelle que nous sommes d'abord responsables de notre vie, du sens à donner à notre vie.

Les regards croisés – russes et occidentaux – sur Herzen, n'ont pas pour but de vous donner un résumé de sa pensée mais bien de vous inciter à le lire pour découvrir un grand écrivain, un penseur tonique, dont la façon de vivre et de sentir est pleinement de notre temps.

Gérard Bourgarel



*Портрет Герцена 1836г.
в ссылке в Вятке
Работа А. Витберга.*

*Portrait de Herzen
en 1836, en exil à Viatka,
par A. Witberg.*

8



Вид Москвы 1812г.

Vue de Moscou en 1840.

Introduction

Alexandre Herzen occupe une place de choix dans la prestigieuse pléiade des personnalités de la démocratie du XIX^e siècle. D'origine russe, il a lutté en premier lieu pour que la Russie progresse vers la liberté de l'individu, la liberté de la parole, l'égalité de tous devant la loi. Il a fondé à l'étranger la revue illégale «Kolokol» (la Cloche) qui, tel un tocsin, devait éveiller la Russie et pousser la société à combattre pour les droits de l'homme les plus élémentaires. C'est qu'au milieu du XIX^e siècle, alors qu'on avait déjà oublié dans les autres pays ce qu'était le servage, la Russie était encore un Etat où il faisait loi. L'activité publique déployée par Herzen contraignait le Gouvernement tsariste, très lentement il est vrai, à avancer vers la démocratie.

Dans le même temps, les travaux philosophiques et politiques de Herzen n'intéressaient pas seulement la société russe, ils représentent une contribution inappréciable à la pensée sociale de l'Europe. Des personnalités en vue comme Mazzini, Proudhon, Michelet, Garibaldi, Carlyle, Blanc et d'autres encore ont hautement apprécié le rôle joué par Herzen. Penseur, publiciste et homme politique, il fut également un remarquable écrivain. Fin psychologue, artisan du verbe, il nous a laissé l'extraordinaire ouvrage «Passé et méditations» qui jouit jusqu'à maintenant de l'attachement du lecteur russe, pourtant gâté par les chefs-d'œuvre littéraires. Cela s'explique aussi par le fait que cette œuvre autobiographique s'est cristallisée dans les profondeurs de l'âme de l'écrivain et nous est exposée dans une langue infiniment riche et expressive. N'oublions pas que sa maîtrise littéraire a été relevée

par des hommes de lettres tels que Léon Tolstoï, Fiodor Dostoïevski, Ivan Tourguéniév, Victor Hugo. Sur le plan humain, Herzen était une personnalité hors du commun: ayant perdu son foyer, sa famille, sa patrie, il a combattu pour la grande cause de l'humanité sans rechercher d'avantages personnels, et nous lui disons merci, à ce grand fils de la Russie et citoyen de la Suisse.

En effet, c'est par la volonté du sort qu'il se trouva étroitement lié à la Suisse dont il devint le citoyen en 1851. La vie, parfois, vous réserve des surprises inattendues... Jamais, dans sa jeunesse, Alexandre Herzen, aristocrate russe, ne se serait imaginé pareille chose. Il dut quitter son pays qu'il aimait profondément parce qu'en tant qu'honnête homme il ne pouvait accepter le servage ni le régime policier. Prenant le parti de l'équité, de la transparence, de la liberté, il résida et travailla vingt-trois ans en France, en Angleterre, en Italie, en Suisse, et on le trouve dans la cohorte des défenseurs européens de la démocratie dans la période entre 1840 et 1860. Dès le début de son exil en Europe, le Gouvernement tsariste avait décidé de l'arrêter à l'étranger pour le déporter en Sibérie, vers une mort certaine. Traqué par les espions et les agents russes, il demanda le droit d'asile à la Suisse précisément, pays qu'il révérait depuis l'enfance pour son esprit républicain et démocratique. Ce n'est qu'en devenant citoyen suisse que Herzen put, en toute liberté, se livrer à des activités de publiciste, d'homme de lettres et d'éditeur, remplir sans entraves son devoir d'humaniste et cela grâce au canton de Fribourg qui lui en donna la possibilité.



Пожар Москвы 1812г.

*L'incendie de Moscou
en 1812.*

*Разграбление Москвы
французами. Работа
русского художника
Д.Н. Кардовского.*

*Le pillage de Moscou
par les Français, vu par
l'artiste russe D.N.
Kardowski.*



I.

Les dates qui marquent la vie de Herzen sont frappantes: il naquit au printemps 1812, année où Napoléon se préparait à envahir la Russie et qui fut celle de ses défaites, du début du déclin de la marche triomphale de l'époque napoléonienne en Europe. Le Congrès de Vienne devait se tenir très bientôt et rétablir l'équilibre politique sur le continent. Herzen est mort en janvier 1870, alors que six mois plus tard, au début de l'automne, devait éclater la guerre franco-prussienne, tomber en France le Gouvernement de Louis Napoléon et exploser au printemps 1871 la Commune de Paris, ébranlant non seulement la France même mais aussi l'Europe. Outre ces événements globaux, il s'en passera en cette année 1870 d'autres beaucoup moins marquants dirait-on: Dostoïevski écrira son roman «Les Possédés» où il

condamne sévèrement l'élan révolutionnaire, tandis qu'en avril 1870 naîtra dans la petite ville de Simbirsk, sur la Volga, un dénommé Vladimir Oulianov (Lénine) dont le nom restera étroitement imbriqué durant plus de septante ans à l'histoire, non seulement de la Russie, mais à celle de bien des pays du globe. 1870 a marqué la naissance d'une époque nouvelle.

C'est ainsi que le 6 avril 1812 naissait, au cœur de Moscou, dans une grande demeure sise sur l'aristocratique boulevard de Tver, un petit garçon qui reçut le beau prénom d'Alexandre et le nom de Herzen, inventé par ses parents à partir du mot allemand Herz. Cela signifiait l'enfant du cœur, ou enfant de l'amour. La chose s'expliquait par le fait que le père d'Alexandre, Ivan Yakovlev, homme riche d'un certain âge déjà et parent



*Тверской бульвар в
Москве.*

*Le boulevard de Tver
à Moscou.*

de la famille du tsar, se trouvant en visite à Stuttgart, chez son frère, ambassadeur de Russie, était tombé amoureux de la jeune Louise Haag, 16 ans, qui servait tous les matins le café à l'ambassadeur. Ce fut le coup de foudre de part et d'autre, et la jeune fille suivit sans hésiter celui qui avait fait la conquête de son cœur, jusqu'à ce Moscou lointain et inconnu. Yakovlev n'était pas marié, pourtant il n'épousa pas Louise même lorsque naquit leur fils. Il ne voulait peut-être pas jeter le trouble dans l'orgueilleuse parenté par un mariage ou bien cela n'était pas nécessaire au couple qui vivait dans la sérénité et adorait le bébé.

Cinq mois plus tard, les troupes de Napoléon entraient dans Moscou, des incendies ravageaient la ville, des soldats ivres pillaient les maisons, tuaient les habitants. La famille

de Yakovlev, avec l'enfant dans les bras, courait de toutes parts, cherchant un refuge. Il faut dire que Bonaparte avait rencontré Yakovlev et lui avait demandé de transmettre un message à l'empereur Alexandre I^{er}. Considéré presque comme un prisonnier, Yakovlev avait dû accepter de remplir cette mission. Mais lors de la remise du message à St-Pétersbourg, il avait été aussitôt arrêté et relâché un mois plus tard seulement. Durant les mois d'automne et tout l'hiver, la mère du petit Alexandre avait été accueillie tantôt ici et tantôt là par les proches de Yakovlev, avec le fils aîné de ce dernier, légor, né d'une autre femme. La petite famille ne put regagner Moscou en ruines à la suite des incendies qu'un an après.

Cette guerre fut une épreuve particulièrement dure pour la société russe et toutes les

couches sociales, depuis les gros propriétaires fonciers jusqu'aux serfs les plus déshérités, se dressèrent contre l'ennemi. On n'avait pas connu d'élan patriotique aussi unanime depuis près de deux siècles. L'ennemi fut chassé. L'armée française battait en retraite dans les neiges de la Russie, poursuivie par le froid, en plein désastre, tandis que Napoléon fuyait honteusement, oubliant ses fidèles soldats. Les troupes alliées des pays d'Europe avancèrent sur Paris et y entrèrent, sous la conduite du tsar russe qui montait un cheval blanc.

Bien des années encore, on composa en Russie des vers et de poèmes célébrant cette victoire. Cette marche victorieuse des troupes russes eut une influence extraordinaire sur la vie spirituelle du pays, suscitant un vaste et intense afflux d'amour de la patrie.

Durant toute son enfance, le soir, avant de s'endormir dans son petit lit, Sacha (diminutif d'Alexandre) demandait à sa nounou ou à ses parents de lui raconter «l'incendie de Moscou, la bataille de Borodino, le passage de la Bérézina, la prise de Paris»¹. Le cœur défaillant, il attendait ces récits comme on attend une berceuse, un conte pour enfants, ... comme l'Illiade et l'Odyssee². D'anciens combattants, amis et connaissances de son père, venaient souvent à la maison. Il n'est donc pas surprenant que Herzen, selon ses propres paroles, devint un enragé patriote et projeta de s'engager dans un régiment. C'est alors précisément que se fortifia son amour pour la Russie, un sentiment qui lui fit chaud au cœur sa vie durant et lui vint en aide dans les épreuves, lui donnant des forces nouvelles dans les années d'exil, les sombres jours de l'émigration. Sa vie entière sera consacrée à cet amour de la patrie. Devenu adulte et ayant voyagé à travers toute l'Europe, admirant les Alpes majestueuses et l'exubérance des couleurs de l'Italie et de la

France, ainsi que la sévère beauté des côtes anglaises, il écrira: **«Dès l'enfance, j'ai aimé infiniment nos villages et nos hameaux, j'étais prêt, couché quelque part sous un bouleau ou sous un tilleul, à contempler des heures durant la rangée noircie des modestes isbas en rondins qui s'appuyaient les unes contre les autres... à écouter les chants mélancoliques qui résonnaient à toute heure du jour, tout près, très loin. L'odeur appétissante de la fumée des séchoirs à blé, du foin frais coupé se répand dans les champs, la forêt embaume les aiguilles résineuses et un vieux puits grince; tandis que le seau descend, une téléque vide roule avec fracas sur le pont, aiguillonnée par des cris énergiques.»** Et Herzen poursuit: **«Dans notre nature pauvre des plaines du nord, il y a un charme touchant, particulièrement proche à notre cœur... Nos prairies interminables, couvertes d'une verdure égale, sont d'un calme bienfaisant, il y a quelque chose de paisible, de confiant, d'ouvert et de sans défense, de triste et de doux dans notre nature ramassée, quelque chose que chante la chanson russe, qui trouve un écho profond dans le cœur russe. Et quels braves gens habitent ces villages! Je n'ai pas encore eu l'occasion de rencontrer des paysans comme nos paysans grands-russiens ou ukrainiens.»³**

L'enfance de Herzen fut heureuse et marquée par la joie, le garçonnet était affectueux et espiègle. Sa voix sonore retentissait dans bien des recoins de la vaste demeure, mais lorsque le silence s'installait cela signifiait qu'il avait trouvé un livre intéressant. Et il y en avait des quantités dans la maison.

¹ Herzen A., *Passé et méditations*, Lausanne, 1979, vol. 1, p. 47.

² Ibidem

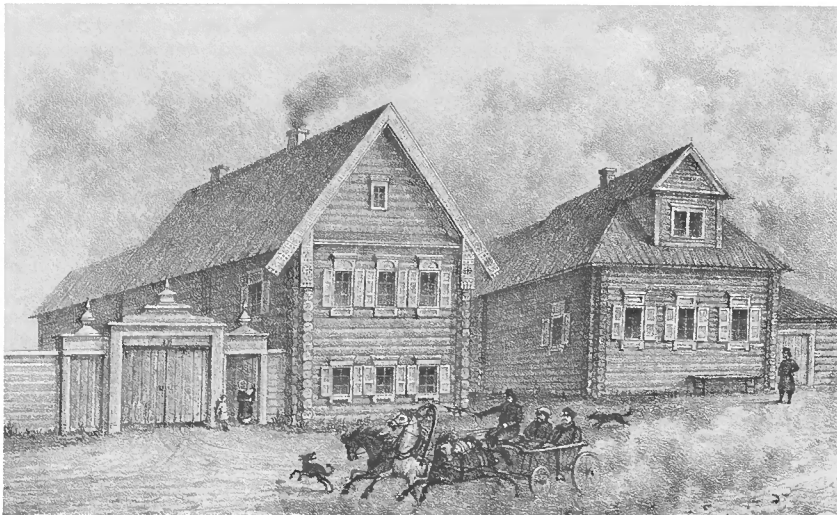
³ Герцен, А., *Полн. собр. соч.* в 30т. М., 1950, т. XII, с. 97.

SCÈNES DE LA VIE PAYSANNE RUSSE AU TEMPS DE HERZEN



*Деревенская церковь
Тверской губернии.*

*Eglise de village de la
région de Tver.*

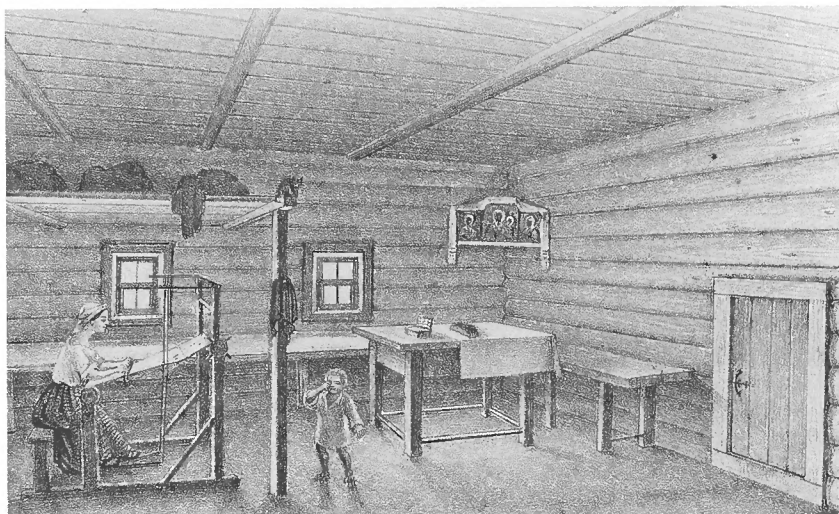


*"Типичные
великорусские дома.
Владимирская
губерния".
В. Киприанов, СПб,
1864г.*

*«Maisons ordinaires de
la Grande Russie.
Gouvernement de
Wladimir» (tiré ainsi que
les illustrations de la
page suivante de
«L'Histoire pittoresque
de l'architecture en
Russie» de V. Kiprianoff,
St-Petersbourg, 1864).*

**"Интерьер черной
избы".**

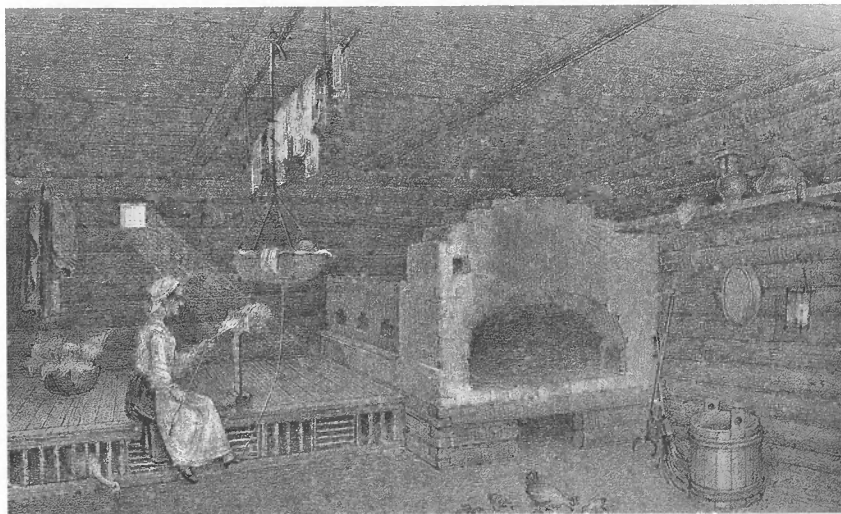
«Intérieur d'une maison
de paysan sans
cheminée, à droite de
la porte d'entrée.»



15

**"Интерьер черной
избы".**

«Intérieur d'une maison
de paysan sans
cheminée, à gauche de
la porte d'entrée.»





Вид Москвы. Гуашь М. Воробьева (1787–1855).

Vue de Moscou du pont Ustyinski. Gouache de M. Vorobyov (1787–1855).

Alexandre commença à lire de bonne heure, il savait parfaitement l'allemand et le français. Il étudiait avec plaisir et aimait surtout écouter les récits des adultes sur la Révolution française. La famille habitait dans le quartier de l'Arbat, vieux quartier aristocratique de Moscou. Herzen a écrit que c'est là, justement, qu'ont vu le jour la première pensée, les premiers transports, **«c'est là que l'âme s'est épanouie, ouvrant son bourgeois»**⁴. Ses parents, de même que ses proches, aimaient beaucoup le garçonnet.

Or, en grandissant, Sacha se mit à constater que la vie de ceux qui l'entouraient était dure. Son père, le maître de la maison, était de caractère capricieux et cela créait des difficultés pour sa mère, sans parler des serfs qui n'avaient aucun droit. Il eut la possibilité de se rapprocher des domestiques et de gagner leur confiance. Il ne se creusa pas entre lui et ces esclaves de gouffre comme cela se passe d'ordinaire dans une demeure de hobereau. Il vit que ces gens n'étaient pas des esclaves, mais des hommes comme leurs maîtres⁵. Ce fut pour lui une première leçon d'égalité sociale. Il com-

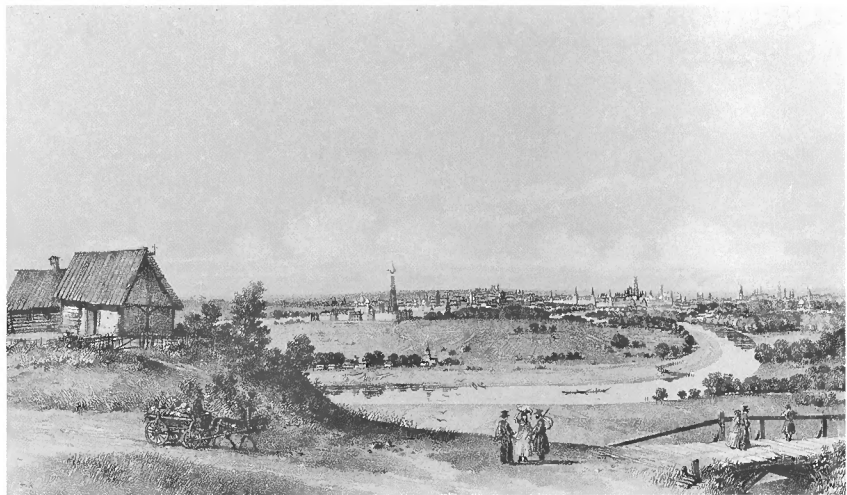
prit ensuite les déclarations de Voltaire et de Rousseau sur l'égalité de tous les hommes, les idées de la Révolution française sur la liberté et l'égalité, sur la défense des droits naturels de chaque individu. Et, en réfléchissant à son pays, à la guerre contre Napoléon, le petit Herzen se rendit compte que l'ennemi avait été vaincu par le peuple russe, que c'est à ce dernier que la patrie devait d'être sauvée, mais qu'il était resté asservi et se trouvait dans la même situation qu'avant 1812. Il lui apparut alors que l'abolition du servage devait être le but historique numéro un de son pays. Un autre événement bouleversa la Russie peu après: en 1825 éclatait une insurrection d'officiers qui avaient été en Europe et voulaient conquérir la liberté pour leur pays. Le grondement des canons sur la place du Sénat à St-Petersbourg et la répression de cette révolte **«secouèrent définitivement mon âme de son sommeil d'enfant»**⁵. Les Décembristes dont cinq furent pendus et plus de cent vingt exi-

⁴ Там же, тXXII, с.40.

⁵ Herzen A., *Passé et méditations*, vol. 1, p. 87

*Вид Москвы с
Воробьевых Гор.*

*Vue de Moscou depuis
les monts des Moineaux.*



lés, condamnés au bague en Sibérie, c'est-à-dire à une mort certaine, devinrent un exemple pour lui. Il souhaita remplacer ces hommes dans le combat pour le bonheur social de tous.

Cet état d'esprit d'Alexandre Herzen trouva un vif écho chez un autre jeune homme appelé Nikolaï Ogariov, qui devint son compagnon de lutte et d'idées pour toute la vie.

En 1827, au cours d'une promenade sur les monts des Moineaux, aux environs de Moscou, les adolescents décidèrent de ce que serait leur activité future. Voilà comment Herzen en parle :

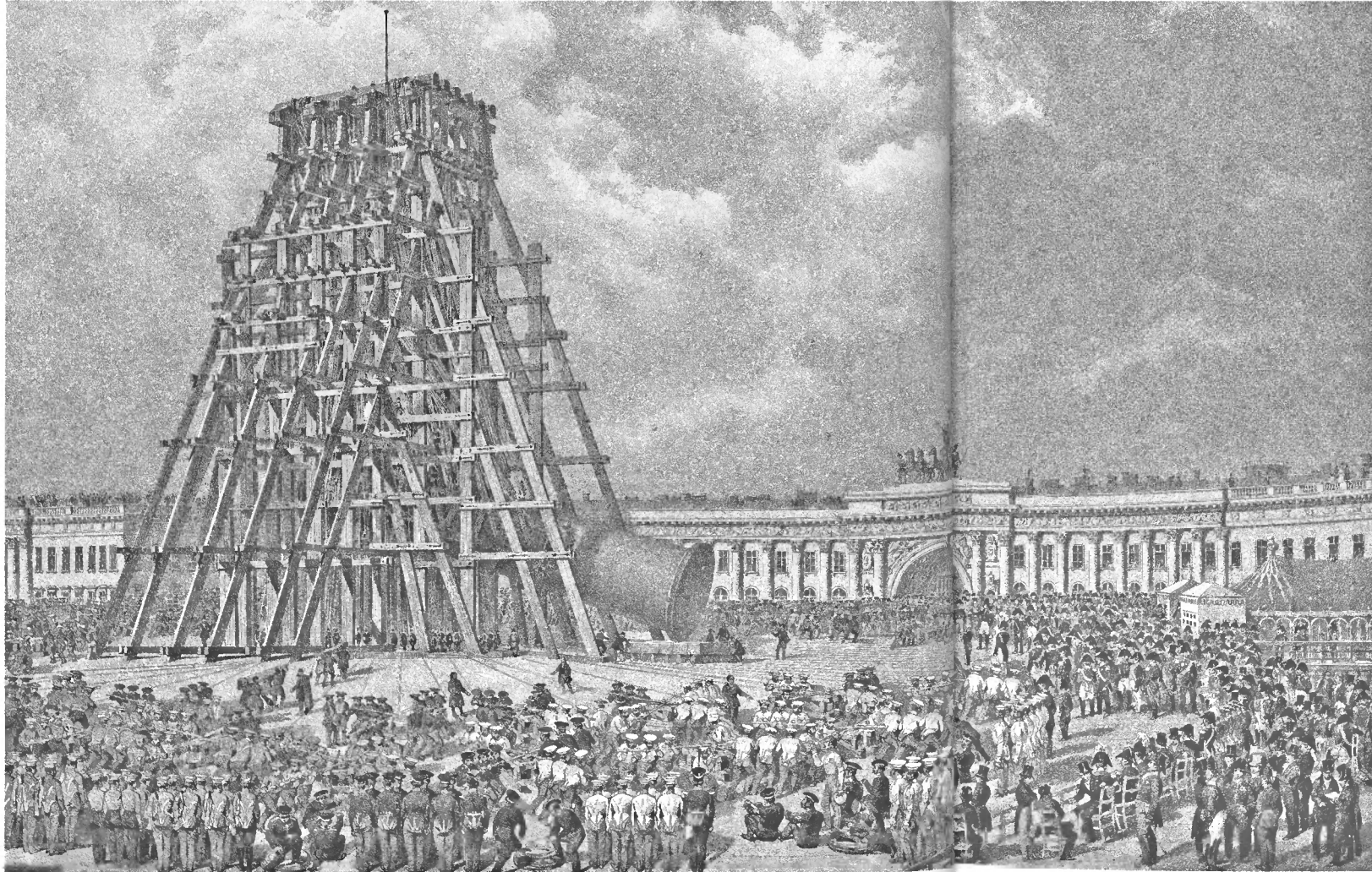
«Le soleil descendait, les coupoles brillaient, la ville s'étendait à perte de vue au pied de la colline, un petit vent frais soufflait sur nous. Nous ne bougions pas, debout, appuyés l'un contre l'autre, et soudain enlacés, nous jurâmes – face à toute la cité de Moscou – de sacrifier toute notre existence à la lutte que nous avons choisi de mener.»⁶

Et ils ne faillirent pas à leur serment. Ils admiraient les frères Gracques, les héros de la Révolution française, les Décem-

bristes, ainsi que Guillaume Tell. Lorsqu'ils étaient petits, l'un d'eux se cachait derrière une armoire et tirait à l'arc comme l'avait fait Tell en tuant le tyran. Herzen eut toute sa vie à l'esprit l'image de Guillaume Tell, le défenseur des malheureux. Sur une des dernières cartes postales adressées à sa fille cadette, il a rappelé qu'il fallait aimer Tell comme Garibaldi. Et même si les historiens continuent aujourd'hui à rechercher les origines de cette légende, s'ils discutent si le personnage a existé réellement ou non, dans la Russie du XIX^e siècle, où sévissaient le servage et le despotisme, on estimait que cette légende était bien vraie. Grâce à Schiller et Rossini, elle a apporté son soutien au mouvement de libération russe. Signalons que le Gouvernement tsariste le comprenait fort bien et que le nom de Guillaume Tell était resté interdit par la censure jusqu'en 1905. L'opéra de Rossini était joué sous le titre de «Charles le Téméraire».

⁶ Herzen, A. *Passé et méditations*, vol. 1, p. 109.

L'ÉRECTION DE LA COLONNE ALEXANDRINE
A ST-PÉTERSBOURG LE 30 AOÛT 1832



Ce symbole de l'autocratie, érigé sous le règne de Nicolas I^{er}, sera complété et finalement inauguré le 30 août 1834.

Le 20 juillet de cette même année, Herzen est arrêté pour propos subversifs. En mars 1835, il est condamné à la relégation...

Vint notre tour. Oranski essuya ses lunettes, toussota et, plein d'onction, entreprit de nous communiquer la Volonté Suprême. On nous «faisait connaître» que le tsar, après examen du rapport de la commission, avait particulièrement tenu compte du jeune âge des délinquants, et «avait ordonné de ne pas nous soumettre au jugement d'un tribunal». Il nous informait, toutefois, que selon certaine loi il faudrait nous mettre à mort pour avoir offensé Sa Majesté en chantant des chansons ignobles et, selon une autre loi, nous envoyer aux travaux forcés. Au lieu de quoi le monarque, dans sa grâce infinie, accordait son pardon à la plupart des coupables et leur permettait de rester à leur domicile, sous surveillance. Pour ce qui était des plus grands criminels, l'ordre était donné de les soumettre à des mesures de redressement, c'est-à-dire à la relégation illimitée dans quelque province lointaine, où ils serviraient comme fonctionnaires sous les auspices des autorités locales.

Il se révéla que «les plus grands criminels» étaient au nombre de six: Ogarev, Satine, Lakhtine, Obolenski, Sorokine et moi. On m'expédiait à Perm. Lakhtine, qui venait d'être condamné, n'avait même pas été arrêté! Quand on l'avait convoqué devant la commission pour entendre la sentence, il avait cru que c'était pour lui faire peur, l'obliger à battre sa coulpe en voyant condamner les autres. On racontait que cette petite surprise lui avait été ménagée par certaine personne qui touchait de près au prince Galitzine, et qui en voulait personnellement à la femme de Lakhtine. De constitution faible, il mourut en déportation, trois ans plus tard.

Lorsque Oranski eut achevé sa lecture, le colonel Choubinski prit la parole. En termes choisis, en une langue archaïque, il nous apprit que nous devions l'immense compas-

sion du souverain à l'intervention du noble seigneur qui avait présidé la commission.

Choubinski espérait qu'à ces mots tous se mettraient à remercier le prince. Il n'en fut rien.

Quelques graciés inclinèrent la tête, et encore en nous regardant à la dérobée.

Nous restions debout, bras croisés, ne montrant aucunement que notre cœur fut touché par la clémence tsarienne et princière.

Alors Choubinski imagina un autre traquenard et, se tournant vers Ogarev, il lui dit: – Vous allez vous rendre à Penza. Croyez-vous vraiment que ce soit un hasard? Là-bas, votre père gît, paralysé. Le prince a prié le tsar de vous assigner cette ville afin que votre présence adoucisse un peu pour votre père le coup porté par votre bannissement. Est-il possible que vous ne déceliez point là une raison de remercier le prince?

Il n'y avait rien à faire: Ogarev s'inclina légèrement. Voilà tout ce qui avait été obtenu de haute lutte!

Cela déplut au bon vieillard et, je ne sais pourquoi, il m'appela aussitôt. Je m'avançai, avec la sainte résolution de ne pas le remercier, quoi qu'ils puissent dire, lui et Choubinski. Au surplus, on m'expédiait plus loin que les autres, et dans une petite ville misérable.

– Vous allez à Perm, me dit le prince.

Je me tus. Il fut pris de court et, pour dire quelque chose, ajouta:

– J'y ai une propriété.

– Vous désirez me confier quelque chose pour votre Ancien? demandai-je en souriant.

– Je ne confie rien du tout à des gens de votre espèce – à des «carbonari»! conclut ce prince inventif.

– Que désirez-vous donc de moi?

– Rien.

- Il me semblait que vous m’aviez appelé?
 - Vous pouvez disposer! coupa Choubinski.
 - Permettez, mon colonel, de vous rappeler, tant que je suis ici, ce que vous m’avez dit, la dernière fois que je me suis présenté devant la commission: «Personne ne vous accuse pour l’affaire du banquet!» Or, dans la sentence, il est stipulé que je suis l’un des coupables en cette affaire. Il y a là quelque erreur, protestai-je.
 - Vous voulez contester la Décision Suprême? fit Choubinski. Faites attention que Perm ne se transforme en quelque chose de pire. Je vais ordonner de prendre note de vos paroles.
 - Je voulais moi-même vous le demander. Dans la sentence il est écrit: «Selon le rapport de la commission». Je proteste contre votre rapport, non contre la Volonté Suprême. Je prends le prince à témoin qu’on ne m’a pas plus questionné sur le banquet que sur les chansons.
 - Comme si vous ignoriez, reprit Choubinski, qui commençait à blémir de rage, que votre faute est dix fois plus grande que la faute de ceux qui assistaient à la fête! Voyez – et ici il me montra du doigt l’un des graciés – voilà quelqu’un qui, en état d’ivresse, a chanté des horreurs et ensuite c’est à genoux, c’est en pleurs, qu’il en a demandé pardon. Mais vous, vous êtes encore loin de toute repentance.
- Le monsieur que m’avait montré le colonel ne dit rien et baissa le nez en s’empourprant... La leçon était bonne et lui apprendrait à faire des bassesses...
- Pardon, poursuivis-je, la question n’est pas de savoir si ma faute est grande ou non, mais si je suis un assassin, je ne veux pas qu’on me prenne pour un voleur! Je ne tiens pas à ce qu’on dise de

moi, quand même ce serait pour m’innocenter, que j’ai agi «en état d’ivresse», comme vous venez de l’exprimer.

– Si j’avais un fils, un fils de mon sang, je demanderais moi-même au tsar de l’ex-pédier en Sibérie pour tant d’endurcissement!

Ici, le grand maître de police mêla à notre conversation des inepties sans queue ni tête. Dommage que le plus jeune des Galitzine ne fût pas présent: il aurait trouvé une bonne occasion de pérorer...

Comme de bien entendu, tout cela tourna court.

Lakhtine s’approcha du prince Galitzine et le pria de retarder son départ:

– Ma femme est enceinte, dit-il.

– Je n’y suis pour rien! rétorqua Galitzine.

Un animal, un chien enragé, lorsqu’il mord, prend un air grave, serre la queue, mais ce haut dignitaire simple d’esprit, cet aristocrate qui passait de surcroît pour avoir bon cœur... n’eût pas honte de cette plaisanterie ignoble.

...nous restâmes encore un quart d’heure dans la salle, malgré les objurgations pressantes des officiers de la gendarmerie et de la police. Nous nous étreignîmes très fort et primes congé les uns des autres pour longtemps. Obolenski excepté, je ne devais revoir personne avant mon retour de Viatka.

Le départ était imminent.

Notre emprisonnement n’avait été qu’un prolongement de notre vie ancienne; celle-ci s’interrompait brusquement avec notre départ pour des pays perdus.

Le temps de notre jeunesse, au sein de notre cercle d’amis, s’achevait.

La déportation va durer plusieurs années, sans doute! Où et comment nous retrouverons-nous, quand pourrons-nous nous revoir?

LA RELÉGATION AUX CONFINS DE L'OURAL

22



*Почтовая станция.
Гравюра из сборника
Демидова, 1839г.*

*Relais de poste.
Gravure tirée du Recueil
Demidoff, 1839.*



*Гравюра из сборника
В. Киприанова, 1864г.*

*Gravure tirée de
l'ouvrage de
V. Kiprianoff, 1864.*

Екатеринбург на Урале.

*Ekaterinenbourg
dans l'Oural.*



23

*Вятка, захолустный
городишко.*

*Viatka, cette
«petite ville misérable»
selon Herzen.*



II.

La charmante période de l'adolescence succéda à l'enfance, ce furent l'Université de Moscou, les cours des meilleurs professeurs, une quantité d'amis, toutes sortes de livres et de revues, des discussions jusqu'au matin sur l'avenir non seulement de la Russie mais encore de l'Europe. L'enseignement de Saint-Simon et d'autres représentants du socialisme utopique avait persuadé Herzen que l'ancien monde était condamné à disparaître et que seuls les travailleurs avaient le droit de bâtir une société équitable.

Ces rêves, cependant, furent brisés car, en raison de leurs entretiens et de leurs discussions, Herzen et Ogariov furent arrêtés, puis envoyés en exil par le Gouvernement dans une province reculée qui non seulement pouvait mais devait les mater par le désœuvrement, l'ivrognerie et un accablant climat de bassesse et de mensonge. Mais il en résulta un effet absolument contraire, car c'est dans cette province que Herzen put observer de près le paysan russe, mieux comprendre l'injustice et le caractère criminel du servage, l'arbitraire illimité des fonctionnaires, l'impudente dilapidation des fonds de l'Etat. Durant cet exil, il se forma définitivement en tant que véritable défenseur des simples gens, d'intrépide combattant pour leur affranchissement des sévices des hobereaux. Voici ce qu'il a écrit plus tard :

«Nous avons sous les yeux le servage ... le triste tableau du paysan pillé par la noblesse et le Gouvernement, vendu presque au poids...» Et il avouait que cela le poursuivait jour et nuit, comme un remords de conscience, comme sa propre accusation⁷.

Herzen confessait qu'il connaissait très bien les paysans et les aimait profondément. A maintes reprises, il souligna la beauté physique de leurs physionomies, leur esprit très



«Русская полиция».

«Police russe»

perspicace et la vivacité de leur langage parce que (le paysan) **«parle bien et beaucoup; l'habitude d'être toujours avec ses voisins l'a rendu communicatif»**⁸, remarquait Herzen. Et ils avaient toutes ces qualités en dépit même de la féroce cruauté des hobereaux et du tsar. Tout en ayant une confiance profonde dans la Russie, il éprouvait un très vif respect pour les autres peuples, estimant que tous les hommes sont égaux dans leur droit à arranger leur vie selon leur désir. Il établissait un parallèle entre le paysan de Viatka, prêt à partager son dernier morceau de pain avec autrui, et les habitants pauvres des montagnes suisses qui laissaient dans les refuges un modeste casse-croûte pour le voyageur.

Il était soutenu dans ses actes et ses pensées par une femme qui devint son épouse à la fin de ses années d'exil. Il la connaissait depuis sa jeunesse et, à l'époque, il lui prêtait des livres. Ils se marièrent en secret, consacrant ainsi un amour passionné.

⁷ Herzen A, *Passé et méditations*, vol. 1, p. 87.

⁸ Ibidem, p. xi.

À VIATKA, HERZEN DÉCOUVRE LA BUREAUCRATIE PROVINCIALE TSARISTE

L'un des plus déplorables résultats des transformations de Pierre I^{er}, c'est le développement de la classe des bureaucrates. Une classe artificielle, ignorante, familiale, ne sachant rien faire en dehors du «service», ne connaissant rien, sinon les structures administratives. Elle forme comme un clergé laïque qui officie dans les tribunaux et les maisons de police et suce le sang du peuple par mille bouches avides et puantes.

Gogol a soulevé un coin du rideau et nous a montré le fonctionnaire russe dans toute sa laideur. Mais Gogol, malgré lui, atténué grâce à son rire; son immense don comique triomphe de l'indignation. De plus, pris dans l'étau de la censure, il peut à peine toucher au côté navrant de cet infect univers souterrain où se forgent les destinées du malheureux peuple russe.

Quelque part, là-bas, dans les chanceleries enfumées que nous nous hâtons de traverser sans nous arrêter, des hommes râpés écrivent sur un papier gris, copient sur des feuilles frappées aux armes impériales; et voilà que des individus, des familles, des villages entiers se voient insultés, terrorisés, ruinés. Le père part en déportation, la mère échoue en prison, le fils devient soldat; tout cela tombe sur eux comme la foudre, à l'improviste, le plus souvent, injustement. Et pour quoi? Pour l'argent! Payez! sinon on va enquêter sur le cadavre de certain ivrogne brûlé par l'alcool et mort de froid. Et le bourgmestre collecte, et l'Ancien collecte, et les paysans apportent leur dernier kopeck. Il faut bien qu'il vive, le commissaire de district, et qu'il fasse vivre sa femme; le conseiller aussi doit subsister et élever ses enfants: c'est un père modèle.

Le petit fonctionnaire est roi dans les provinces nord-est de la Russie et de la Sibérie. Ici il a proliféré sans obstacles, sans

regarder en arrière... Effrayantes sont les distances, tout le monde participe aux profits, le vol devient «res publica». Même le pouvoir tsarien, qui frappe comme la mitraille, ne parvient pas à percer ces tranchées enneigées, marécageuses, fanageuses. Toutes les mesures du gouvernement sont tronquées, toutes ses intentions distordues: on le trompe, le ridiculise, le trahit, le vend, et tout cela sous les dehors de la servilité, de la loyauté envers la Couronne, dans la stricte observance du bon ordre bureaucratique.

(...)

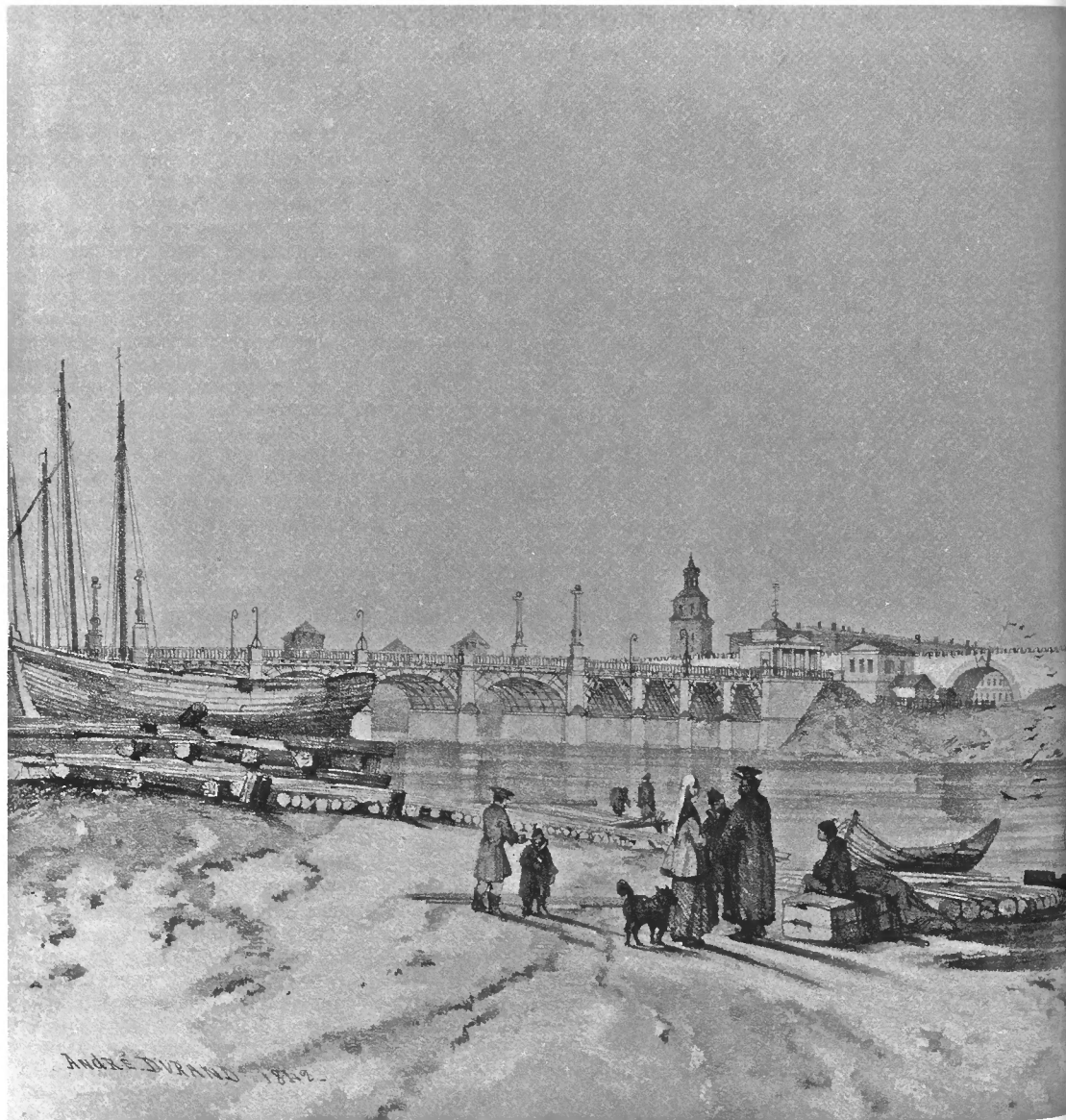
– J'anéantirai la concussion! déclara un sénateur moscovite, Séniavine, à un vieux paysan venu se plaindre d'une injustice flagrante. Le vieux sourit.

– Qu'as-tu à rire? demanda Séniavine.

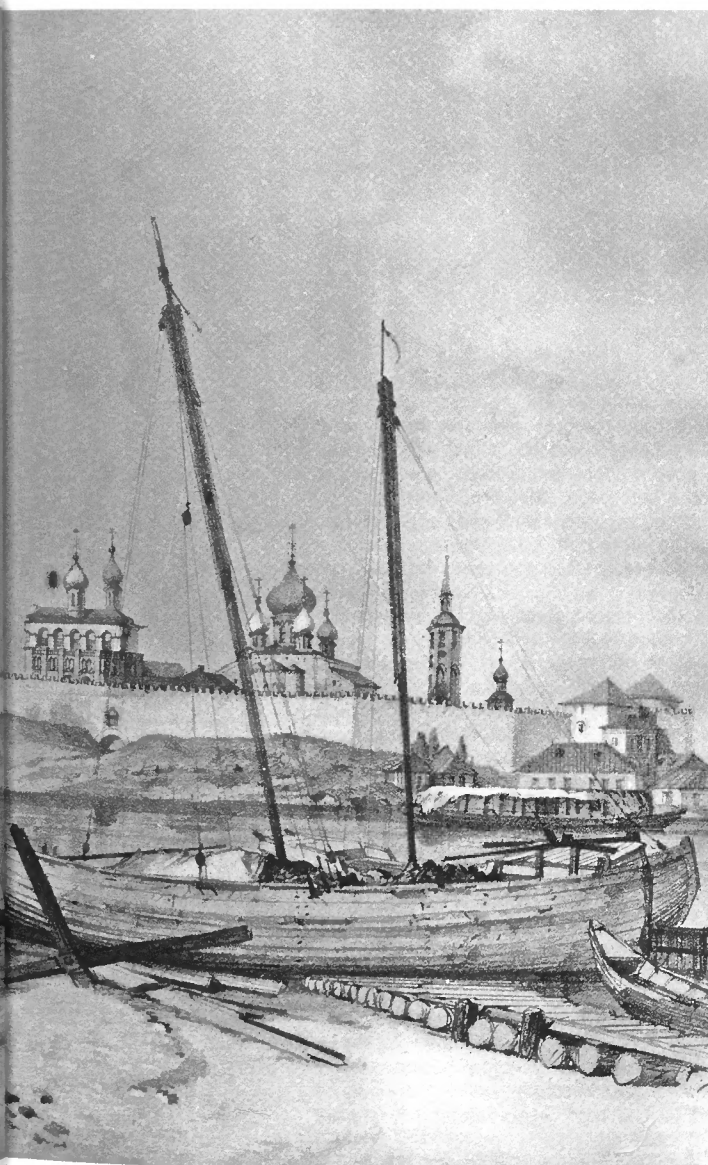
– Faut me pardonner, mon petit père, répondit le paysan, mais je viens de penser à un gaillard de chez nous qui se vantait de soulever le Tsar-Canon; de fait, il a bien essayé, seulement, il ne l'a point soulevé!

Séniavine qui racontait lui-même cette histoire faisait partie de ces hauts fonctionnaires russes démunis de sens pratique, qui s'imaginent que leurs discours de rhéteur sur l'honnêteté, que la persécution démagogique de deux ou trois filous qui se trouvent à portée de leur main peuvent enrayer cette maladie universelle, la vénalité des Russes, mal qui pousse librement à l'ombre de la censure.

Contre ce mal il existe deux remèdes: la publicité et la réorganisation de fond en comble de toute la machine par un retour aux principes populaires des tribunaux d'arbitrage, à la justice au grand jour, aux «témoins fidèles», en bref, à tout ce que les autorités de Pétersbourg détestent tant...



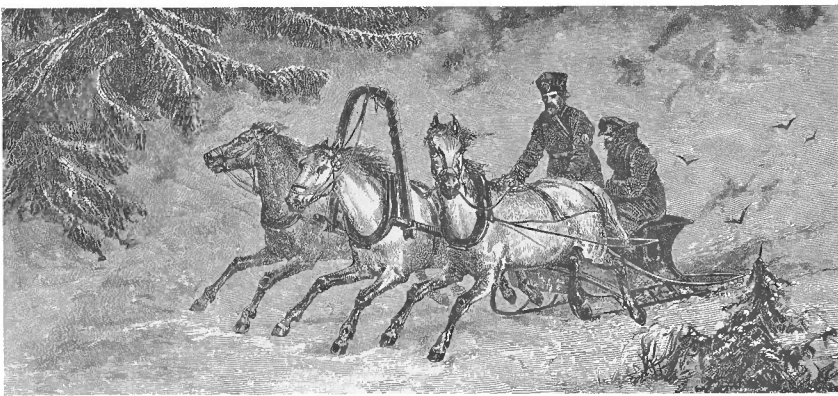
André DURAND 1842.



*Au bout de deux ans,
Herzen est transféré à
Vladimir...*

Литография из сборника Демидова, 1839г.

Lithographie tirée du Recueil Demidoff de 1839.



III.

C'est au bout de huit ans d'exil que les époux revinrent à Moscou et s'installèrent dans une petite maison de la même rue de l'Arbat. Herzen était maintenant un écrivain connu, auteur du roman «Qui est coupable?» et d'une série d'œuvres philosophiques sérieuses. Comme il avait le don de rassembler autour de soi des gens intelligents, il devint le centre de débats de haute portée philosophique. Combien de bougies furent brûlées dans cette demeure de Sivsev Vrajek pendant les discussions sur Schelling, Kant, Hegel, sur la littérature et la politique! A cette époque, dans les années quarante, se poursuivait en Russie un débat entre ceux qui préféraient pour le pays le retour aux anciennes traditions d'avant Pierre I^{er} et appelaient à restaurer le régime de la Vieille Russie, la vie patriarcale – il s'agissait des slavophiles – et ceux qui, comme Herzen et ses amis estimaient que le développement de la Russie devait s'engager dans la voie occidentale. Ils critiquaient la théorie du caractère national officiel et avançaient le projet de l'affranchissement des paysans, nantis d'un lot de terrain. On les qualifiait d'occidentophiles. Les discussions étaient des plus vives, les vieilles relations d'amitié se rompaient et tout cela prit fin vingt ans après, dans l'ensemble, à la sui-

te de l'abolition du servage en 1861. Herzen qui à cette date avait déjà résidé de nombreuses années en Occident en était venu à l'idée que la Russie ne pouvait reprendre la voie des réformes de l'Europe, qu'elle devait tenir compte de son expérience d'évolution au cours des siècles et corriger la réorganisation de la vie sociale, politique et économique, en prenant en considération le caractère de ses traditions.

Le père de Herzen meurt en 1846 et ce dernier hérite d'une grosse fortune. Il ne fait plus l'objet d'une surveillance policière et peut maintenant partir à l'étranger s'il le désire. Cela est indispensable, car sa femme est gravement malade. Ils ont déjà perdu plusieurs enfants. Par conséquent, en janvier 1847, leurs amis accompagnent le traîneau de la famille Herzen où il y a trois petits enfants jusqu'au relais de poste le plus proche, situé à 30 kilomètres de Moscou. Tout le monde pleure, on promet de s'écrire, dernières embrassades, les grelots tintent, le traîneau s'ébranle... Il semble que le voyage ne sera pas de longue durée et pourtant ce sont là des adieux pour toujours... Herzen quitte la Russie à jamais, mais son cœur, son âme, toute sa personne demeurent toujours avec elle. Une nouvelle vie commence pour lui en 1847, parfois dure, amère, mais brillante aussi.

Ina Sivolap Kaftanova

HERZEN QUITTE LA RUSSIE, MAIS L'EMPORTE DANS SON CŒUR...

Je quittai la Russie au milieu d'un hiver froid, neigeux, par une petite route de traverse, peu fréquentée et qui ne sert qu'à relier le gouvernement de Pskov à la Livonie: ces deux contrées qui se touchent, ayant peu de rapports entre elles, éloignées de toute influence extérieure, offrent un contraste qui ne se présente nulle part avec tant de nudité, nous dirions même avec tant d'exagération.

C'est un défrichement à côté d'un enterrement, c'est la veille touchant le lendemain, c'est une germination pénible et une agonie difficile. D'un côté, tout sent la chaux, rien n'est terminé, rien n'est encore habitable, partout des bois de construction, des murs nus; de l'autre, tout sent le moisi, tout tombe en ruines, tout devient inhabitable, partout fentes, débris et décombres.

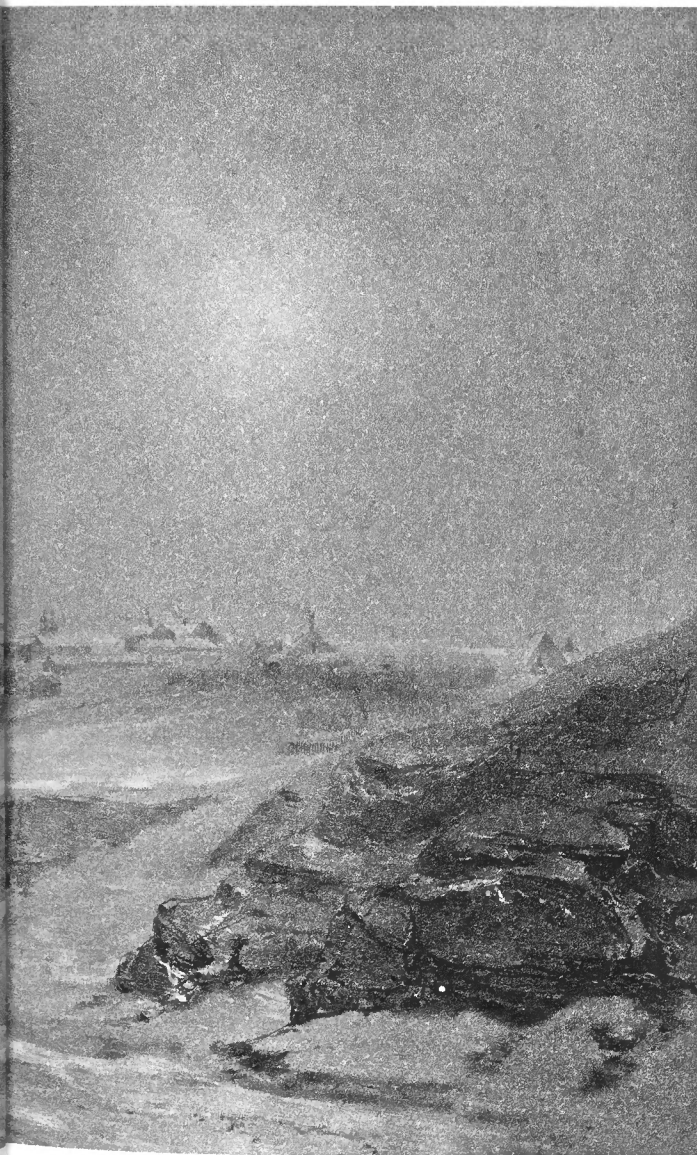
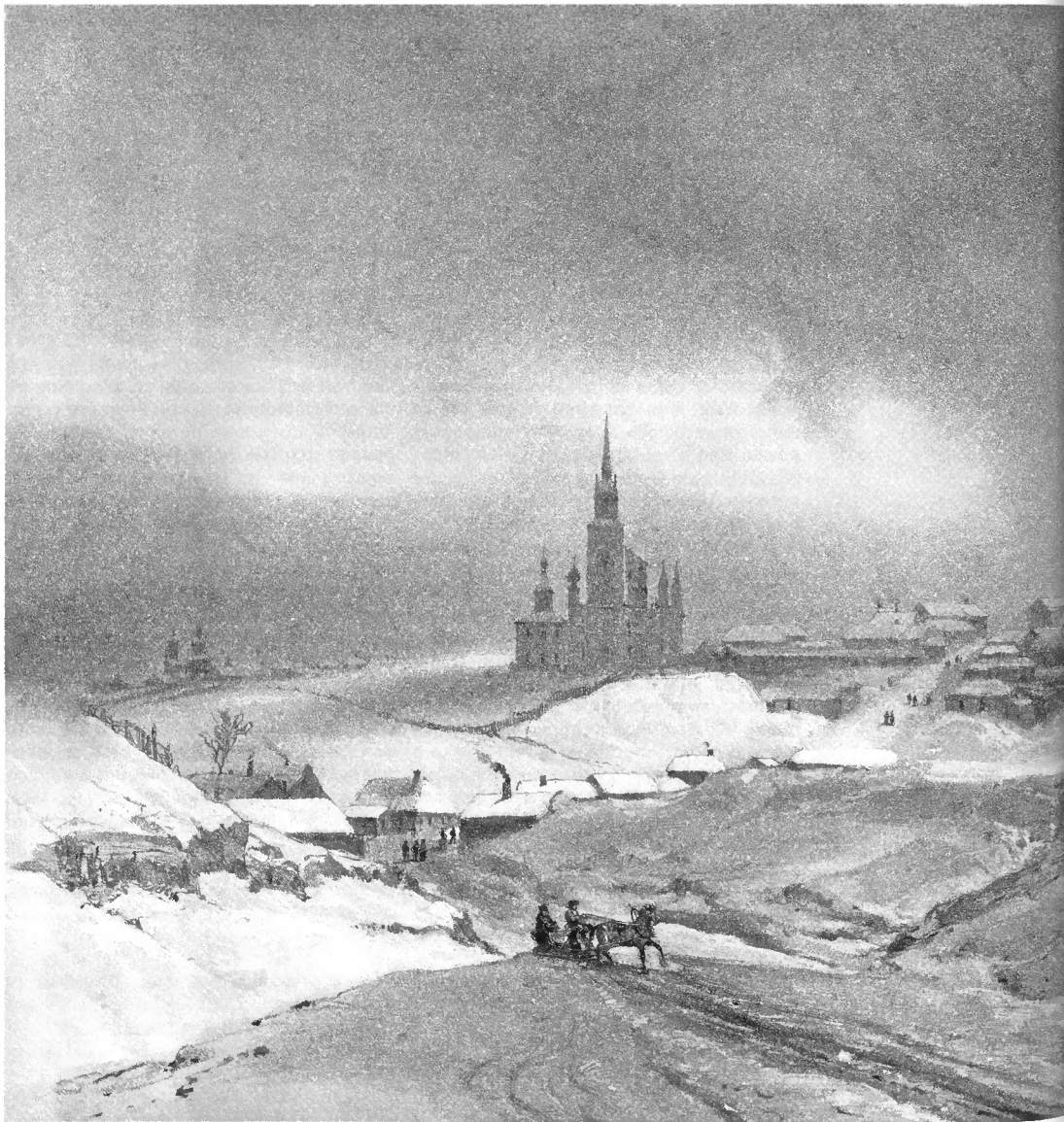
Entre les bois de sapin saupoudrés de neige, dans de grandes plaines apparaissent les petits villages russes; ils se détachent brusquement sur un fond d'une blancheur éblouissante. L'aspect de ces pauvres communes rurales a quelque chose de profondément touchant pour moi, les maisonnettes se pressent l'une l'autre, aiment mieux brûler ensemble que de s'éparpiller. Les champs sans haies ni clôtures se perdent dans un lointain infini derrière les maisons. La petite cabane pour l'individu, pour la famille; la terre à tout le monde, à la commune.

Le paysan qui habite ces maisonnettes est resté dans le même état où les armées nomades de Tchingis-khan le surprisent. Les événements des derniers siècles ont passé au-dessus de sa tête, sans même éveiller son insouciance. C'est une existence intermédiaire entre la géologie et l'histoire, c'est une formation qui a un caractère, une manière d'être, une physiologie – mais non une biographie. Le paysan

rebâtit, au bout de deux ou trois générations, sa maisonnette en bois de sapin, qui dépérit peu à peu, sans laisser plus de traces que le paysan lui-même.

Parlez-lui cependant, et vous verrez de suite si c'est le déclin ou l'enfance, la barbarie qui suit la mort ou la barbarie qui précède la vie. Mais d'abord parlez-lui sa langue, rassurez-le, montrez-lui que vous n'êtes pas son ennemi. Je suis bien loin de blâmer la crainte du paysan russe à l'endroit de l'homme civilisé. L'homme civilisé qu'il voit est ou son seigneur ou un employé du gouvernement. Eh bien, le paysan se méfie de lui, le regarde d'un œil sombre, le salue profondément et s'éloigne de lui, mais il ne l'estime pas. Il ne craint pas en lui une nature supérieure mais une force majeure. Il est vaincu, mais il n'est point laquais. De langue rude, démocratique et patriarcale, il n'a pas reçu l'éducation des antichambres. Ses traits d'une beauté mâle ont résisté au double servage du tsar et du seigneur. Le paysan de la Grande et de la Petite Russie a un esprit très délié et cette vivacité presque méridionale qu'on s'étonne de trouver au Nord. Il parle bien et beaucoup; l'habitude d'être toujours avec ses voisins l'a rendu communicatif.

*Du développement des idées
révolutionnaires en Russie, 1851-1852*



*Mojaisk, sur la route de
Moscou à Smolensk,
empruntée par Herzen.*

Литография Сабатье, Париж, 1840г.

Lithographie de Sabatier, Paris 1840.

L'ARRIVÉE À PARIS

D'UNE COLONNE À L'AUTRE...

...enfin, nous étions arrivés!
...j'ouvris la fenêtre antique, lourde, de
l'Hôtel du Rhin. Devant moi se dressait
une colonne.

*...avec une poupée en fonte,
Au visage sombre, sous un chapeau,
Les bras croisés sur la poitrine...¹*

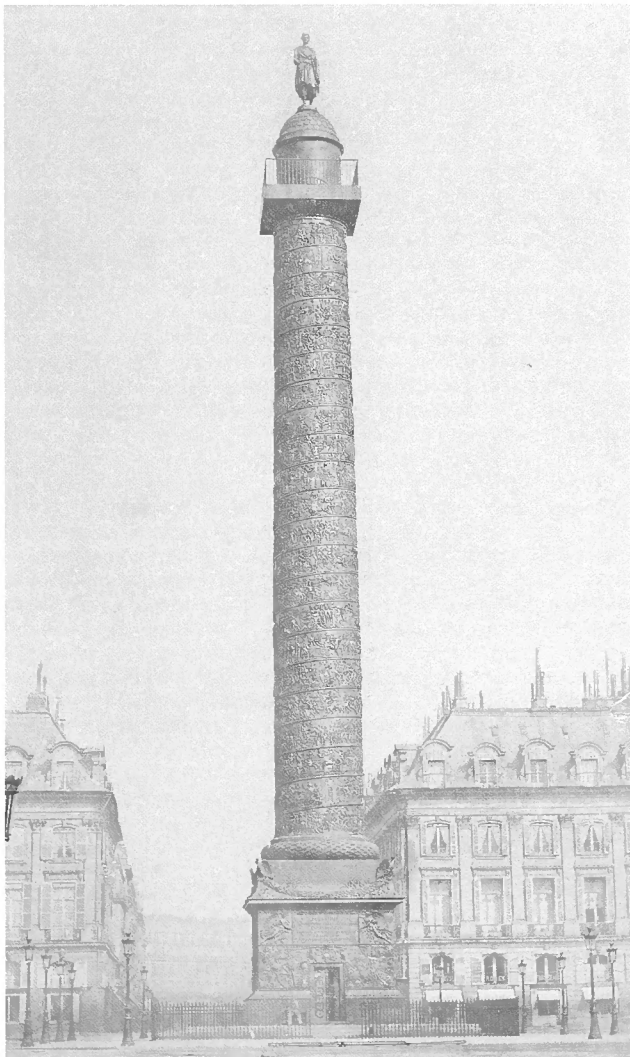
Ainsi j'étais vraiment à Paris, non en rêve, mais en réalité: n'était-ce pas la colonne Vendôme et la rue de la Paix? Paris! C'est à peine si le mot sonnait moins bien à mes oreilles que «Moscou». J'avais rêvé de cette minute depuis mon enfance. Ah! laissez-moi regarder l'Hôtel de Ville, le Café Foy, au Palais Royal, où Camille Desmoulins cueillit une feuille verte et la fixa à son chapeau en guise de cocarde, en criant: à la Bastille!

Je ne pouvais rester à la maison. Je m'habillai et partis errer au hasard... chercher Bakounine, Sazonov... Voici la rue Saint-Honoré, les Champs-Élysées... tous ces noms qui m'étaient familiers depuis tant d'années. Et voilà Bakounine en personne!

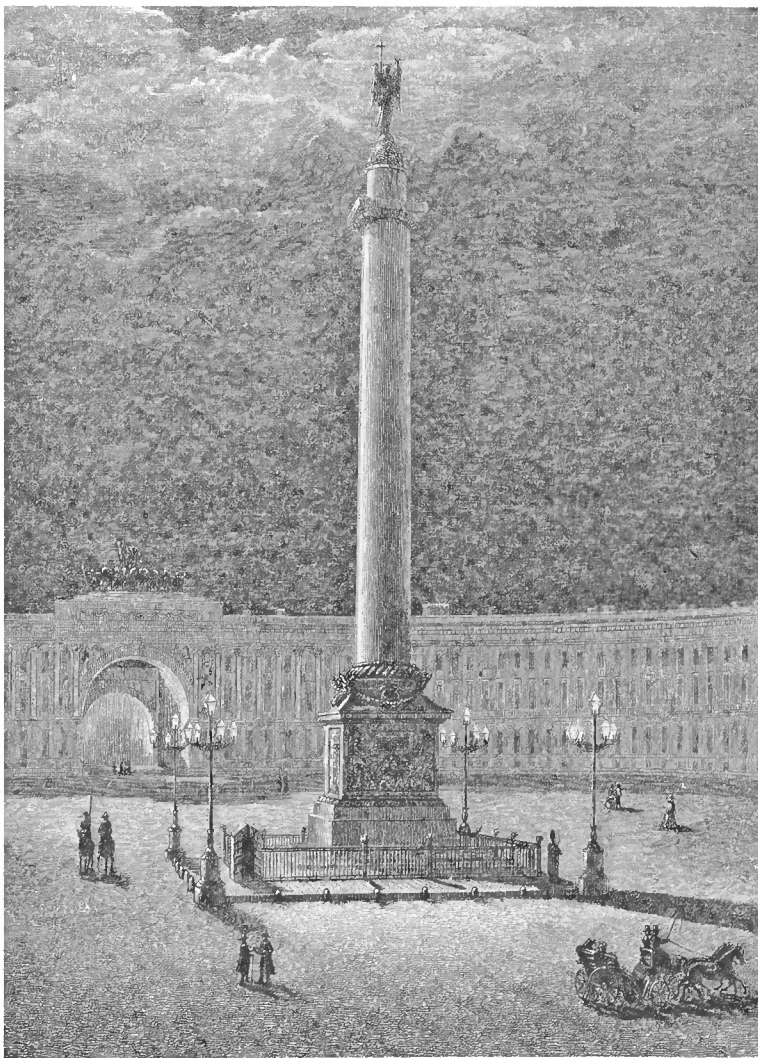
Je le rencontrai à l'angle de je ne sais plus quelle rue. Il marchait en compagnie de trois personnes de sa connaissance et, exactement comme à Moscou, il leur prêchait quelque chose, en s'arrêtant constamment et en faisant de grands gestes, sa cigarette aux doigts. Cette fois-là son prêche n'eut pas de conclusion: je l'interrompis et partis en sa compagnie dénicher Sazonov et le surprendre par mon arrivée.

J'étais fou de joie!

¹ Pouchkine: Eugène Onéguine, chapitre VII, strophe 19.



*La colonne
Vendôme a
pourtant servi de
modèle à la
colonne
Alexandrine,
symbole honni!*



LA LIBERTÉ ET LA FRATERNITÉ..... MODÉRÉES,

Dessin de NADAR, gravé par DEXMOR.



34

Est-il Dieu possible de s'habiller comme ça!.... Est-ce que le Gouvernement devrait permettre à un homme de se montrer dans cet état.

*Карикатура Надара
(9 марта 1850г.).*

*Caricature de Nadar
parue dans le «Journal
pour rire» de Philippon
(9 mars 1850).*

Lorsque, le 12 février 1847 (31 janvier ancien style), Herzen, accompagné de sa famille, franchit la frontière prussienne, il ne se doute probablement pas qu'il ne reverra plus la Russie et que ce voyage vers l'Occident, depuis longtemps désiré, le transformera, deux ans plus tard, en émigré volontaire, en proscrit pour le restant de ses jours. Par Königsberg, Berlin, la Belgique, il arrive à Paris le 25 mars 1847. A 35 ans, il est déjà porteur d'une riche expérience qu'il a confrontée aux grands courants de la pensée européenne, qui arrivaient jusqu'en Russie par des voies détournées. Dans la capitale française, il retrouve des amis de Moscou: Michel Bakounine et Nicolas Ivanovitch Sazonov, qui constituent le noyau de l'émigration radicale russe et qui l'introduisent aussitôt dans les milieux intellectuels et libéraux qu'ils fréquentent. Il fait ainsi la connaissance de George Sand, de Proudhon, du naturaliste allemand et suisse Carl Vogt avec lequel il se liera particulièrement, comme on le verra, ainsi qu'avec beaucoup d'autres, qu'il retrouvera ici ou là, plus tard, lors de ses pérégrinations en Europe.

Si Herzen se plonge avec plaisir dans la vie parisienne, il demeure très critique. Dans ses «Lettres de l'Avenue Marigny», parues dans la revue «Le Contemporain» en Russie, il s'en prend avec une certaine virulence à la bourgeoisie française. C'est une critique qui s'inspire beaucoup plus des lectures qu'il avait faites des auteurs français avant son départ de Russie que de son observation directe. A la bourgeoisie, il oppose sans cesse les petites gens qui, par leur humanité, leur sens de la solidarité, une certaine conception de l'honneur, lui semblent avoir hérité des vertus que l'on trouvait autrefois chez les meilleurs représentants de l'aristocratie. Dans cette civilisation occidentale, incarnée par la très bourgeoise monarchie de Juillet, dont il fait la découverte, toute noblesse et

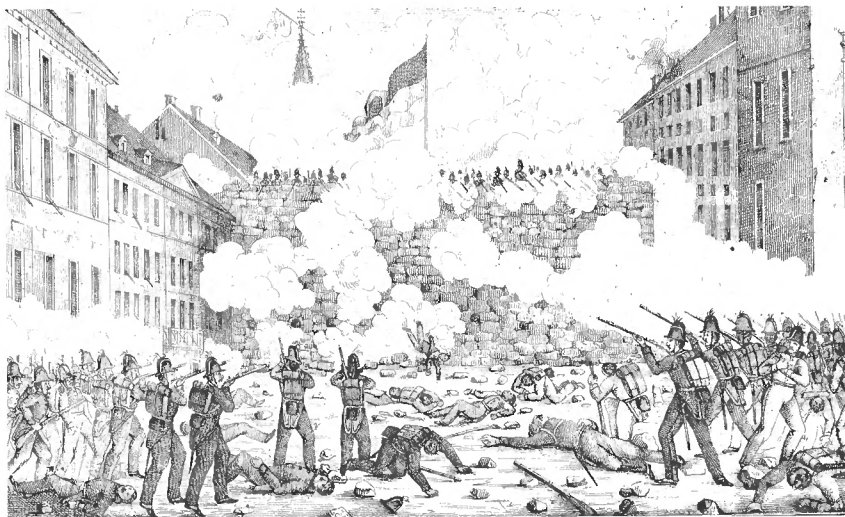
toute beauté lui paraissent en quelque sorte s'être réfugiées dans le prolétariat. De celui-ci, il n'a aucune connaissance directe, mais peu importe. Sa critique de la bourgeoisie et l'exaltation de son antithèse, le prolétariat, il les avait déjà élaborées en Russie, à la lecture des auteurs français: romanciers, philosophes, socialistes. Son expérience de Paris va lui permettre de les confirmer, de les préciser, de les étayer par des exemples afin de s'en servir contre ses adversaires de Moscou, les libéraux modérés, contre lesquels sont dirigées ses «Lettres de l'Avenue Marigny». En s'attaquant au modèle de ses anciens amis, les occidentalistes, en dépréciant l'image qu'ils se faisaient d'une bourgeoisie support du progrès matériel et politique, dans laquelle ils voyaient l'avenir de la Russie, Herzen aurait pu paraître apporter de l'eau au moulin de ses autres adversaires: les slavophiles, hostiles à tout développement inspiré de l'Occident et prônant un retour aux anciennes traditions attachées à la terre russe. En opposant le prolétariat à la bourgeoisie, en le dépeignant comme héritier des vertus de l'aristocratie et porteur des valeurs de l'avenir, Herzen se démarquait à la fois des uns et des autres, prenant déjà à l'égard des deux courants principaux de la pensée russe la position originale qu'il conservera jusqu'à la fin de sa vie.

Son voyage en Italie va lui fournir de nouveaux arguments. Le 21 octobre 1847, en effet, il quitte Paris pour la Péninsule, qu'il gagne par la vallée du Rhône, la Provence et Nice. Lassitude de la vie parisienne, comme il l'écrira, mais aussi attrait du sud, désir de faire un voyage devenu traditionnel dans les grandes familles de l'aristocratie européenne, où l'on se devait, une fois au moins, d'être allé passer l'hiver à Rome et à Naples, comme le fera Herzen.

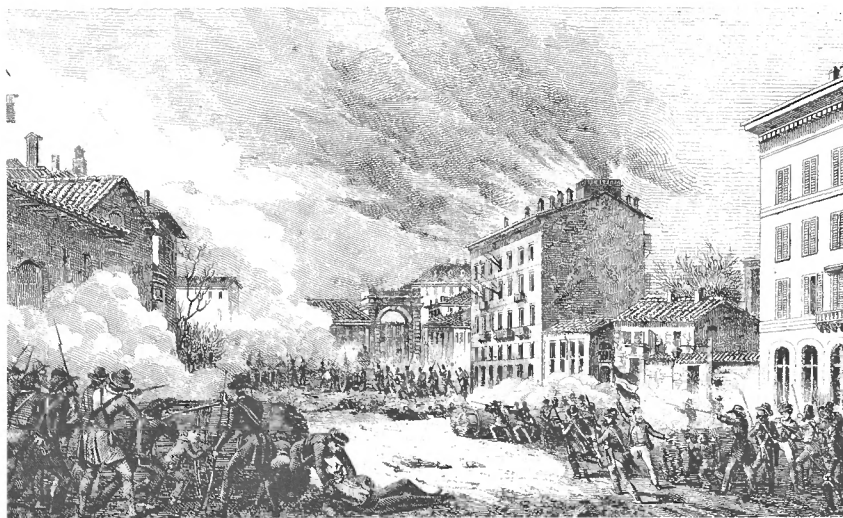
A l'automne 1847, c'est une Italie en ébullition qu'il va trouver. Elu l'année précédente,

1848: UNE RÉVOLUTION EUROPÉENNE AVORTÉE

36



*De Vienne
à Milan...*



*...un
embrasement
général.*

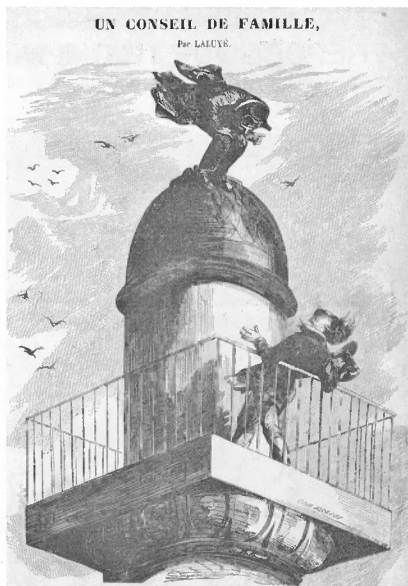
- Дядя, пришло мое время. Что вы мне посоветуете ?
- Советую вам, племянник, оставаться на месте, ради вашей чести и безопасности.

*Journal de Philipon
du 11 avril 1851.*

- Dites donc, mon oncle, voilà mon temps qui approche, que me conseillez-vous ?
- Je vous conseille, mon neveu, de vous en tenir là, pour votre honneur et votre sûreté.

le nouveau pape, Pie IX, suscite les espoirs des libéraux et patriotes; l'ère des réformes paraît s'ouvrir et l'agitation gagne l'ensemble de la Péninsule. La révélation de cette Italie en plein réveil enthousiasme Herzen. A Gênes, en Toscane, à Livourne, où il admire la «civica», la garde nationale, encore sans uniforme, qui vient de se former, il se laisse entraîner par la liesse populaire. A Rome, où il arrive le 28 novembre, il se liera avec toute une série de patriotes italiens, qu'il retrouvera plus tard sur les chemins de l'exil. Du 6 au 29 février 1848, il séjourne à Naples. C'est peu après son retour à Rome qu'il apprend la chute de la monarchie et la proclamation de la République à Paris. Puis les nouvelles se précipitent: celles des révolutions de Vienne et de Milan arrivent en même temps, bientôt suivies de celle de Berlin. Les foules romaines, dont Herzen esquisse un tableau des plus vivants, sont en ébullition; on s'enrôle pour la guerre contre l'Autriche, pour libérer la Lombardie. Le 28 avril, Herzen quitte Rome pour Paris où il arrive le 5 mai.

Là, ce sont les déceptions qui l'attendent. La répression de la manifestation du 15 mai et surtout les Journées de Juin lui paraissent sonner le glas de la République. Il suit de près ces événements, dans la rue. Le 25 ou 26 juin, alors que tonne le canon contre les barricades des ouvriers insurgés, il est arrêté par un boutiquier en uniforme de la garde nationale qui l'a entendu parler en russe à son ami Annenkov et prétend l'avoir aperçu dans des réunions, les semaines précédentes. Emmené aussitôt par quelques soldats des forces de l'ordre, il croise Tocqueville, sa plaque de député à la boutonnière. Les deux hommes se connaissent et l'auteur de la «Démocratie en Amérique» salue le prisonnier, mais se refuse à intervenir en sa faveur, déclarant docement que: «Le pouvoir législatif n'a aucun droit de se mêler des ordres de l'exécutif.» Heureusement, remis à



la police, les deux Russes tombent sur un commissaire intelligent qui les libère et les fait reconduire dans un quartier plus tranquille, en leur conseillant de ne plus sortir de chez eux.

En 1849, sous la présidence de Louis Napoléon Bonaparte, la Deuxième République prend une orientation de plus en plus conservatrice. A l'extérieur, elle se lance dans une expédition contre la République romaine pour rétablir le pouvoir de la papauté. Les républicains français organisent, le 13 juin, une grande manifestation contre cette intervention qui constitue d'ailleurs une violation manifeste d'un article de la Constitution. Herzen participe aux réunions préparatoires puis au rassemblement et au défilé sur les boulevards, jusqu'au moment où la cavalerie charge et disperse la manifestation. Ses organisateurs sont arrêtés ou prennent la fuite à l'étranger.

Herzen, compromis, se cache, se procure un faux passeport et, par Lyon, gagne Genève où il arrive le 22 juin 1849.

LES JOURNÉES DE FÉVRIER 1848 À PARIS: LA RÉPUBLIQUE TRIOMPHE!



*Вечер 23 февраля:
"К оружию! К оружию!
Наших братьев
убивают!"*

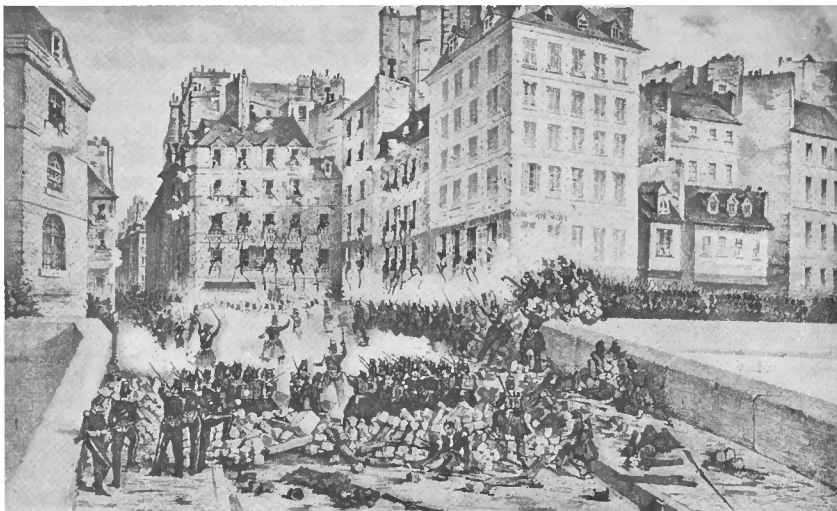
*Le 23 février au soir:
«Aux armes! Aux armes!
on assassine nos
frères!»*



*Париж, бой на
Дворцовой Площади.*

*Combat et prise du
Château d'Eau.
Place du Palais-Royal.*

LES JOURNÉES DE JUIN 1848 À PARIS:
LA RÉPUBLIQUE ÉCRASE LE PEUPLE...



*Армия атакует
баррикады.*

*L'armée donne l'assaut
aux barricades.*

39



*Предположительно
портрет мертвого
повстанца. Дагерротип,
1848г.*

*Portrait présumé d'un
insurgé mort.
Daguerréotype 1848, C. P.*

APRÈS L'ORAGE (écrit à Paris, 24 juillet 1848). Les femmes pleurent pour se consoler; nous, nous ne savons pas pleurer. Au lieu de pleurer je veux écrire, non pas pour peindre, pour expliquer la tragédie sanglante, mais simplement pour en parler, pour donner libre cours à la parole, aux larmes, à la pensée, à la bile. La force vous manque pour décrire, pour aller aux informations, pour juger. On entend encore les coups de feu, le galop de la cavalerie, et le son lugubre, épais, des roues des affûts, qui circulent dans des rues vides-mortes. Des détails isolés surgissent dans la mémoire – un blessé sur le brancard porte la main à son côté, et quelques gouttes de sang coulent sur la main; des omnibus pleins de cadavres; des prisonniers les mains liées; des canons sur la place de la Bastille; un camp à la Porte St-Denis; un autre aux Champs-Élysées; le sombre cri nocturne de la sentinelle: «Prenez garde à vous!» Comment décrire? Le cerveau est trop enflammé, le sang brûle trop.

Etre enfermé dans sa chambre, les bras croisés, ne pas avoir la possibilité de sortir, et entendre ici, là, de près, de loin, partout les feux de pelotons, la canonnade, les cris, le roulement du tambour, et savoir qu'à deux pas de vous le sang coule, les hommes s'égorgent, les vies s'éteignent – il y a de quoi mourir, devenir fou. Je ne suis pas mort, mais j'ai vieilli, je me relève des journées de Juin comme d'une lourde maladie.

Et pourtant elles commencèrent d'une manière grandiose. Le 23, vers quatre heures, je marchais par le quai, vers l'Hôtel de Ville; on fermait les boutiques; des colonnes de garde nationale avec des mines de mauvais augure se dirigeaient en tous sens; le ciel était couvert; il pleuvait. Je m'arrêtai sur le Pont-Neuf; un violent éclair partit d'un nuage; les coups de

tonnerre se suivaient, et au milieu de tout cela retentit du clocher de St-Sulpice le son rythmique et prolongé du tocsin; le prolétaire encore une fois trompé appelait par ce son ses frères aux armes. La cathédrale et tous les édifices le long du fleuve étaient éclairés d'une manière inusitée par quelques rayons de soleil, qui sortaient, éblouissants, de dessous un nuage; on entendait le tambour de différents côtés, l'artillerie s'approchait lentement du côté de la place du Carrousel.

J'écoutais le tonnerre et le tocsin, et je ne pouvais me rassasier de la vue de Paris, comme si j'en prenais congé; dans ce moment j'aimais passionnément Paris; ce fut mon dernier don à la grande ville; après les journées de Juin j'en fus dégoûté.

De l'autre côté de la rivière, dans chaque rue et ruelle on construisait des barricades. Je vois encore ces sombres figures qui portaient des pavés; des enfants, des femmes les aidaient. Un jeune polytechnicien monta sur une barricade, sans doute finie, y planta un drapeau, et entonna d'une voix basse et tristement solennelle la «Marseillaise»; tous chantèrent avec lui, et les accords de ce chant grandiose sortant de derrière les pavés amassés vous serraient le cœur... le tocsin continuait. Cependant, l'artillerie passait bruyamment le pont, et le général examinait avec une lunette «la position de l'ennemi»...

On pouvait encore tout prévenir, sauver la république, la liberté de toute l'Europe – on pouvait encore arriver à une conciliation. Le gouvernement, obtus et maladroit, ne sut pas le faire; l'assemblée ne le voulait pas; les réactionnaires cherchaient une occasion de se venger, de verser du sang, de faire expier le 24 février; les engraisés du «National» leur fournirent des exécuteurs.

(...)

Le 26 au soir, après la victoire du «National» sur Paris, nous entendîmes des salves régulières, avec de courts intervalles... nous nous regardâmes involontairement – nous étions verts... «On fusille», dîmes-nous tous en même temps, et nous nous détournâmes les uns des autres. J'appuyai le front à la vitre. Pour de tels moments on haït pendant dix ans, on se venge toute sa vie. «Malheur à ceux qui pardonnent de pareils moments!»

Après la boucherie qui dura quatre jours et quatre nuits s'établirent le silence et une paix d'état de siège; les rues étaient encore fermées par des chaînes de soldats; de temps à autre, rarement, on rencontrait une voiture; l'arrogante garde nationale, avec une colère féroce et bornée sur le visage, gardait ses boutiques, menaçait de la crosse et de la baïonnette; les gardes mobiles ivres et joyeux circulaient sur les boulevards, et chantaient «Mourir pour la patrie»... Des gamins de 16 ou 17 ans se vantaient du sang de leurs frères caillé sur leurs mains; les bourgeoises sortaient de leurs comptoirs pour saluer les vainqueurs et leur jeter des fleurs. Cavaignac promenait avec lui, dans sa calèche, un de ces monstres, qui avait tué des dizaines de Français. La bourgeoisie triomphait... et les maisons du faubourg St-Antoine fumaient encore, les murs fracassés par les boulets croulaient encore, l'intérieur des chambres, naguère habitées, était là, béant, comme des blessures de pierre; les meubles brisés brûlaient çà et là, des morceaux de glaces miroitaient dans les décombres... Et où sont les habitants? Personne ne songeait à eux... A différents endroits on couvrait les rues de sable, mais le sang perçait tout de même...

(...)

Après de telles secousses, l'homme vivant ne peut rester ce qu'il était: ou bien son âme devient encore plus religieuse, s'accroche à sa foi avec l'obstination du désespoir, trouve une consolation dans l'absence même de l'espérance – et alors il se ranime de nouveau, scariifié par l'orage, portant la mort dans son sein – ou bien l'homme rassemble toutes ses forces et, abandonnant virilement les dernières illusions, il devient encore plus sombre, et ne retient plus les dernières feuilles jaunies dont le dépouille le vent corrosif de l'automne.

(...)

La liberté n'aura point de paix tant que tout ce qui est religieux et politique ne deviendra pas simplement humain, et ne sera point soumis à la critique et à la négation.

(...)

C'est peu de haïr la Couronne, il faut cesser de respecter le bonnet phrygien; c'est peu de ne plus admettre le crime de lèse-majesté – il faut reconnaître comme criminel le «salus populi».

Il est temps de sommer devant le tribunal la république, la législation, la représentation, toutes nos idées sur le citoyen et sur ses rapports avec les autres citoyens et l'Etat. Il y aura beaucoup de condamnés à mort; il faut sacrifier ce qu'on a de plus intime, de plus cher – il est facile de sacrifier ce qu'on déteste; mais sacrifier ce qu'on aime – lorsqu'on s'est convaincu que c'est faux – voilà ce que demande la virilité. C'est là notre véritable tâche. Nous ne sommes pas appelés à récolter les fruits; mais à être les bourreaux du passé, à le persécuter, à l'exécuter, à le reconnaître sous tous ses masques, et à l'immoler pour l'avenir. S'il triomphe dans le fait, démolissons-le dans l'idée, dans la conviction, au nom de la pensée humaine.

UNE INCLINAISON DANGEREUSE,

Par Luc FOSSARI et Ed. MORIN, — gravée par Dumont.



— Pourquoi penche-t-il donc à droite?
— C'est une maladie de famille.

*Гравюра из газеты
Филиппона от 8 декабря
1849г.*

*Gravure tirée du Journal
de Philippon du
8 décembre 1849.*

*Женева: слева
"Гостиница де Берг",
где жил Герцен и
одновременный мост,
"который (по его
словам) в Женеве то
же, что Тверской
бульвар в Москве".*

*Genève: à gauche,
l'Hôtel des Bergues où
résida Herzen, et le pont
du même nom «qui est
(selon lui) à Genève ce
que le boulevard de
Tver est à Moscou.»*



S'il se dirige vers la Suisse plutôt que vers l'Angleterre ou la Belgique, c'est probablement parce qu'il a fait la connaissance, à Paris, au cours de l'hiver, de James Fazy, l'homme politique radical genevois qui, au pouvoir depuis la révolution de 1846, dirige la petite république. A cette époque, il protège les réfugiés qui ont afflué de toutes parts vers la Suisse et vers Genève. Certains Allemands, qui ont combattu l'armée prussienne dans le grand-duché de Bade, sont même encore en uniforme. Ils côtoient, dans les rues et les cafés, des Français, des Italiens, des Hongrois, des Autrichiens, bref, tous les vaincus des révolutions européennes de 1848. Herzen participe à leurs réunions et à leurs discussions, malgré son scepticisme grandissant à l'égard de leurs projets et de leurs espoirs quant à une reprise prochaine de la révolution. Il fait la connaissance de Mazzini, de Pisacane et d'autres patriotes italiens, dont il dressera de chaleureux portraits, ainsi que celle de Heinzen et de Struve, les dirigeants de l'insurrection badoise aux dépens desquels s'exercera toute son ironie. Il sera bientôt rejoint par son ami, le

poète allemand Georg Herwegh et sa femme Emma, eux aussi compromis à la suite du 13 Juin.

C'est au cours de ce séjour à Genève, au contact des réfugiés, que Herzen approfondit sa critique des mouvements de 1848. Après les journées de Juin, il avait compris que la révolution était abattue, mais il avait encore foi dans les vaincus. Maintenant, il voit de plus en plus clairement que celle-ci a moins été victime de la réaction que de ses propres partisans; ce sont eux qui, par leur pusillanimité et par leur refus de rompre définitivement avec le vieux monde, l'ont menée à sa perte.

Vers la fin de l'année, Herzen apprend que les propriétés et la fortune de sa mère, qui était alors à Zurich, avec son petit-fils, de même que sa propre part de l'héritage paternel, avaient été placées sous séquestre. La fameuse Troisième Section, c'est-à-dire la police politique tsariste, s'intéresse à ses activités. Pour sauvegarder sa fortune, gage d'indépendance, Herzen se rend à Paris, où



*Джеймс Фази,
председатель
женевского
правительства,
"деспотически-
республиканского
поведения", по словам
Герцена.*

*James Fazy, président
du Gouvernement
genevois,
«au comportement
despotico-républicain»,
selon Herzen.*

En 1849, je ne connaissais que la Suisse radicale, celle qui avait accompli une révolution démocratique et, en 1847, écrasé le «Sonderbund». Ensuite, de plus en plus entouré de réfugiés, je partageai leur indignation à l'égard du pusillanime gouvernement fédéral et le rôle piteux qu'il jouait devant ses voisins réactionnaires.

J'ai connu la Suisse mieux et plus encore au cours des voyages postérieurs, mais surtout à Londres. Mes languissants loisirs de 1853 et 1854 m'apprirent beaucoup, et j'en vins à considérer sous un jour différent bien des choses vues et vécues naguère.

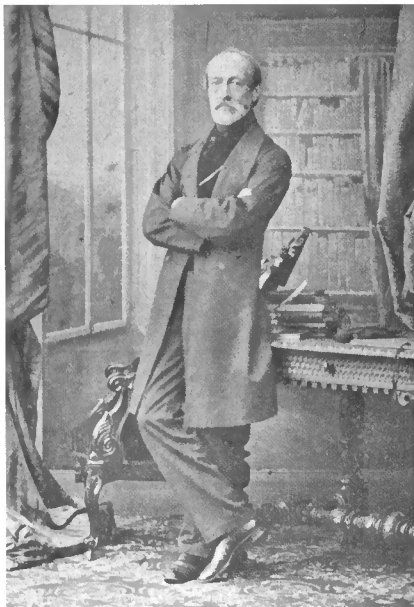
La Suisse avait traversé de dures épreuves. Entre les ruines de tout un monde d'institutions libres, entre les débris des civilisations allant par le fond et se broyant l'une l'autre, entre la destruction de toutes les conditions de vie humaine, de toutes les formes de gouvernement au profit d'un despotisme brutal, deux pays seulement demeuraient tels qu'ils avaient été. L'un derrière sa mer, l'autre derrière ses montagnes demeuraient des républiques médiévales, l'un et l'autre enracinés dans leur comportement séculaire.

Mais quelle différence de puissance et de situation entre l'Angleterre et la Suisse! Si la Suisse elle aussi apparaît une île derrière ses monts, sa position médiane et l'esprit de son peuple l'obligent, d'un côté, à louvoyer non sans peine, de l'autre à adopter un comportement compliqué. A dire vrai, en Angleterre le petit peuple se tient tranquille parce qu'il retarde de quelque trois cents ans. L'activité y est le fait d'une certaine classe, et la majorité de la population est en dehors de tout mou-

vement, elle est à peine remuée par le «chartisme», et encore seulement dans le cas des travailleurs urbains. L'Angleterre se tient sur son quant-à-soi, lançant pardessus l'océan ses matières inflammables à mesure qu'elles s'accumulent, et là-bas, elles croissent triomphalement. L'Angleterre m'est pas envahie par des idées venues du continent: elles y pénètrent doucement, transposées selon ses mœurs et traduites dans sa langue.

Il en va tout autrement pour la Suisse: il n'y a là ni caste ni même différences frappantes entre les habitants des villes et ceux des campagnes. Le patriarcal patriarcal des cantons révéla son inconsistance dès la première poussée des idées démocratiques. A travers la Suisse vont et viennent toutes les doctrines, toutes les idées, qui toutes laissent une trace. En Suisse on parle trois langues. Calvin y prêcha; le tailleur Weilling y prêcha aussi; là, Voltaire rit et Rousseau naquit. Ce pays appelé tout entier au «self-government» – depuis le laboureur jusqu'à l'ouvrier – ce pays enserré entre de puissants voisins mais n'ayant ni armée de métier, ni bureaucratie et dictature, apparaît, après les orages révolutionnaires et les saturnales réactionnaires, comme la même confédération libre et républicaine qu'elle était avant.

Je serais curieux de savoir comment les conservateurs expliquent ce fait que les seuls pays d'Europe qui soient tranquilles sont ceux où la liberté individuelle et la liberté de parole ne sont pas limitées.



Справа: Джеймс де Ротшильд, опытный банкир Герцена.

Слева: Маццини.

Сi-contre: James de Rothschild, l'efficace banquier de Herzen.

A gauche: Mazzini.

il sait qu'il n'est plus recherché. Là il va faire intervenir avec succès le baron de Rothschild. Dès lors, le revenu de ses capitaux transférés en Occident lui permettra, à lui et aux siens, de vivre à l'abri du besoin.

Mais la police française le surveille et il est invité à quitter la France. Il s'établit alors à Nice, ville qui fait partie du royaume de Sardaigne et où il retrouve nombre de réfugiés français et italiens, dont Felice Orsini, le futur auteur de l'attentat contre Napoléon III, ainsi que des amis russes, sans parler de Carl Vogt, qui y poursuit des recherches de zoologie marine et avec lequel il se lie intimement. C'est là que vont se produire des événements qui vont déterminer la suite de son existence. D'abord, en 1850, il refuse l'ordre, transmis par le consul de Russie à Nice, de rentrer en Russie, ce qui lui fait perdre sa nationalité. Après avoir vainement demandé sa naturalisation genevoise à James Fazy qui élude la question, il devient Fribourgeois, grâce à l'entremise de Carl

Vogt (on lira par ailleurs le récit plus détaillé de toute l'affaire). Dès lors, sa qualité de citoyen suisse lui permettra de voyager et de séjourner sans difficulté dans la plupart des pays de l'Europe occidentale (il évitera toutefois les Etats allemands et l'Autriche, liés trop étroitement à la Russie).

Et puis, c'est surtout le double drame familial qui le frappe. En novembre 1851, sa mère et son plus jeune fils périssent dans le naufrage du navire qui les mène de Marseille à Nice. Le 2 mai 1852, c'est la mort de sa femme Natalie, après la naissance d'un fils qui ne vécut que quelques heures et après une douloureuse crise dans les relations du couple, due à la liaison de Natalie avec Herwegh.

Dès lors Herzen abandonne Nice dont le séjour lui est devenu insupportable. Par Gênes et Turin, il gagne Lugano, puis Lucerne, voyageant en Suisse (Berne, Fribourg, Genève, Interlaken), avant de partir pour Londres, en août 1852, où il s'installe avec sa famille pour de nombreuses années.



*Герцен и Огарев в
Лондоне в 1860г.*

*Herzen et Ogarev
à Londres en 1860.
(Photo Meyer Brothers,
Musée Herzen
de Moscou.)*

C'est dans la capitale anglaise qu'il va retrouver son équilibre, développer ses idées, les publier et les diffuser et connaître probablement sa période la plus féconde. Nous ne pouvons ici le suivre dans toutes ses activités, retracer toutes ses relations. Bornons-nous à quelques points. D'abord, dès 1850, il a élaboré sa «philosophie des révolutions de 48», comme il l'appellera. Désillusionné, il ne croit plus, comme on l'a vu, aux révolutionnaires qui se sont arrêtés à mi-chemin, n'osant pas véritablement rompre avec le vieux monde, et qui ont cru pouvoir construire une société nouvelle sur les mêmes bases que l'ancienne. Tous ces républicains idolâtres de Robespierre ou ces socialistes croyant aux vertus de l'Etat demeurent, à leur insu, fidèles aux vieux principes monarchistes. Dans le domaine politique, le maintien de l'Etat centralisé et de toutes ses institutions assure la permanence du monarchisme, même si la république a remplacé la royauté; il en va de même dans la société civile, où la puissance de l'argent et du capital, les croyances religieuses, l'autorité familiale n'ont pas été ébranlées par la révolution. D'où la nécessité de rompre avec les révolutionnaires inconséquents, de s'émanciper des vieilles croyances et de pratiquer une autre politique. C'est cette critique de 1848 qui rapproche Herzen de Proudhon, auquel il voue une grande admiration. La raçon de cette position, c'est l'incompréhension et l'isolement.

Pourtant si, partout, la réaction a triomphé, si, en France, le pouvoir personnel puis le second Empire ont remplacé la République, la transformation sociale de l'Europe est inéluctable. Mais ni les révolutionnaires ni les masses populaires ne sont préparés aux tâches qui les attendent. D'où des perspectives peu réjouissantes: despotisme dégradant ou communisme arbitraire. Pour reprendre une de ses images, le bâtiment se

lézardant, il faudrait changer d'hôtel, mais il n'y a personne pour préparer le nouveau logement.

Cette situation sans espoir incite Herzen à se retourner vers la Russie où la commune rurale, qui n'a pas encore cédé la place à l'individualisme agraire, comme dans le reste de l'Europe, constitue un élément à partir duquel pourra s'amorcer un développement tout différent du modèle occidental. Il faut pour cela la libérer du servage et de l'Etat autocratique qui pèsent sur elle. Paradoxalement, le retard de la Russie lui a permis de conserver des éléments susceptibles de la pousser à l'avant-garde et de lui permettre, succédant à l'Occident, de prendre la tête de l'humanité.

A une époque où l'ensemble de l'Europe progressiste déteste la Russie en laquelle on voit le rempart de la réaction et le bourreau de la Pologne, Herzen va s'efforcer de dissocier, aux yeux de l'opinion publique, le peuple russe du régime. C'est ainsi qu'il va montrer qu'outre les paysans et leurs communes, qui vivent totalement à l'écart de l'Etat autocratique, une partie de la noblesse s'en détache également et supporte de plus en plus difficilement l'absolutisme. D'où l'idée d'utiliser les libertés anglaises pour lutter, de l'extérieur, contre le régime autocratique. C'est pour quoi, en 1853, Herzen fonde la Typographie russe libre, pour imprimer ce qui ne pouvait l'être en Russie. A partir de 1855, il édite la revue «L'Etoile polaire», doublée dès 1857 d'un journal mensuel, puis bimensuel, consacré à l'actualité: le «Kolokol» (la Cloche). Lu par beaucoup de Russes vivant à l'étranger, introduit clandestinement dans le pays, ce petit journal acquit une extraordinaire renommée. De 1865 à 1867, ses 49 derniers numéros (il y en a 245 en tout) paraîtront à Genève. C'était la première manifestation d'une opinion publique russe libre.

HERZEN SUR L'INDÉPENDANCE DE LA JUSTICE ANGLAISE

Le Dr Bernard, militant «quarante-huitard» réfugié en Angleterre, est accusé en 1858 par la justice française de complicité dans l'attentat d'Orsini contre Napoléon III. Herzen assiste au verdict de son procès:

– **Faites entrer les jurés, commanda (le juge) Campbell.**

Un silence de mort tomba sur la salle. Je regardais alentour: les visages avaient changé, étaient devenus plus pâles, plus graves, les regards brillaient, les dames frissonnaient. Au milieu de ce silence, dans cette foule, le rite des questions, de la prestation de serment, parut extraordinairement solennel. Les bras croisés sur la poitrine, Bernard se tenait debout, plus pâle qu'à son accoutumée – il avait eu un très bon comportement pendant toute la durée du procès.

Campbell demanda d'une voix suave, mais distincte:

– Les jurés sont-ils d'accord? Ont-ils choisi leur premier juré?

Ils avaient choisi un tailleur pauvre de la City.

Quand il eut prêté serment, et que Campbell, se dressant, lui eut déclaré que la Cour attendait le verdict des jurés, mon cœur défailloit et j'eus la respiration coupée.

«...devant Dieu et le prisonnier dans le box... nous déclarons que le docteur Simon Bernard, accusé de participation à l'attentat du 12 janvier commis contre Napoléon ainsi que d'assassinat, est... il força sa voix et ajouta très haut: Not guilty!»

Il y eut quelques secondes de silence, puis ce fut comme un soupir confus, et aussitôt des cris délirants, un tonnerre d'applaudissements, une tempête de liesse... Les dames agitaient leurs mouchoirs, les avocats sautaient sur leurs bancs, les hommes, le visage cramois, les larmes coulant sur leurs joues, poussaient des Hurray! Hurray! saccadés.

(...) Je m'approchai de l'estrade, félicitai Bernard et voulus lui serrer la main, mais il avait beau se pencher et moi m'étirer, je ne parvenais pas à atteindre sa main. Soudain, deux avocats que je ne connaissais pas, portant robe et perruque, me dirent: «Un instant, patientez!» et sans attendre ma réponse, ils me saisirent et me hissèrent, pour que je puisse serrer la main de Bernard.

A peine le bruit commença-t-il à s'atténuer que soudain ce fut comme une mer venue battre les murs et faire irruption par toutes les fenêtres et les portes de l'édifice avec un clapotement sourd: c'étaient les cris poussés sur l'escalier et dans le vestibule. Il régressait, revenait, se répandait de plus en plus, pour finalement se fondre en un seul brouhaha général: c'était la voix du peuple.

Campbell revint et déclara que Bernard était acquitté par la Cour de ce chef d'accusation, et sortit avec ses confrères. Je sortis à mon tour. C'était un de ces instants rares où un homme regarde la foule avec amour, où il se sent léger au milieu de ses congénères... Bien des péchés seront remis à l'Angleterre pour ce verdict et cette jubilation!

«Passé et méditations», T. IV, p. 102 ss.

Terre et Liberté!

KOLOKOL

Vivos Voco!

(LA CLOCHE)

REVUE DU DÉVELOPPEMENT SOCIAL, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE EN RUSSIE.

Le « Kolokol » paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois. Le prix de chaque numéro de deux feuilles est de 50 centimes. Le supplément russe, 25 cent. Frais de poste non compris.

Toutes demandes et lettres pour le « Kolokol » doivent être adressées (France) à M. S. TCHOUZWSKI, Boulevard Flimpalais, 7, Genève (Suisse).

Le Dépôt principal, en Suisse, est chez H. GEORG, 10, Corratere, Genève. Ed. FRANO, LIBRAIRIE INTERNATIONALE, 15, Boulevard Montmartre, Paris. En Angleterre, chez N. TRÜBNER & C^o, 60, Paternoster Row, Londres.

SOMMAIRE : Un fait personnel.—Préliminaires.—La Russie actuelle et son développement.

50

Le *Kolokol* paraîtra le 1^{er} Janvier 1868 en français. En changeant de langue, notre feuille reste la même quant à l'esprit et au but. C'est la continuation de la feuille russe qui a paru durant dix années de suite, depuis 1857, à Londres et ensuite à Genève; nos lecteurs étrangers ont pu la connaître par l'édition française de Bruxelles (1863—1865).

Si nos principes restent invariables, le changement de langue nous oblige à un changement radical dans l'économie intérieure. Parlant aux Russes exclusivement — amis ou ennemis — nous avons le droit de supposer qu'ils connaissent plus ou moins la Russie actuelle. En nous adressant maintenant, non-seulement à nos compatriotes, mais aux étrangers, nous avons encore plus le droit de supposer que — amis ou ennemis — ils connaissent peu la Russie.

C'est surtout la grande confusion des notions sur notre pays qui nous a déterminés à faire notre publication en une langue qui n'est pas la nôtre. Il nous semble qu'il est temps qu'on nous connaisse avant que s'engage une lutte possible, que l'on provoque et qui entravera toute impartialité et arrêtera toute étude.

Pour bien poser les questions, pour ne pas être dans la nécessité de rappeler, à propos de chaque fait isolé, les origines et les éléments; pour avoir enfin une base de données, sur laquelle nous puissions nous appuyer, nous nous sommes décidés à commencer par une récapitulation de tout ce que nous avons écrit sur la Russie. Une fois la situation réelle, actuelle du pays exposée, nous suivrons les événements dans leur développement.

Le *Kolokol* paraîtra le 1^{er} et le 15 de chaque mois. Chaque numéro sera de deux feuilles et aura un supplément en langue russe, en cas de besoin.

Alexandre HERZEN

Nicolas OGAREFF.

Благодаря своей русской типографии в Пре-л'Эвек в Женеве, Герцен получил великолепную возможность действия.

Par son imprimerie russe installée au Pré-l'Evêque à Genève, Herzen s'est donné un formidable moyen d'action.

(LA CLOCHE)

КОЛОКОЛЬ

(DIE GLOCKE)

VIVOS VOVO!

ОРГАНЪ РУССКАГО ОСВОБОЖДЕНІЯ, ОСНОВАННЫЙ А. И. ГЕРЦЕНОМЪ (ИСКАНДЕРОМЪ).

(ПОДЪ РЕДАКЦІИ АГЕНТОВЪ РУССКАГО ДѢЛА).

Абонементъ ежегоднаго изданія : 40 франковъ въ годъ; 20 фр. за 6 мѣсяцевъ; 10 фр. за 3 мѣсяца.

Редакция обращаетъ во вниманіе честныхъ людей, искренно желающихъ видѣнія осуществленія формы въ Россіи, съ просьбой сотрудничать добродушному органу — доставлять статьи, заметки, письма, сведения изъ Россіи и всевозможныя материалы къ этому относящіяся, а также обращаться съ письмами и лично — для дальнихъ областей по адресу : Au Bureau de la Rédaction de la Cloche, M^r L. Czerniecki, Genève, Pré-Févéque, 40.

Сюда же предлагаются присылать и деньги, предназначенныя для дѣла Русской Свободы.

Для « Колокола » выданы « Цифранкеты » на французскомъ языкѣ. Цѣна каждой 25 сантимовъ.

Le prix de ce journal : 40 fr. pour un an; 20 fr. pour 6 mois; 10 fr. pour 3 mois.

La Rédaction s'adresse à tous les hommes sérieux qui veulent contribuer à la transformation de l'ordre actuel en Russie, en les priant de concourir à la publication de ce Journal et de lui envoyer des notices, des articles, des lettres, et en général tous les matériaux qui peuvent avoir rapport à la situation russe. Elle prie également tous ceux qui auront soit à lui donner, soit à lui demander des explications quelconques, de s'adresser personnellement, ou par lettre : Au Bureau de la Rédaction de la Cloche, L. Czerniecki, Genève, Pré-Févéque, 40. Nous prions de vouloir bien envoyer à cette même adresse tout l'argent qu'on voudra sacrifier à la cause de l'émancipation russe.

И разныя на Supplement en langue française. Prix : 25 centimes.

Das Abonnement ist : 40 fr. jährlich; 20 fr. für 6 Monate; 10 fr. für 3 Monate.

Die Redaction wendet sich an alle die ersten Mäuser Russlands, die aufrichtig eine Veränderung der jetzigen Ordnung Russlands wollen, der Ausgabe des *Kolokol* beizustehen durch die Sendung von Schriften, Notizen, Briefe, Nachrichten aus Russland und allen zu der Sache gehörenden Materialien. Auch kann man sich an näherer Auskunft schriftlich und persönlich an das Bureau der Redaction der *Cloche* wenden unter der Adresse : M^r L. Czerniecki, Genève, Pré-Févéque, 40.

Bitte schicken an dieselbe Adresse die Geldmittel geschickt werden die für die Sache der russischen Freiheit bestimmt sind.

Auch ersuchen wir Supplement in französischer Sprache. Der Preis eines jeden Supplements ist : 25 centimes.

ОГЛАЩЕНІЕ : Новой Редакціи Колокола Огарева. — Къ Русской вѣсткѣ отъ Редакціи. — Три письма по дѣлу Пискарева. — Новости изъ Россіи по корреспондентамъ. — Заявленіе о намятнѣ Герцена. — Объясненіе.

НОВОЙ РЕДАКЦІИ «КОЛОКОЛА»

Передаю вамъ новое изданіе «Колокола» съ глубокимъ убѣжденіемъ, что ны его примете съ полной преданностью дѣлу Русской Свободы.

Вы неизмѣяте знаменья, поставленному Герценомъ, при которомъ каждый свободомыслящій человѣкъ могъ заявлять свое мнѣніе и направленіе, разумѣется безъ всякаго ущерба для главной цѣли освобожденія Россіи.

Въ вѣтомъ мы никогда не можемъ разойтись, и я до конца моей жизни остаюсь вашимъ преданнымъ сотрудникомъ.

И. ОГАРЕВЪ.

КЪ РУССКОЙ ПУБЛИКѢ ОТЪ РЕДАКЦІИ.

Возобновляя органъ покойнаго Герцена, мы считаемъ нужнымъ объявить прежде всего, что мы отноше не хотимъ дѣлать его выразителемъ какой-либо исключительной партіи, а желаемъ напротивъ, чтобы оставаясь вѣрнымъ своему прежнему направленію, Колоколъ сталъ вновь точкою соединенія для всѣхъ честныхъ людей, желающихъ искренно преобразованія и освобожденія Россіи, всѣхъ кто недоволенъ настоящимъ порядкомъ и ходомъ вещей, и кто недоволяется праздыми разсужденіями пришедь къ убѣжденію, что Россіи надо теперь не слова, а дѣла.

Н такъ, возобновленій Колокола будетъ, прежде всего, и можно сказать вслѣдствіемъ, органомъ русскаго практическаго дѣла. Для того чтобы быть истинно участвующимъ въ немъ, требуются только два условія : во-первыхъ, убѣжденіе, что настоящій порядокъ ги-

беленъ для Россіи; а во-вторыхъ, твердая рѣшимость бороться противъ него.

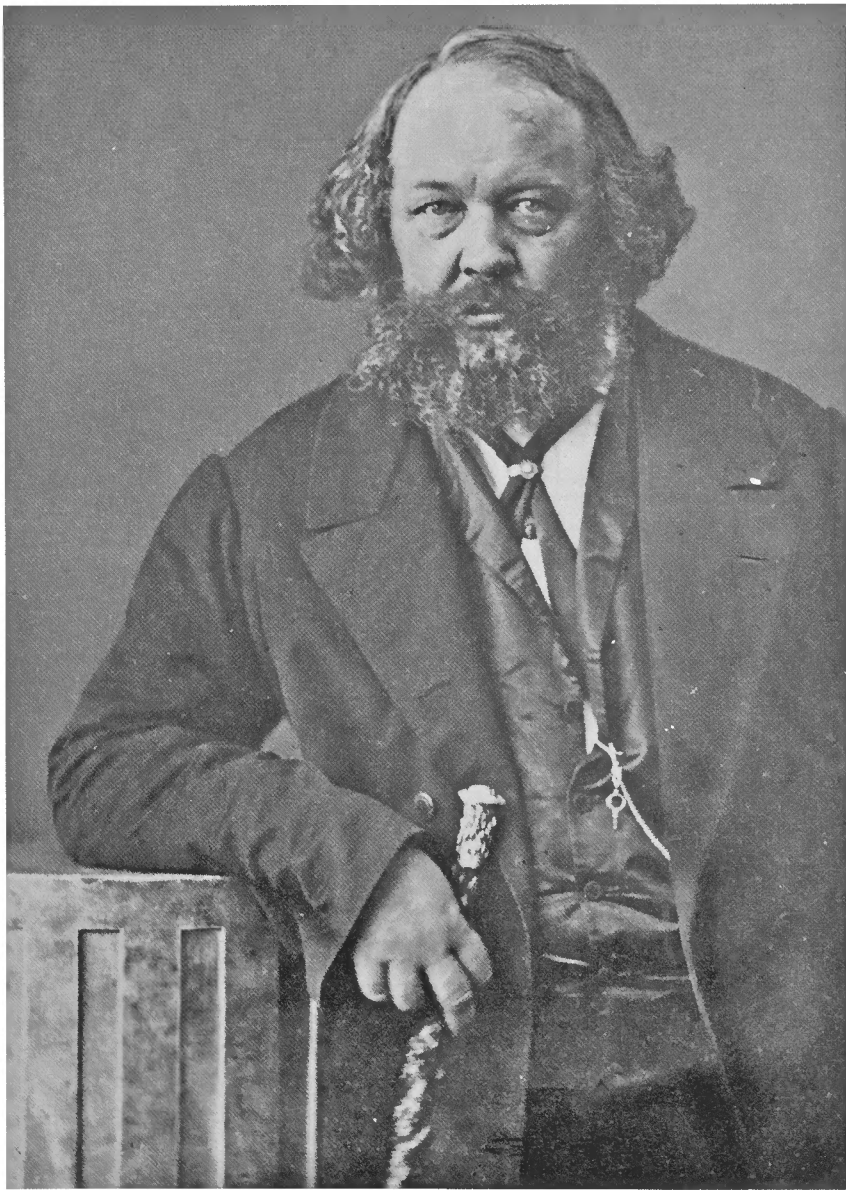
Со времени смерти императора Николая, довольно было истриено словъ въ Россіи, а дѣла было слышномъ немного. Мы Русскіе, подъ вліяніемъ что-ли Германно-Византийскаго воспитанія, или можетъ-быть еще болѣе, подъ вліяніемъ царскаго вѣхута, дѣлаваго изданья, всякое практическое начинаніе презрительно оцѣннмъ, приобрѣли болѣе, чѣмъ другіе народы, способность тѣнить себя, удовлетвориться и унывать своими собственными теоретическими разсужденіями и рѣчами, и принимать красивые слова за дѣло. Чего не переболтали мы, въ теченіи четырнадцати лѣтъ вліяніаго царствованія? Какихъ не развили теорій и въ наукѣ, и въ политикѣ, и въ государственной экономіи, и въ социализмѣ — а сдѣлали что?

Мы не отрицаемъ отнюдь пользы теоретическіхъ разсужденій. Мы не дѣлать вѣрнѣе приписки въ наукѣ вѣныхъ социалистовъ, воображающихъ, что одной грубой силой, безъ иено опредѣленной мысли, можно сдѣлать что-нибудь путное. Мы убѣждены напротивъ, что наука необходима для освѣщенія практическаго дѣла. Но всему есть мѣра.

Мы признаемъ всю пользу и необходимость умственаго развитія, послѣдоваваша за смертью Николая. Множество новыхъ мыслей было брошено и разработано на шибей родной почвѣ, уяснились лучше и старинныя направленія. Общественныя и политическія отношенія людей и классовъ сдѣлались опредѣненнѣе, и всѣ стали понимать лучше свое положеніе, чего они хотѣли и чего имъ надо хотѣть.

Из Женевы Герцен защищает свои идеи, которые распространяются в России под носом у царской цензуры.

De Genève Herzen défend ses idées qui rayonnent en Russie à la barbe de la censure tsariste.



Михаил Бакунин

Michel Bakounine.



*Гранд Буасьер в
Женеве.*

*La Grande Boissière
à Genève.*

En 1864, Herzen quitte Londres pour le continent, tant pour se rapprocher de ses enfants que dans l'espoir de trouver de nouvelles collaborations et un soutien pour le «Kolokol» parmi les nombreux émigrés russes qui gravitent autour de Genève et du bassin lémanique. En 1865, il s'installe avec sa famille au château de la Grande Boissière, près de Genève, mais les enfants se dispersent à nouveau et Herzen abandonne cette immense demeure pour des logements plus modestes. Par la suite, après 1867, durant les dernières années de sa vie, il se déplacera continuellement entre Paris, Genève, Nice, Vichy, Florence... et descendra à l'hôtel. Il mourra à Paris, le 21 janvier 1870.

En passant sur le continent, Herzen avait pensé trouver un appui dans la jeune géné-

ration de révolutionnaires russes, apparue depuis peu. Mais cet espoir s'avéra illusoire. Ces jeunes gens avaient grandi dans une Russie qu'il ne connaissait plus, ils appartenaient souvent à un autre milieu social que le sien, avaient d'autres expériences et jugeaient parfois avec sévérité le mode de vie et le «modérantisme» de leur aîné. Le fossé des générations était infranchissable. Bakounine, l'ami de jeunesse, en revanche, exerçait une certaine influence dans ce milieu. Il s'était entiché de Netchaïev et ce qu'en apprenait Herzen ne pouvait que l'horrifier. D'où ces quatre étonnantes «Lettres à un vieux camarade» qu'il lui destine, datées de janvier à juillet 1869. Elles ne seront publiées qu'après sa mort, et constituent, de ce fait, une sorte de testament politique.

«Ni toi ni moi nous n'avons changé nos convictions, mais nous envisageons la question différemment. Toi, tu continues comme autrefois à vouloir te jeter en avant, avec une passion de destruction que tu prends pour une passion créatrice... en brisant les obstacles et en respectant l'histoire que dans l'avenir. Moi, je ne crois pas aux anciennes voies révolutionnaires et m'efforce de comprendre la marche de l'humanité dans le passé et dans le présent, pour savoir régler mon pas sur le sien, sans rester en arrière ni prendre une avance telle que les hommes ne me suivront pas, ne pourront pas me suivre.»

Herzen s'élève contre l'une des idées les plus connues de Bakounine: «**Non, les grandes révolutions ne se font pas par le déchaînement des mauvaises passions**»; elles se préparent par une patiente propagande, par une véritable construction organique préalable. «**Le vieil ordre des choses est plus fort du fait de sa reconnaissance que par la force matérielle qui le soutient. Cela apparaît le plus clairement là où il ne dispose pas d'une force punitive ni de moyens de contrainte et repose fermement sur la conscience asservie, sur l'inculture des esprits et la non-maturité des idées nouvelles, comme en Suisse et en Angleterre.**» Dans ces conditions, vouloir transformer la société comme l'ont tenté, en leur temps, Pierre le Grand ou la Convention, c'est «**passer sans transition du premier mois de la grossesse au neuvième, en brisant sans discernement tout ce qui se trouve sur le chemin**». Le résultat ne peut être que décevant. «**Avec le système de Pierre le Grand, le bouleversement social n'ira pas au-delà du baigne égalitaire de Gracchus Babeuf et de la corvée communiste de Cabot. Il faut que les nouvelles formes embrassent tout et englobent tous**

les éléments de l'activité moderne et toutes les aspirations humaines. Avec notre monde on ne saurait faire ni une Sparte, ni un couvent de bénédictins.»

Ces nouvelles formes, Herzen en voit les premières pousses dans les congrès ouvriers de la première Internationale qui, d'une année à l'autre, s'affirment et constituent une force nouvelle, formant en quelque sorte un Etat dans l'Etat, se retirant en une espèce de «Aventin à l'intérieur», élaborant ses propres valeurs. Cette conception d'une révolution totale, mûrissant longuement et se préparant par la transformation préalable de ses acteurs, constitue la dernière étape de la pensée de Herzen, Elle ne deviendra publique qu'après sa mort, mais ce ne sera pas sur elle qu'on mettra l'accent. Aujourd'hui, les développements de l'histoire au XX^e siècle nous inciteraient plutôt à en relever l'acuité et le caractère souvent prémonitoire.

Marc Vuilleumier

Eléments bibliographiques

HERZEN, Alexandre. «Passé et méditations». Traduit par Daria Olivier. Lausanne, L'Age d'Homme, 1974-1981, 4 vol.

HERZEN, Alexandre. «Textes philosophiques choisis» Moscou, Editions en langues étrangères, s.d. (vers 1950).

«Autour d'Alexandre Herzen», documents inédits publiés par Marc Vuilleumier, Michel Aucouturier, Sven Stelling-Michaud et Michel Cadot. Genève, Librairie Droz, 1973.

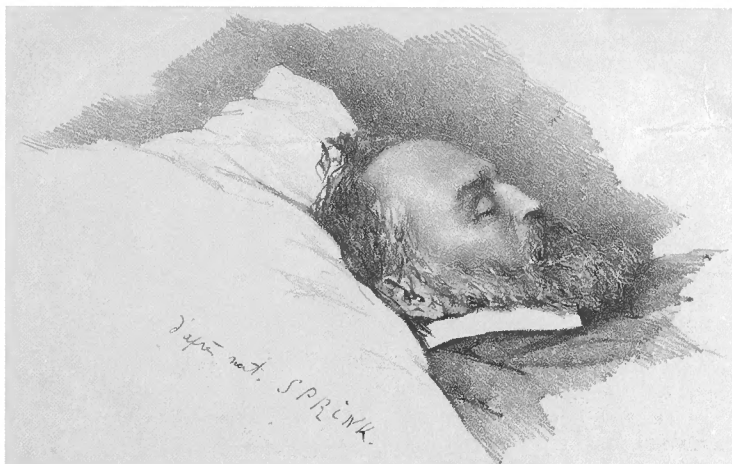
HERZEN, Alexandre. «Lettres de France et d'Italie (1847-1852)». Présentation de Marc Vuilleumier. Genève, Slatkine, 1979 (Genève 1871, reprint).

HERZEN, Alexandre. «De l'autre rive». Présentation de Marc Vuilleumier. Genève, Slatkine, 1980 (Genève 1970, reprint).

HERZEN, Aleksandr I. «A un vecchio compagno». A cura di Vittorio Strada. Torino, Einaudi, 1977.

*Александр Герцен на
смертном одре.
Литография Спринка.*

*Alexandre Herzen sur
son lit de mort.
Lithographie de Sprink.*



*На могиле Герцена в
1912г. Г. Плеханов
произносит речь.*

*Sur la tombe de Herzen,
en 1912, G. Plekhanov
prononce un discours.*





16 мая 1871г.
Вандомская Колонна
разрушена Коммуной.

Le 16 mai 1871, la
colonne Vendôme est
abattue par la
Commune.

DANS LES JOURS QUI SUIVENT, LA RÉPUBLIQUE,
UNE SECONDE FOIS, NOIE L'INSURRECTION DANS LE SANG

58



*Расстрелы глазами
Эдуарда Манэ.*

*Les fusillades, vues par
Edouard Manet.*

DE FRIBOURG À NICE SE NOUE LE DRAME D'UNE VIE

**J'ai fini par tout sacrifier:
à la dignité humaine,
à la liberté de parole.**

Paris, mars 1849

En 1849, chassé par la vague de répression, Herzen n'a le choix qu'entre deux pays: l'Angleterre et la Suisse démocratique. Il opte pour cette dernière pour ne pas se retrouver sujet d'un roi. Il déclare alors:

...Je n'aime rien dans ce monde – que ce qu'il persécute, je n'y respecte rien que ce qu'il condamne, et j'y reste, j'y reste pour souffrir doublement, pour souffrir de mon chagrin et de son chagrin...

(...) J'y reste parce que la lutte est ici: parce que malgré le sang et les larmes, c'est ici que se décident les questions sociales.¹

Ce qu'il ignore encore, c'est qu'à cette souffrance va s'ajouter le déchirement d'une vie: au moment où il croit avoir trouvé un havre de paix, coup sur coup, brutalement, sa mère, son fils infirme et sa femme lui seront enlevés.

Cet épisode tragique de la vie de Herzen donne la mesure de sa fermeté d'âme. C'est qu'au travers de toutes les épreuves Herzen reste un témoin lucide. S'il se jette à corps perdu dans la mêlée, il retrouve dans son jugement la distance juste. Il ne s'accroche pas à ses illusions, il fait un effort déchirant sur lui-même, quitte à sacrifier ses convictions intimes. Il donne l'exemple rare d'une pensée qui se remet en question, qui évolue et jamais ne se fige. On le découvre avec l'étonnement de le sentir si proche.

Cet agnostique est profondément russe. Pierre Pascal dans sa «Religion du peuple russe», un siècle plus tard, nous explique:

«Le peuple russe a pris au sérieux l'enseignement chrétien. Il sait que le royaume de Dieu n'est pas de ce monde. Mais il sait qu'il

y a dès cette terre un certain royaume à construire, une justice et une vérité à pratiquer, et c'est de cette droiture, cette «pravda» qu'il a soif. Quand il s'agit de sa personne, il est doux, humble et soumis. Mais quand il s'agit de ses frères, c'est-à-dire de la communauté sociale, il devient capable de révolte, il peut réclamer le droit, il peut nier, mépriser, et un jour renverser ce qui s'oppose à la réalisation de son idéal religieux.

Voilà d'où viennent, dans ce peuple, les innombrables «quêteurs de droiture» (pravdoiskateli) qui étonnent le moderne Occident: ceux qui se dévouent simplement à leur tâche; ceux que l'injustice rend malades; ceux qui abandonnent ce monde de l'Antéchrist et se font errants; ceux qui courent après une Eglise parfaite, jusqu'au pays mystérieux et introuvable des Eaux-Blanches; ceux qui bravent les lois et les gendarmes pour servir l'humanité; ceux qui se sont fait de la Révolution un moderne Christianisme; les millions qui en 1917 ont cru fonder un monde sans guerre et sans opprimés...»²

Herzen, par ses racines russes, est bien ce «quêteur de droiture».

Gérard Bourgairel

¹ «De l'autre rive»; Genève 1870, p. 2.

² «La Religion du peuple russe», Lausanne, Editions L'Age d'Homme, 1973, p. 45 ss.

DANS UNE EUROPE EN ÉBULLITION, LA SUISSE ACCÈDE À LA MODERNITÉ

Le «Printemps des Peuples» qui agite l'Europe dans les années quarante du siècle dernier n'épargne pas la Suisse: elle se trouve au propre comme au figuré «à la croisée des chemins». Au cours de l'année 1847, elle courra même le risque d'un éclatement et d'une intervention étrangère. Seules la fermeté de la Diète fédérale, la promptitude et, disons-le, l'humanité du général Dufour sauveront l'unité de la Suisse et permettront son accession, sans trop de dommages, à la modernité, en dotant le pays d'un système fédéral qui a tenu jusqu'à nos jours.

Au début des années quarante, le clivage s'accroît dans tout le pays entre progressistes – radicaux – et conservateurs. La ligne de partage n'est alors ni géographique ni confessionnelle, les tendances s'affrontant dans chaque canton. Les forces progressistes gagnent évidemment plus rapidement du terrain dans les cantons urbanisés et en voie d'industrialisation que dans les cantons ruraux, plus traditionnels.

En janvier 1841, la suppression des couvents d'Argovie, en fait contraire à la Constitution, porta le conflit sur le terrain religieux et donna le prétexte aux cantons catholiques conservateurs d'un rapprochement et de mesures réactionnaires. Ainsi, en octobre 1844, Lucerne fait appel aux Jésuites, alors que les radicaux demandent leur expulsion. A deux reprises, en décembre de la même année et en mars 1845, ces derniers, par l'intervention de corps francs, tentent de renverser le Gouvernement lucernois, sans succès mais non sans pertes. La deuxième tentative se solde par une centaine de morts et autant de blessés et une vague d'arrestations s'ensuit.

Les cantons de Lucerne, Uri, Schwytz, Unterwald, Zoug, Fribourg et du Valais renforcent aussitôt leur alliance, instituent un conseil de guerre et cherchent des appuis auprès de Paris, Turin et Vienne, tandis que



*Генерал Г.-Х. Дюфур.
Воск Л.-Н. Вейара.*

*Le général G.-H. Dufour.
Cire modelée de Louis-
Nicolas Veillard.*

les radicaux montent en puissance dans le reste de la Suisse. C'est ainsi qu'à Genève James Fazy, qui a fait ses premières armes en France lors de la révolution de 1830, arrive au pouvoir en octobre 1846.

La crise atteint son climax en août 1847, quand la Diète, réunie à Berne, vote la dissolution du Sonderbund. L'affrontement armé est inévitable. Le général Guillaume-Henri Dufour, nommé à la tête de l'armée fédérale, s'attaque en premier aux cantons coupés du gros du Sonderbund: Fribourg est investi le 12 novembre et capitule le 14. Il marche ensuite sur la Suisse centrale. En moins d'un mois, et avec des pertes légères, le conflit est réglé.

La Suisse a évité une guerre civile qui aurait entraîné l'intervention des régimes réactionnaires qui l'entourent. Elle sera la seule, en Europe continentale, à réussir sa mutation, à assurer d'un coup son indépendance et à la fois sa survie et son avenir.

À FRIBOURG, LES CHANGEMENTS S'IMPOSENT DE L'EXTÉRIEUR

Face aux idées nouvelles, Fribourg est sur la défensive. L'histoire y bégaie et se répète: cinquante ans plus tôt, contre la Révolution, lors de l'insurrection vaudoise appuyée par les troupes du Directoire, le Gouvernement fribourgeois faisait front, perdait l'appui de ses districts périphériques et se trouvait acculé dans les murs de sa capitale avec le seul soutien des campagnards singinois...

Le même scénario sera suivi devant la montée du mouvement radical. Le canton est une nouvelle fois partagé. L'adhésion du canton à l'alliance séparée – le Sonderbund – est acquise de justesse le 9 juin 1846, en l'absence des députés moratois. Le district de Morat, gagné aux idées radicales, est alors en état de rébellion ouverte, l'agitation gagne la Broye et la Gruyère et une forte opposition se manifeste en ville même. Un soulèvement se prépare, soutenu par des membres de la Municipalité, dont Julien de Schaller.

Le 7 janvier 1847, des colonnes de corps francs convergent de Morat, Payerne et Bulle sur Fribourg. Le gouvernement réagit promptement et reçoit derechef l'apport des milices singinoises, curés en tête. Le coup de main radical, improvisé et piètrement dirigé, échoue: un détachement d'insurgés est même assailli et défilé par les femmes du village de Grolley. A cette déconfiture répondra le triomphalisme outré de leurs adversaires qui culminera dans le Te Deum célébré par l'évêque Marilley sur une place Notre-Dame hérissée de baïonnettes. Un triomphe sans lendemain.

Quand, au mois de novembre, l'armée fédérale marchera sur Fribourg, elle ne rencontrera pas d'opposition et investira la ville le 12. La capitulation intervient le 14. Le pouvoir conservateur est balayé et les radicaux revenus d'emparent du pouvoir. Mais ce sera un gouvernement autoproclamé sans sanction populaire.

Ces démocrates, non démocratiquement élus, vont, en quelques années, refondre l'organisation et la législation du canton et les moderniser. Dans le même temps, ils prendront des mesures de rétorsion, chasseront les Jésuites et fermeront les couvents; ils chargeront de contributions le clergé et les anciens dirigeants. L'évêque, arrêté puis expulsé, se réfugie en France.

La vague révolutionnaire du printemps 1848 en Europe va conforter le régime radical. Au lendemain des journées de février à Paris, il va même envoyer un message au gouvernement républicain victorieux. Le 14 mars, le poète Lamartine, promu ministre des Affaires étrangères, lui répond en ces termes: «Vos fraternelles félicitations à la République française sur la conquête de ses libertés ont vivement touché le gouvernement qui me charge de vous exprimer avec effusion ses remerciements. ...C'est en vain qu'un gouvernement corrompu avait osé un instant jeter une barrière entre le peuple helvétique et le peuple français. ...Honneur à la Suisse! Honneur surtout à vous, louable canton de Fribourg, vieille République dont le patriotisme vient de se retremper et de rajeunir aux combats de la liberté, et dont les cœurs se sont ouverts si noblement aux nôtres!» Ces effusions, cette euphorie seront de courte durée.

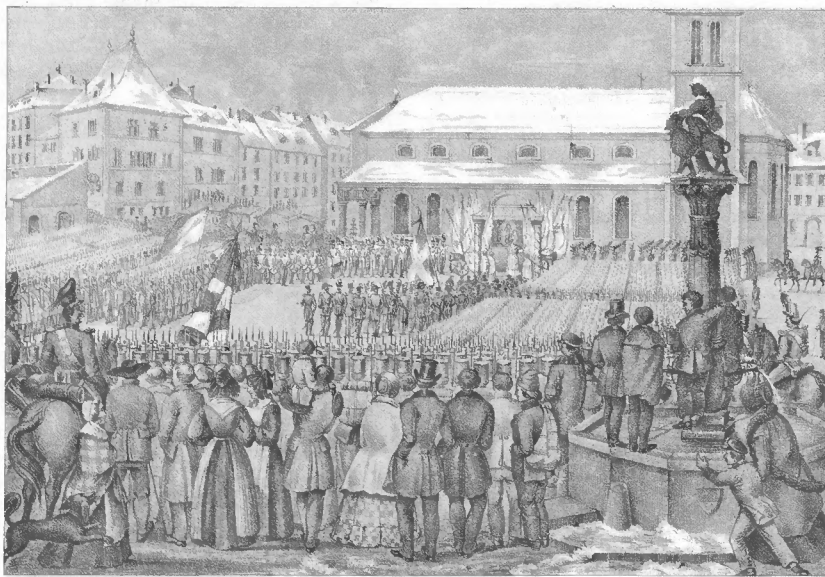
A Fribourg, la politique anticléricale du gouvernement radical lui aliénera le soutien populaire. Des tentatives de soulèvement avorteront mais, en mai 1852, un rassemblement de plus de 10 000 citoyens manifesterà à Posieux, aux portes de Fribourg, son opposition au gouvernement. Le coup d'Etat du 2 Décembre en France et la restauration de l'Empire donneront des ailes aux milieux conservateurs. Le régime radical, affaibli, ne fera que survivre jusqu'aux élections de 1856 qui amèneront sa chute: victime de ce suffrage universel qu'il avait finalement introduit.



Вооруженные группировки изгоняемые женщинами из Гролле, 7 января 1847г.

Les corps francs chassés par les femmes de Grolley le 7 janvier 1847.

62



Богослужение, совершенное во Фрибурге Его Высокопреподобием Еп. Е. Марией 17 января в память 6 января 1847г. (Литография Чимперлина).

Messe célébrée à Fribourg par sa Grandeur Mgr Etienne Marilley le 17 janvier en mémoire du 6 janvier 1847 (lith. de Tschimperlin).

RÉSOLUTION POPULAIRE, PRISE EN L'ABSENCE DE TOUT GOUVERNEMENT.

L'Assemblée Générale des Citoyens du Canton de Fribourg,

CONSIDÉRANT :

- 1° Que le Gouvernement en foulant aux pieds la Constitution et le Pacte fédéral a provoqué contre le Canton une expédition militaire ruineuse pour le pays, s'est rendu coupable de haute trahison envers la patrie;
- 2° Que non content d'avoir attiré sur le Canton un déluge de maux, il cherche encore par de basses intrigues à exciter le fanatisme et à perpétuer des scènes de sang et de désordre;
- 3° Qu'il est urgent de mettre un terme aux projets criminels des ennemis incorrigibles de la démocratie et de la vraie religion;
- 4° Que la haute Diète a pris sous sa protection les citoyens suisses qui se soumettraient à son autorité;
- 5° Considérant que le Conseil d'Etat a abdiqué ses fonctions et a remis ses pouvoirs à une Commission provisoire;
- 6° Considérant que cette Commission provisoire n'a pas accepté les fonctions qui lui étaient déléguées, qu'il résulte dès lors que le pays est privé de Gouvernement et livré à l'anarchie;
- 7° Voulant pourvoir le Canton d'une direction et le préserver des maux incalculables qui peuvent résulter de l'absence de tout Gouvernement,

DÉCRÈTE :

- 1° Le Grand Conseil est déclaré dissous.
 - 2° Il est établi un Gouvernement provisoire composé de sept membres qui sont :
MM. Julien Schaller, de Fribourg;
Léon Pittet, Greffier, de Gruyères,
Chattonay, Greffier, de Morat,
Robatey, ancien Syndic, de Romont,
Wicky, Colonel,
Broye, Président, d'Estavayer,
Castella, Avocat, de Fribourg et de Gruyères.
 - 3° Ce Gouvernement exercera provisoirement les fonctions législatives, exécutives et administratives.
 - 4° Il pourra aussi à l'administration judiciaire révoquer ou maintenir les employés actuels.
 - 5° Tous les actes émanés soit du pouvoir législatif, soit du pouvoir exécutif, depuis le 9 Juin 1846, sont déclarés de nul effet, en tant qu'ils sont en rapport avec le système politique du Gouvernement déchu.
 - 6° Toutes les procédures instruites pour délits politiques sont annulées, et les citoyens constitués en perte par ces poursuites seront indemnisés.
 - 7° Le Gouvernement provisoire pourvoira à ce que les lois du Canton touchant la haute trahison, obtiennent leur exécution.
 - 8° Le futur Grand Conseil revêtira les fonctions de pouvoir constituant et en même temps de pouvoir législatif.
- Donné, pour être publié et affiché aux lieux accoutumés, à Fribourg le 13 Novembre 1847.

Le Président de l'Assemblée,
LOUIS VILLARD, aîné, Procureur-Juré

Le Premier Secrétaire,
F.-X. SUCHET, Inst.
Frs. SAVARY, Avocat, Secrétaire substitué.

*Взятие власти
радикалами 15 ноября
1847г.*

*La prise de pouvoir des
radicaux le 15 novembre
1847.*

C'est dans cette courte période, fort agitée, qu'Alexandre Herzen trouvera à Fribourg le plus improbable des asiles.



Епископ Е. Марийе (1804-1889).

Mgr Etienne Marilley (1804-1889) sacré évêque en 1846, démissionnaire en 1879.



Радикали ужесточают антиклерикализм: арест епископа в ночь с 25 на 26 октября 1848г.

Les radicaux durcissent leur anticléricalisme: arrestation de l'évêque dans la nuit du 25 au 26 octobre 1848.

ASSEMBLÉE POPULAIRE,

A POSIEUX,

le lundi 24 mai 1852,

à 10 heures du matin.

Pour la première fois depuis de longues et pénibles années le peuple fribourgeois se réunira à la face du ciel pour exposer ses besoins, discuter ses intérêts et manifester ses vœux. Le droit de réunion est une des plus belles prérogatives de la nation suisse, usons-en, mais sans oublier qu'à l'exercice de chaque droit sont attachés des devoirs tout aussi sacrés. Que notre attitude soit donc celle qui convient à un peuple digne de la liberté, imposante par son calme et sa tranquillité, compagnons inséparables du courage et de la force. Qu'aucune opinion consciencieuse, exempte de passion, d'égoïsme et de cupidité, ne craigne de se faire jour dans cette assemblée, elle y sera respectée.

Venez donc tous à Posieux, vous qui désirez le retour de la paix et de la prospérité dans notre canton, vous tous qui entendez exercer librement et sans entraves les droits que vous ont légués vos pères et qui font partie de l'héritage de vos descendants, vous qui voulez que vos enfants reçoivent une éducation morale et chrétienne et n'apprennent pas à mépriser leurs parents, qui réclamez la liberté de conscience pour vous-même comme pour les autres, vous tous qui voulez des administrateurs sages, probes, éclairés, religieux observateurs des droits de chacun, soucieux de vos besoins, de vos désirs, avares de vos deniers. Venez tous, mais venez-y pacifiquement, en bon ordre, sans armes quelconques, ni apparentes ni cachées. La protection divine et votre bon droit vous serviront de bouclier.

Que les habitants de chaque commune se choisissent un guide, un chef, que sous sa direction ils se rendent ensemble au lieu de la réunion, qu'ils s'abstiennent de cris, d'insultes et de provocations, qu'ils méprisent celles qui pourraient leur être adressées. Qu'ils évitent de s'arrêter dans les lieux publics, mais prennent avec eux de quoi se sustenter pendant cette journée. Que mettant en pratique les préceptes de l'évangile les plus riches viennent en aide à leurs concitoyens moins favorisés des dons de la fortune. Que pour tout résumer la fraternité ne soit pas un vain mot mais une vérité.

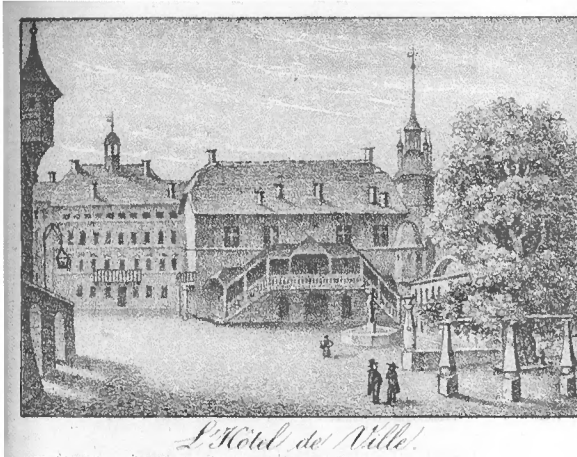
Si vous observez ces recommandations faites dans votre seul intérêt, si ne vous laissant détourner ni par promesses ni par menaces de l'exercice d'un droit qu'il n'est au pouvoir de personne de vous ravir, vous accourez en grand nombre, alors vous pourrez être assurés du succès de nos efforts communs, vous pourrez envisager l'avenir sans inquiétude, et dire un jour à vos enfants avec non moins d'orgueil et une satisfaction plus douce que ne vous en donnerait le souvenir d'une victoire : « Et moi aussi j'ai contribué à la pacification et au bien-être de mon pays; j'étais à Posieux le 24 mai. »

Fribourg le 13 mai 1852.

Le Comité provisoire.

*Ответ не замедлил:
прокламация ассамблеи
Позьь погрбаает режим
радикалов.*

*Le contre-coup ne se
fait guère attendre:
la proclamation de
l'assemblée de Posieux
qui sonnera le glas du
régime radical.*



Ратуша.

Alexandre Herzen:

Je passe maintenant au récit de la manière dont un pays m'accueillit à bras ouverts au moment où un autre me mettait à la porte sans aucun motif.

Schaller avait promis à Vogt de faire des démarches en vue de ma naturalisation, autrement dit de trouver une communauté qui consentit à me recevoir, et ensuite à défendre mon affaire au Grand Conseil. En Suisse, pour être naturalisé, il est indispensable que quelque groupe social, rural ou urbain, consente préalablement à admettre en son sein un nouveau concitoyen, ce qui est conforme à l'autonomie de chaque canton, de chaque localité à son tour. Le petit bourg de Châtel, près Morat (Murten), consentit, contre une somme infime au profit de sa communauté rurale, à accueillir ma famille au nombre de ses familles paysannes. Le petit bourg était proche du lac de Morat, près duquel fut défait et tué Charles le Téméraire, dont la triste fin et le nom furent si adroitement utilisés par la censure autrichienne (puis par celle de Saint-Pétersbourg) comme produit de remplacement de Guillaume Tell, dans l'opéra de Rossini.

Lorsque l'affaire fut soumise au Grand Conseil, deux députés jésuitiques élevèrent la voix contre moi, mais ne firent rien. L'un d'eux déclara qu'il fallait savoir comment j'avais été exilé, et en quoi j'avais encouru la colère de Nicolas. «Mais c'est déjà une recommandation en soi!» cria quelqu'un, et tous de rire.

Un autre député exigea comme précautions de nouvelles garanties, pour que, en cas de mon décès, l'entretien et l'instruction de mes enfants ne fussent pas à la charge d'une commune peu prospère. Ce fils de Jésus s'apaisa lui aussi, Schaller l'ayant rassuré. Mes droits de citoyen furent reconnus à une large majorité, et de Conseiller aulique russe je devins un paysan taillable de la bourgade de Châtel: «originaire de Châtel près Morat», comme l'inscrivit sur mon passeport un scribe de Fribourg.

A propos, une naturalisation ne nuit nullement à une carrière chez soi. J'en ai deux brillants exemples sous les yeux: Louis Bonaparte, citoyen de Thurgovie, et Alexandre Nicolaïevitch, bourgeois de Darmstadt sont devenus empereurs après leur naturalisation. Je ne vais pas si loin.

Le récit de Herzen est corroboré par les documents officiels. Nous disposons d'une part du rapport de la Direction de l'intérieur au Conseil d'Etat¹, rapport repris dans ses grandes lignes par le message adressé ensuite au Grand Conseil par le même Conseil d'Etat², dont voici la teneur:

«Monsieur Alexandre Herzen, Conseiller aulique russe, sollicite sa naturalisation dans ce Canton, pour lui et sa famille. M. Herzen a quitté la Russie avec sa femme et ses enfants pour raison de santé au mois de Décembre 1846, avec un passeport valide pour six mois. Depuis lors, il a voyagé en divers pays de l'Europe, comme le prouve son passeport, revêtu de nombreuses légalisations, entre autres des Autorités de Rome, de Naples, de Berlin, de Civita-Vecchia, de Paris, du Nonce apostolique de la Sardaigne, de la Belgique, de Genève, de Berne, etc. dont ci-joint copie.

Il a séjourné en dernier lieu à Nice en Piémont. En 1850, la police russe le somme de rentrer immédiatement dans son pays. Herzen ne se soumit pas à cette exigence, et perdit ainsi ses droits civils et son indigénat.

Il produit à l'appui de sa demande

1. Promesse de la Commune de Châtel, au district du Lac, de le recevoir lui et sa famille au nombre de ses bourgeois pour le prix de 1500 frs suisses.

2. Certificat d'inscription d'hypothèques légales, par lequel il constate que Mr. Herzen est propriétaire à Paris, d'une maison qu'il a payée 100 000 francs de France.

3. Certificat de moeurs du Syndic de Nice.

Examen fait de cette demande, nous le préavisons favorablement, bien que toutes les formalités ou conditions voulues par le décret du 14 Mai 1812, ne soient pas à la vérité littéralement remplies, car l'acte de manumission exigé par l'art. premier du pré-dit décret et par l'art. 43 de la Constitution

fédérale manque, mais l'art. 43 de la Constitution dit seulement:

«Les étrangers ne peuvent être naturalisés dans un Canton qu'autant qu'ils seront affranchis de tout lien envers l'Etat, auquel ils appartiennent.»

Donc un acte formel n'est pas nécessaire pour le pétitionnaire, puisqu'il a perdu, ipso facto, son indigénat, en refusant d'obéir aux injonctions de la police russe. Il se trouve ainsi affranchi de tout lien envers son pays.

Quant au certificat de bonne conduite que doit produire en pareille occurrence quelconque demande à être naturalisé, nous estimons encore qu'il a été impossible à Mr. Herzen, de le produire pour deux années consécutives, vu qu'il a constamment voyagé ainsi qu'il appert par son passeport: mais il en produit un excellent du Syndic de la ville de Nice, où il a séjourné depuis une année. D'ailleurs les nombreux visas qui se trouvent sur son passeport attestent qu'il a passé partout librement. Le témoignage du Syndic de Nice, ainsi que le passeport d'où il vient d'être fait mention, sont à nos yeux des pièces suffisantes et plus qu'équivalents au témoignage de bon comportement pendant les deux années, lequel, aux termes de l'art. 4 du décret précité, doit être produit avant la demande en naturalisation. Nous estimons donc que ces deux pièces suppléent amplement.

D'ailleurs aucune loi ne peut prévoir toutes les exceptions.

Pour ce qui concerne la preuve de fortune de M. Herzen, laquelle doit consister au moins en 4000 frs de Suisse, en vertu de l'art. 3 du décret susmentionné qui exige une attestation authentique de son Gouvernement, ou la production d'obligations ou titres notariaux constatant la fortune requise, soit en fonds soit en placements solides, nous avons l'honneur de vous faire observer, Mes-

¹⁻² Archives de l'Etat de Fribourg.

sieurs, que le pétitionnaire non seulement produit la preuve qu'il possède à Paris une maison payée par lui 100 000 francs de France, mais encore qu'il s'engage à déposer à la banque cantonale de Fribourg la somme de 25 000 francs de France, jusqu'à l'âge de majorité de ses enfants.

A nos yeux cette garantie est bien plus solide que celle exigée par la loi. Cette offre présente de plus de grands avantages aux opérations de notre banque cantonale naissante.

Si donc le pétitionnaire ne remplit pas à la lettre toutes les formalités exigées par la loi, il y a suppléé d'un autre côté plus que suffisamment.

Guidés par ces motifs que vous voudrez bien apprécier, nous n'hésitons pas à préavisser très favorablement la demande du pétitionnaire, vous priant de ne pas vous arrêter à la lettre, mais à l'esprit de la loi, ainsi que le Grand Conseil l'a déjà fait précédemment.

Nous vous proposons en même temps d'accorder cette naturalisation au maximum fixé par la loi, soit à 500 frs anciens, outre le dépôt de 25 000 frs, que le pétitionnaire fera à la banque à tel titre qu'il voudra.

Agréez, Tit. etc.»

Ce message correspond presque mot pour mot au rapport de la Direction de l'intérieur, à l'exception d'une mention soulignant qu'il s'agissait d'accorder une naturalisation «à un homme très riche et qui sera dévoué à nos institutions»... Sous le formalisme juridique perce une conception ouverte de l'accueil aux proscrits, dans une saine approche financière!

Le compte-rendu du «Bulletin officiel des séances du Grand Conseil de Fribourg» ne donne de la séance du 6 mai 1851 qu'un résumé des interventions. La séance était présidée par M. Frossard, vingt-quatre députés étant absents:

«M. Grossrieder désire que l'on soit très circonspect quand il s'agit d'accorder la naturalisation. Il n'adoptera pas la proposition du Conseil d'Etat.

M. Monnerat. La loi de 1812 sur les naturalisations, étant encore en vigueur, le pétitionnaire doit s'y conformer. L'absence de l'acte de manumission l'engage à demander à ce que la question soit soumise à un examen ultérieur.

MM. Glasson, Castella, Comte-Vaudeaux et Thorin se prononcent pour la naturalisation en principe. M. Herzen a perdu l'indigénat russe en ne rentrant pas dans son pays; il est donc par là même satisfait et à la loi cantonale et à la Constitution fédérale.

M. Page estime que la loi de 1812 est susceptible d'une interprétation large. Il aurait néanmoins désiré que M. Herzen eût déposé la sommation qui lui a été adressée de rentrer dans son pays.

M. Daguet voudrait que l'on ne fut plus sobre de naturalisation afin de ne pas altérer le sentiment national suisse.

M. Glasson ne partage pas les craintes exprimées par l'honorable préopinant.

Votation. Il est décidé, par 32 voix contre 9, de s'occuper immédiatement de cette demande.

La naturalisation en principe est accordée par une majorité évidente, sans opposition.

Ensuite d'une proposition faite par plusieurs députés, le prix de naturalisation pour M. Herzen et ses enfants est fixé à 1000 francs fédéraux sans opposition.

La proposition du Conseil d'Etat concernant l'admission du pétitionnaire à la jouissance des droits politiques, non combattue, est votée par mains levées.»

La presse locale apporte un complément d'information sur cette séance: Le «Confédéré», dans son édition du 8 mai, ne fait que mentionner la naturalisation de Herzen, mais

la «Gazette de Fribourg» du 7 mai en donne un compte-rendu plus détaillé:

«M. de Herzen, sujet russe, conseiller aulique, demande à être naturalisé fribourgeois avec toute sa famille, il acquerrait dans ce cas le droit de bourgeoisie de la commune de Châtel, district du Lac. Dans ce moment, il habite Nice en Piémont.

M. Grossrieder trouve qu'il y a déjà bien assez de monde en Suisse.

M. Nic. Glasson lui oppose un passage de l'Évangile: il faut faire à M. Herzen ce que d'autres voudraient qu'on fit aux réfugiés d'octobre et du 22 mars. Du reste un démocrate fuyant le despotisme doit faire un parfait ami de la liberté.

M. Hartmann veut bien recevoir M. Herzen mais non M. de Herzen.

La discussion se prolonge encore, on y fait intervenir Colin I^{er}, empereur de toutes les Russies; puis l'on finit par accorder la natu-

ralisation demandée pour le prix de 1000 fr. Il est de plus décidé que notre nouveau concitoyen jouira immédiatement de l'exercice de ses droits politiques.»

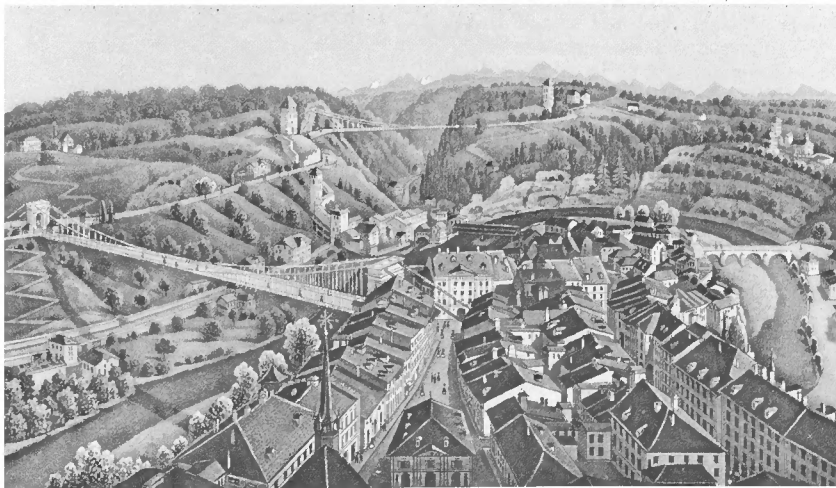
De l'extérieur, «La Suisse», quotidien libéral francophone, de tendance réactionnaire, paraissant à Berne, donne de l'événement, dans son numéro du 11 mai, une relation aussi courte que sèche:

«Dans la séance de mardi, le Grand Conseil a accordé la naturalisation à un Russe, dit le Confédéré: M. A. Herzen. Il paraît que ce Russe sympathise avec «la politique vigoureuse» que réclamait l'association patriotique et «vice versa.»

Nous le voyons, en dépit de quelques récriminations de milieux conservateurs, la naturalisation de Herzen ne fit pas un pli, dans un Parlement cantonal largement dominé par les radicaux.

*Вид Фрибурга с
гостиницей Церинген у
входа на Висячий Мост
(лит. Дикенманна).*

*Vue prise du clocher de
la cathédrale avec
l'Hôtel de Zaehringen à
l'entrée du pont
Suspendu (lith. de
Dikenmann).*



LA RÉCEPTION DE HERZEN À CHÂTEL

On a vu que James Fazy tardait à céder aux instances de Carl Vogt pour la naturalisation de son ami Herzen. Vogt s'est donc tourné vers Fribourg, où son père a des amis au sein du tout jeune gouvernement radical. Julien de Schaller, fils d'un patricien libéral, préside le Conseil d'Etat et tient les rênes de l'Instruction publique. Il est traité de «dictateur» par ses ennemis conservateurs. Il va, de fait, trouver sans peine une commune prête à recevoir Herzen au nombre de ses concitoyens. Cela dans le Moratois, cette terre réformée et alémanique qui forme le plus sûr bastion du Parti radical. Burg (Châtel), à un jet de pierre de Morat, est une petite communauté rurale de 200 âmes. Pour elle, le denier de réception de 2174 francs – «une somme infime» pour Herzen – est une manne bienvenue. En 1851, le fonds d'école s'élève à 4719,21 francs, de quoi payer à l'instituteur le modeste salaire de 50 francs par trimestre, et à la maîtresse d'ouvrage une indemnité annuelle de 15 francs. Une situation qui devait être bien connue de Schaller à la tête de l'Instruction publique.

Herzen, informé de sa naturalisation, décide de se rendre sans tarder à Fribourg pour faire connaissance de ses nouveaux concitoyens. Au récit alerte de sa visite à Châtel, le 1^{er} juillet 1851, il n'y a rien à ajouter, si ce n'est quelques précisions.

Fribourg est alors en pleine agitation. Le pouvoir radical se maintient par la force plus que par l'assentiment populaire et a déjà dû faire face aux émeutiers. L'agitateur Carrard en est à sa deuxième tentative de renverser le gouvernement et vient de passer en jugement. Les radicaux n'en poursuivent pas moins imperturbablement leur tâche de modernisation des institutions et caressent, en cet été 1851, le projet d'implanter à Fribourg, dans le vaste bâtiment du Pensionnat, resté vide au départ des Jésuites, la future Ecole polytechnique fédérale. Cela aurait changé

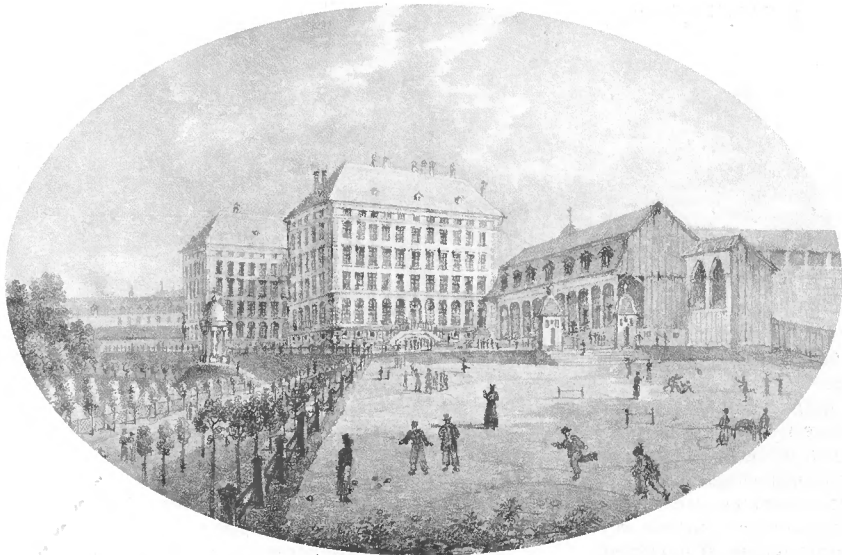
la destinée de la ville, mais c'est Zurich qui emportera le morceau. Il faudra attendre la fin du siècle et le changement de régime pour voir Fribourg dotée d'une haute école, non plus technique mais universitaire internationale et catholique.

Herzen, à son passage, aura encore vu la Porte du Jaquemart, au haut de la rue de Lausanne, bientôt démolie. Mais il rencontre surtout des gens. Il loge à l'Hôtel des Zähringen et fait la connaissance de son propriétaire, Jean Kussler, dont on retrouvera le nom, comme témoin, au bas de son testament de l'année suivante. Il est mis en présence du chancelier d'Etat, qui l'accompagnera à Châtel: «L'excellent vieux chancelier» n'est autre que le D^r Jean Berchtold (1789-1860), médecin de l'Hôpital des Bourgeois et historien, l'une des personnalités les plus attachantes du nouveau régime, qui a, soit dit en passant, vécu quinze années de sa jeunesse comme précepteur en Russie. Un excellent homme, vous dis-je!



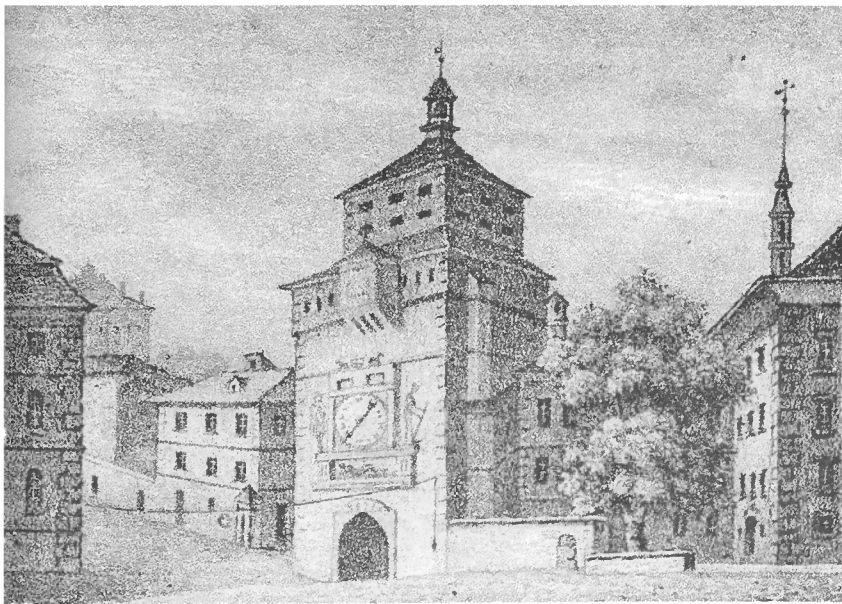
*Канцлер Берхтольд
(лит. Эмо).*

*Le chancelier Berchtold
(lith. de N. Haymoz).*



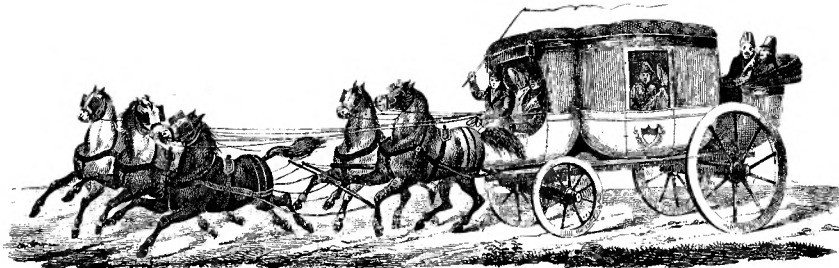
Пансионат Иезуитов.

*Le Pensionnat des
Jésuites.*



*Башня Жакмар
(лит. Лябастру 1838г.).*

*La Tour de Jaquemart
(lith. tirée d'«Une
promenade dans
Fribourg», Labastrou,
1838).*



Alexandre Herzen:

Ayant reçu la nouvelle de la confirmation de mes droits, je me trouvai presque contraint à aller remercier mes nouveaux concitoyens et faire leur connaissance. De plus j'avais à ce moment-là un impérieux besoin de rester seul, de descendre en moi-même, de faire le bilan du passé, d'essayer de déceler quelque chose dans la brume de l'avenir, et j'étais content d'y être poussé de l'extérieur.

Mais revenons à Fribourg et à son canton. Après avoir entendu les célèbres orgues et passé sur le célèbre pont, comme fait tout mortel s'il vient à Fribourg, nous partîmes, l'excellent vieux chancelier du canton de Fribourg et moi, pour Châtel. A Morat, le préfet de police, homme énergique et radical, nous pria d'attendre chez lui, nous disant que l'échevin l'avait chargé de l'avertir de notre arrivée, parce que lui et d'autres propriétaires seraient fort dépités si j'arrivais inopportunément quand tout le monde était aux champs. Après nous être promenés pendant une heure ou deux dans Morat (ou Murten) nous nous rendîmes, avec le préfet de police, chez l'échevin.

Près de sa maison nous attendaient quelques vieux paysans, et devant eux l'échevin lui-même, vieillard digne, de haute taille, chenu, et, bien que légèrement voûté, fort musclé. Il fit un pas en avant, ôta son chapeau, me tendit une main large et forte, et après avoir dit: «Lieber Mitbürger...» prononça un discours d'accueil dans un tel dialecte germano-

suisse, que je n'en compris pas un mot. On pouvait deviner à peu près ce qu'il devait me dire. Aussi, pensant que si je cachais mon incompréhension, lui aussi se garderait d'avouer qu'il ne m'avait pas compris, je répondis hardiment à son discours:

– Cher citoyen échevin et chers concitoyens de Châtel! Je viens vous remercier de donner un refuge en votre communauté à moi-même et à mes enfants, mettant fin à mes errances de sans-abri. Je n'ai pas, chers concitoyens, quitté ma patrie afin d'en chercher une autre: de tout mon cœur j'aime le peuple russe, mais j'ai quitté la Russie parce que je ne pouvais demeurer le témoin muet et oisif de son oppression. Je l'ai quittée après ma déportation, persécuté par la féroce autocratie de Nicolas. Sa main, qui peut m'atteindre partout où il y a un roi ou un maître, n'est pas assez longue pour m'atteindre dans votre communauté! Je viens tranquillement me placer sous votre protection et votre toit, comme dans un havre où je pourrai toujours trouver la paix. Vous, citoyens de Châtel, une poignée d'hommes, vous avez pu, en me recevant parmi vous, arrêter la main levée de l'empereur russe armée d'un million de baïonnettes. «Vous êtes plus forts que lui!» Mais vous n'êtes forts qu'à cause de vos institutions libres, séculaires, républicaines! C'est avec fierté que j'entre dans votre alliance! Et vive la République Helvétique!

– «Dem neuen Bürger hoch!... Es lebe der neue Bürger!» répondirent les vieill-

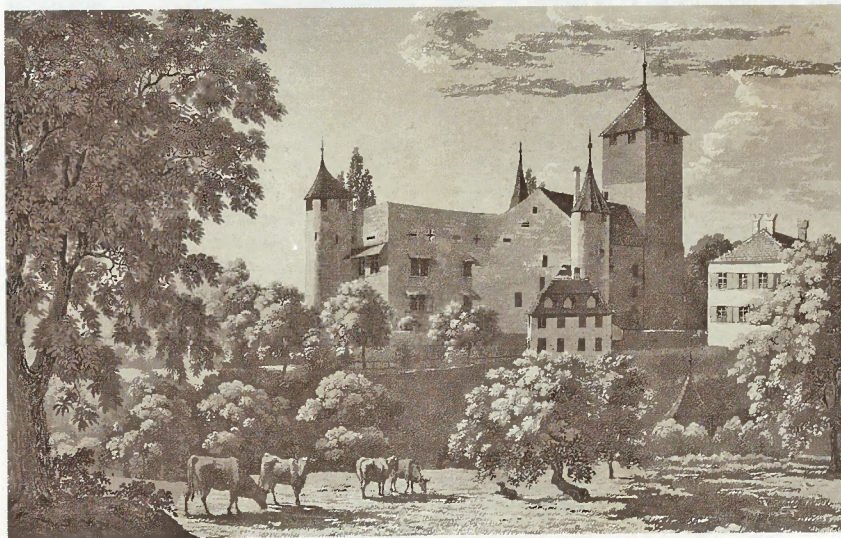
*Вид окрестности
Мургена (акватинга
Р.П. Бонингтона,
1802-1828).*

*Vue des environs de
Morat avec l'obélisque
commémoratif de la
bataille (aquatinte de R. P.
Bonington 1802-1828).*



*Муртенский Замок,
помещение Префектуры
во времена Герцена.
Акватинта
Э. Кинкелина
(1797-1879).*

*Le Château de Morat,
siège de la Préfecture,
du temps de Herzen.
Aquatinte de Eduard
Kinkelin (1797-1879)
alors maître de dessin à
l'école de Morat.*



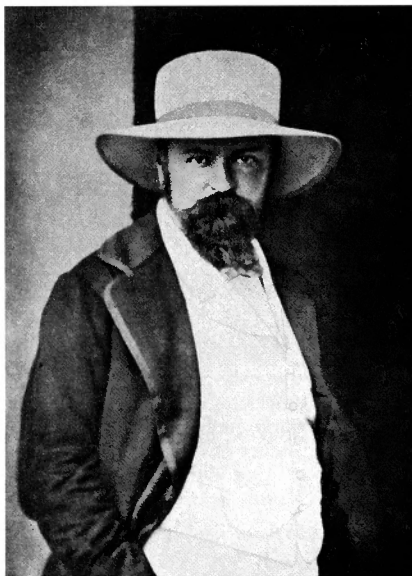
lards en me serrant très fort la main. J'étais moi-même assez ému!

L'échevin nous invita chez lui.

Nous nous assimes sur des bancs autour d'une longue table. Sur la table, du pain et du fromage. Deux paysans apportèrent une bonbonne d'une taille effarante, plus grosse que ces bonbonnes classiques qui tout l'hiver fermentent dans nos antiques demeures, dans un coin près d'un poêle, pleines de liqueurs ou de décoctions. Cette bonbonne était placée dans un panier tressé et remplie de vin blanc. L'échevin nous apprit que c'était un vin du pays, mais très vieux, qu'il remontait à son souvenir à une trentaine d'années et n'était bu que dans des occasions exceptionnelles. Tous les paysans se mirent à table avec nous, sauf deux, qui s'affairaient autour de la bonbonne-cathédrale. Ils en versaient le vin dans une grande cruche, et le doyen le faisait passer de la cruche dans les verres. Chacun des paysans avait un verre devant lui, mais pour moi, le doyen apporta une élégante coupe de cristal, et ce faisant déclara au chancelier et au préfet de police:

– Pour cette fois, vous me pardonnez: aujourd'hui c'est à notre nouveau concitoyen que nous offrons la coupe d'honneur. Vous et nous, nous nous connaissons bien.

Pendant qu'ils remplissaient les verres, je remarquai qu'un des assistants, qui n'était pas vêtu tout à fait comme un paysan, paraissait fort agité; il essuyait la sueur de son visage, rougissait, était mal à son aise; et lorsque le doyen prononça mon toast, cet homme se dressa avec une sorte de témérité désespérée et, s'adressant à moi, commença un discours. («C'est le citoyen instituteur de notre école», me chuchota à l'oreille l'échevin, la mine éloquente).



Александр Герцен в то время.

Alexandre Herzen à l'époque.

Je me levai.

L'instituteur parlait non en dialecte suisse, mais en allemand, et pas n'importe comment, mais d'après le modèle d'orateurs et d'écrivains célèbres, choisis à dessein. Il fit allusion à Guillaume Tell et à Charles le Téméraire. (Qu'aurait fait la censure théâtrale, austro-russe? Aurait-elle fait dire «Guillaume le Téméraire» et «Charles Tell»?) Mais il n'oublia pas de se lancer dans une comparaison, pas tant neuve qu'expressive, entre la servitude et une cage dorée, d'où l'oiseau cherche tout de même à sortir. Il fit rondement son affaire à Nicolas Pavlovitch, en le plaçant au même rang que des personnages fort flétris de l'histoire romaine. Là je faillis l'interrompre pour lui dire: «N'insultez pas les morts!» mais comme pressentant que

Общий вид г. Муртена,
ок. 1860г.

Vue générale de la ville
de Morat de la route de
Fribourg, vers 1860.



Nicolas serait bientôt parmi ceux-ci, je me tus.

Les paysans l'écoutaient en étirant leur cou hâlé et ridé, et plaçant leur main au-dessus de leur oreille comme un pare-soleil. Le chancelier somnola un peu, et pour le cacher fut le premier à complimenter l'orateur.

Entre-temps, l'échevin ne se croisait pas les bras; il versait consciencieusement le vin, en proclamant ses toasts en maître de cérémonies expérimenté:

– A la Confédération! A Fribourg et à son Gouvernement radical! Au Président Schaller!

– A la santé de mes aimables concitoyens de Châtel! proposai-je, en me rendant compte enfin que le vin, en dépit de sa saveur fade, était loin d'être anodin. Tous se levèrent:

– Non, non, lieber Mitbürger, se récria le doyen. Une coupe pleine, comme nous, pour boire à la vôtre! Pleine!

Mes vieillards s'animaient. Le vin les avait échauffés...

– Amenez-nous vos enfants, fit l'un d'eux.

– Oui, oui, reprirent les autres, il faut qu'ils voient comment nous vivons. On

est des gens simples, on ne leur apprendra rien de mauvais. Et puis, on a envie de les voir.

– Sans faute, répondis-je. Sans faute!

Là-dessus, l'échevin commença à m'offrir des excuses pour cette méchante réception, affirmant que tout était de la faute du chancelier: s'il avait prévenu deux jours à l'avance, tout eût été différent, on aurait pu trouver de la musique, et surtout on m'eût reçu et raccompagné avec des salves. Je faillis lui dire, «à la Louis-Philippe»: «Mais enfin, qu'est-il arrivé? Un paysan de plus à Châtel, voilà tout!»

Nous nous quittâmes grands amis. J'avais été un peu étonné de ne pas voir une seule femme, ni vieille, ni jeune, et pas non plus de jeunes hommes. En fait, c'était le moment des travaux. Je trouvai remarquable aussi qu'ils n'eussent pas invité le pasteur à une fête si exceptionnelle pour eux. Je leur en fis un grand mérite. Le pasteur n'aurait pas manqué de tout gâcher avec un prêche ridicule, et dans sa sainte dignité aurait ressemblé à une mouche tombée dans un verre de vin, qu'il faut retirer pour boire avec plaisir.

Enfin nous montâmes derechef dans la petite calèche, ou plutôt le break du chan-

celier, nous déposâmes le préfet à Morat et roulâmes vers Fribourg. Le ciel était couvert de nuages. J'avais sommeil et sentais ma tête tourner. Je faisais effort pour ne pas m'endormir. «Est-il possible que ce soit le vin?» me demandai-je, avec certain mépris pour moi-même... Le chancelier eut un sourire malicieux, puis s'endormit. La pluie commençait à tomber. Je me couvris de mon pardessus et commençai à somnoler, mais je me réveillai au contact de l'eau froide... La pluie tombait à flots. Des nuages noirs semblaient tirer du feu des sommets rocheux. Le lointain roulement du tonnerre se répercutait sur les montagnes. Le chancelier se tenait debout dans le porche du Zähringerhof et riait très fort en parlant à l'hôtelier. Celui-ci me demanda:

– Est-ce que par hasard notre simple vin de paysan serait plus fort que le vin français?

– Est-il possible que nous soyons arrivés? fis-je, en sortant tout ruisselant du break.

– Ça n'a rien d'étonnant, répliqua le chancelier, mais ce qui nous étonne, c'est que vous ayez dormi pendant l'un des orages les plus violents que nous ayons essayés depuis longtemps! Vous n'avez vraiment rien entendu?

– Rien!

J'appris par la suite que le vin suisse ordinaire, qui ne paraît pas fort au goût, prend du corps avec les années et enivre surtout ceux qui n'en ont pas l'habitude. Le chancelier avait fait exprès de ne pas m'en prévenir. Du reste, même s'il m'avait prévenu, je n'aurais pas refusé ces verres cordialement offerts, ces toasts, et moins encore me serais-je contenté de tremper prétentieusement mes lèvres et de faire des manières. Et j'ai bien fait. Cela m'a été démontré un an plus tard. Passant par Berne en me rendant à Genève, je rencontrais au relais le préfet de Morat:

– Savez-vous, me dit-il, pourquoi vous avez acquis une popularité toute spéciale parmi nos Châtelois?

– Je l'ignore.

– Ils racontent encore à ce jour, avec une orgueilleuse satisfaction, que leur nouveau concitoyen, après avoir dégusté leur vin, dormit tout au long d'un orage et, sans le savoir, roula de Morat à Fribourg sous une pluie torrentielle!

Voilà donc de quelle manière je devins citoyen libre de la Confédération helvétique et m'enivrai de vin de Châtel! *

*Note de Herzen: Je ne puis m'empêcher d'ajouter ici que j'ai eu à corriger cette feuille-ci, justement à Fribourg, au même Zähringerhof. Le patron est toujours le même, l'air d'un vrai patron, et la salle à manger est la même, où je me trouvais avec Sazonov en 1851, et la chambre aussi, où, un an plus tard, je rédigeai mon testament, désignant Carl Vogt comme exécuteur testamentaire, et où je révisai cette page qui évoque pour moi tant de détails. Quinze années!

Malgré moi, inexplicablement, la peur m'étreint...
14 octobre 1866.

Au retour de Châtel, le 2 juillet, Herzen écrit de Fribourg à son fils aîné:

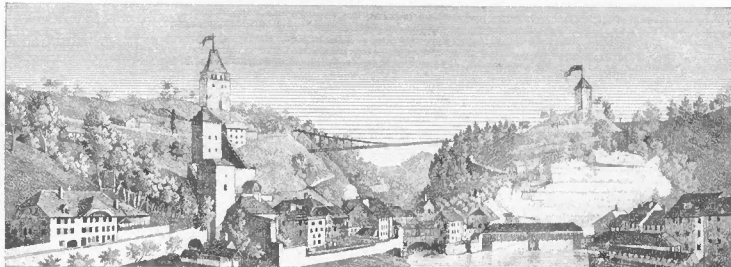
Mon cher Sacha,
hier je me suis rendu avec le chancelier du lieu* à Morat et de là, accompagné par le préfet, jusqu'au village qui nous a accueillis: Burg, en français Châtel. C'est un tout petit village; les habitants sont sortis à ma rencontre et le syndic a prononcé à mon intention un discours dans un allemand haché, auquel j'ai répondu comme j'ai pu; ensuite on m'a apporté un énorme verre de vin, et l'instituteur de l'école y est allé de son discours. Le syndic s'est excusé de ce qu'on n'avait pas tiré en mon honneur. Ici les gens sont bons et simples, ils ont été très satisfaits de moi et m'ont invité à venir avec tout le monde l'an prochain. Adieu, mon ami.
Embrasse Tata, Kolia, Olen'ka.
Baise la main de grand-mère.

* Du lieu: de Fribourg, d'où la lettre a été envoyée.

GRAND HÔTEL DE ZÄHRINGEN

FRIBOURG (Suisse)

en face de la cathédrale et vue sur les ponts.



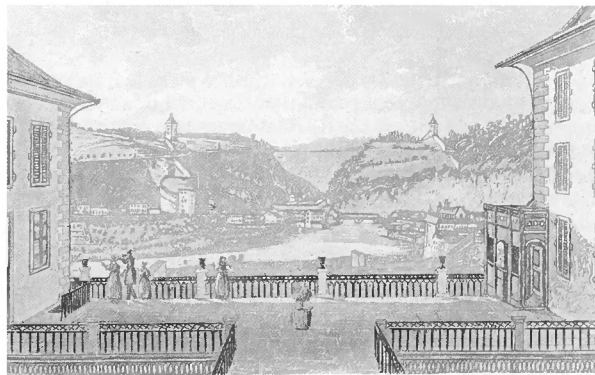
Vue prise de la terrasse de l'hôtel,

tenu par

J. KUSSLER, Propriétaire.

1867

Большая Гостиница
Церинген во Фрибурге
(Швейцария),
собственность
Й. Куслера (вид с
террасы отеля).



Vue du Pont de Salomon prise de la Terrasse de l'Hôtel de Zähringen

Les pressentiments qui assaillent Herzen à la fin de 1866 sont à l'évidence justifiés. Il quitte alors ces lieux à jamais. Il mourra trois ans plus tard. Il gardera à Fribourg, jusqu'à la fin, des amis, ou du moins des relations attentives dans les milieux radicaux: leur

journal «Le Confédéré» renseignera de temps à autre ses lecteurs sur la carrière de cet «Illustre Russe naturalisé Fribourgeois», sur son «œuvre de dévouement ...tout entière consacrée à la régénération de la Russie». (Numéro du 27 février 1861)

NICE: LA CASSURE D'UNE VIE



*Порт и причал Ниццы
во времена Герцена.*

*Le port et la jetée
de Nice, du temps
de Herzen.*

78

Non plus proscrit ou apatride, c'est maintenant en citoyen libre que Herzen va vers les siens. Par Genève, il gagne Turin où Natalie va le rejoindre: **«J'étais merveilleusement bien, comme il ne m'était plus arrivé de l'être depuis longtemps. Je sentais à nouveau que j'étais jeune, fort de toute l'énergie qu'il y avait en moi, que j'avais des amis et des croyances, que j'étais plein d'amour, comme je l'avais été trente ans plus tôt.»**

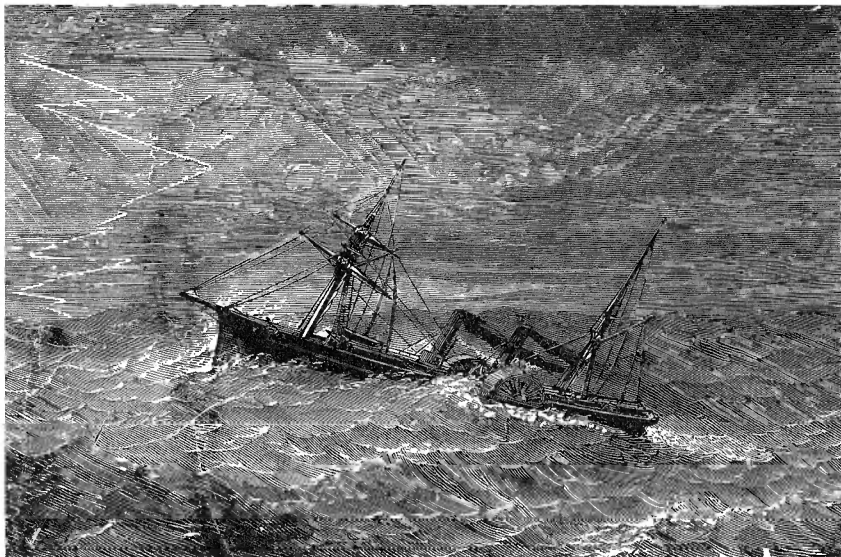
Ces retrouvailles furent comme un second mariage. Ils s'en retournent à Nice: ils «rentrent à la maison», rassénérés.

Ce bonheur retrouvé va durer un été. C'est alors que, selon le mot de Herzen, **«le coup le plus insensé tombe sur nos têtes et brisa toutes choses, définitivement.»**

Au début novembre 1851, Herzen vient d'emménager à Nice dans une nouvelle maison avec un grand jardin. Il attend la venue de sa mère, venant de Paris avec le petit Kolia et son précepteur, le dévoué Spielmann. Ils embarquèrent à Marseille sur

le «*Ville de Grasse*» en date du 15 novembre.

Herzen et sa famille les attendent le lendemain et ont décoré la maison et le jardin et préparé une petite fête. Un bateau est signalé à l'horizon. Herzen se rend sur la jetée en calèche, mais de voyageurs point. Il saute dans un canot, aborde le bateau pour apprendre le naufrage en pleine nuit du «*Ville de Grasse*». Quelques rescapés sont étendus sur le pont, dont la nièce de sa mère et sa femme de chambre. Choquées, elles ne se souviennent de rien. On lui apprend que le bateau a coulé au large d'Hyères. Il s'y précipite en pleine nuit sous une pluie battante. Il constatera que ses proches ne sont pas au nombre des survivants ni des corps repêchés. Herzen doit se rendre à l'évidence: **«Ma mère, mon Kolia et notre excellent Spielmann avaient disparu totalement; d'eux, il ne restait rien: parmi les objets retrouvés, pas un chiffon qui leur eût appartenu... Il était impossible de douter qu'ils eussent péri.»**



VAR. Un désastre épouvantable vient d'avoir lieu sur nos côtes, aux environs d'Hyères. Le 16 du courant, à 4 heures du matin, par un temps pluvieux, deux bâtimens à vapeur de commerce, la *Ville-de-Grasse*, se rendant de Marseille à Antibes, et la *Ville-de-Marseille*, venant d'Italie et se rendant à Marseille, se sont rencontrés en mer, dans la passe de Gien et Portquerolles. Le premier de ces bâtimens d'une force inférieure a coulé bas et a sombré. Il portait 54 passagers, sur lesquels 23 ont put être sauvés et ramenés à Hyères. De là ils se sont rendus à Toulon et à Marseille, à l'exception d'un seul, plus malade, qui a été conduit à l'hospice d'Hyères. On ne sait pas au juste le sort des autres.

On a retrouvé deux cadavres, dont deux femmes, qui, par les vêtemens et les bijoux qu'elles portaient, semblent appartenir à une classe élevée de la société et le troisième d'un enfant de sept ans.

On espère que le nombre des morts ne dépassera pas douze ou quinze.

Le maire et la population d'Hyères ont mis le plus grand empressement à donner aux malheureux naufragés tous les secours que réclamaient leur position.

Выдержка газеты "Ля
Сюисс" от 25 октября
1851г.

Extrait du journal
«La Suisse»
du 25 novembre 1851.
Quotidien de langue
française paraissant
alors à Berne.

Herzen se trouve alors entouré d'amis, dont les Engelson, réfugiés politiques russes, et l'inséparable Carl Vogt. Au Nouvel An, Natalie est alitée, son organisme ayant fini par céder. Les événements français accentuent la tristesse: «**Le Deux Décembre parisien pesait comme une pierre sur nos cœurs**». L'atmosphère du foyer Herzen est encore empoisonnée par les intrigues de Herwegh, l'homme qui avait failli briser leur union. Natalie s'étirole alors qu'elle se trouve enceinte. Mais Herzen espère encore une guérison et rêve d'aller avec elle en Espagne. A fin mars, Natalie fait une rechute et, dès lors, tout s'enchaîne inexorablement.

Le 30 avril, Natalie donne naissance à son enfant mais ses forces sont épuisées. Elle meurt deux jours plus tard. Herzen la conduira à sa dernière demeure: «**...Une tombe, une couronne de roses, deux enfants que je tenais par la main, les torches, la troupe des exilés, la lune, la mer tiède au pied des montagnes, un discours que je ne comprenais pas et qui me perçait le cœur...**»

Herzen désemparé reste encore quelques semaines à Nice. Il confie ses filles Olga et Tata à une amie qui se rend à Paris. Avec son fils Sacha et le précepteur de l'enfant, Herzen séjournera ensuite à Lugano puis, de là, à fin juillet, passera à Fribourg, où il prendra ses dispositions testamentaires, et ira finalement habiter Londres.

Sa vie brisée, Herzen, alors âgé de 40 ans, ne cédera pas au découragement et poursuivra son errance combative pendant encore près de vingt années.

Gérard Bourgarel

SUR LA MORT DE NATALIE. A partir du jour où périrent ma mère et Kolia, elle ne guérit plus. L'effroi et la douleur pénétrèrent dans son sang.

...elle sortait son petit gant, qui était resté dans la poche de la femme de chambre, et alors tombait le silence, ce silence par lequel la vie s'écoule comme par une écluse ouverte. Témoin de ses souffrances qui se muaient en maladie nerveuse, témoin de ses yeux brillants et de sa maigreur croissante, je doutai pour la première fois de pouvoir la sauver...

(Natalie meurt le 2 mai 1852 deux jours après avoir donné naissance au petit Vladimir, qui ne lui survivra pas.)

La morte qui paraissait vivante était étendue sur un lit couvert de fleurs, aux côtés du bébé, mort au cours de la nuit. La chambre était drapée de blanc parsemée de fleurs. Le goût des Italiens, délicat en tout, sait introduire quelque chose de doux dans la tristesse déchirante de la mort.

...elle gisait toute fleurie; les stores étaient baissés; j'étais assis sur une chaise, à ma place habituelle, près de son lit. Autour, tout était silencieux, seule la mer bruissait sous la fenêtre; il me semblait entendre le souffle d'une respiration faible, très faible... Doucement s'étaient figées les douleurs et les angoisses, comme si les souffrances avaient disparu sans laisser de traces, remplacées par l'insouciance perfection d'une statue qui ne sait ce qu'elle représente. Et moi je continuais à la regarder. Je la regardai la nuit durant. Et si, en vérité, elle allait se réveiller? Elle ne se réveilla point. Ce n'était pas le sommeil, mais la mort.

Ainsi donc, c'était vrai!...



*Портрет Натальи на
смертном одре.
Акварель Ж. Массе
(1825-1894).*

*Portrait de Natalie sur
son lit de mort.
Aquarelle de Julie
Massée (1825-1894).
Musée Herzen, Moscou.*



Перчатка Коли.

*Le petit gant de Kolia.
Musée Herzen, Moscou.*

TESTAMENT DE A. HERZEN DU 1^{er} AOÛT 1852 À FRIBOURG

Par devant moi Henri Benjamin Presset, Notaire à Morat, soussigné et les témoins ci-bas nommés, se présente Alexandre Herzen, feu Jean, né à Moscou en Russie, bourgeois de la commune de Châtel au district du Lac, actuellement domicilié à Nice, maître de ses droits, lequel sain de corps, d'esprit et d'entendement ainsi qu'il est apparu auxdits Notaire et témoins, a fait et dicté son testament comme suit:

1° Je donne et lègue à l'Hospice cantonal de Fribourg la somme de Cinq cents francs fédéraux, payable dans le terme de six semaines dès le jour de mon décès.

2° Je donne et lègue à la Commune de Châtel sur Morat la somme de Cinq mille francs fédéraux, payable dans le même terme que ci-dessus. Ce montant sera réparti de moitié entre la Bourse des pauvres et le fonds d'école de la commune prémentionnée.

3° Je donne et lègue à Julien Schaller, conseiller d'Etat à Fribourg et Charles Vogt, professeur et docteur en Médecine à Genève, exécuteurs testamentaires établis ci-après la somme de Vingt-cinq mille francs fédéraux, avec charge de distribuer et répartir ce montant selon les intentions à eux bien connues du testateur et d'après les instructions verbales de ce dernier.

4° Je donne et lègue à mon fils Alexandre Herzen la maison que je possède à Paris rue d'Amsterdam numéro quatorze, sous la condition mentionnée plus bas.

5° J'institue pour mes seuls héritiers mes trois enfans Alexandre, Nathalie et Olga Herzen, lesquels pourront après mon décès entrer immédiatement en possession de tous mes biens tant meubles qu'immeubles et en disposer à volonté avec charge toutefois d'acquitter les legs mentionnés ci-dessus ainsi que toutes dettes légitimes qui pourraient grever ma succession. Ma volonté bien arrêtée est qu'après le prélèvement du legs fait à mon fils Alexandre, mes trois enfans se partagent ma

succession par parties égales abstraction faite de toute prérogative masculine.

6° Pour l'exécution de la présente disposition de dernière volonté, j'établis Julien Schaller de Fribourg, y domicilié, conseiller d'Etat, et Charles Vogt de Berne, Docteur en médecine et professeur à Genève, auxquels je donne la qualité d'exécuteurs testamentaires avec les attributions fixées par la loi et le présent acte. Pour le cas où les personnes ci-haut mentionnées ne voudraient ou ne pourraient remplir la mission d'exécuteurs testamentaires tout comme aussi dans le cas où l'une d'entre elles et même les deux viendraient à décéder avant moi testateur, je leur substitue Wladimir Engelson, originaire de St-Pétersbourg, actuellement domicilié à Gênes, avec les attributions déterminées plus haut.

Dans le but de pouvoir convenablement à l'administration de la fortune de mes enfans pour le cas où je viendrais à décéder avant l'âge de majorité de ces derniers, j'institue un conseil spécial de surveillance ou de famille, ayant pour mission de diriger et surveiller l'éducation de mes enfans mineurs et d'administrer leur avoir, tout comme aussi d'opérer les déplacements de fonds nécessités par les circonstances et l'intérêt bien entendu des mineurs.

Ce conseil est constitué comme suit:

a. Julien Schaller, de Fribourg, conseiller d'Etat,

b. Charles Vogt, de Berne, professeur à Genève,

c. Wladimir Engelson, originaire russe, domicilié à Gênes,

d. Marie Tessié du Mottay, citoyen français, actuellement domicilié à Londres,

e. Ernest Haug, natif de la Styrie, général sous la république romaine, domicilié à Londres,

f. Charles Edmond Chojacky, natif polonais, actuellement domicilié à Nice.

Comme tuteur spécial de mes enfans mi-

neurs je nomme Adolphe Reichel, natif prussien, professeur de musique domicilié à Paris, auquel je donne pour attributions outre celles prescrites par la loi, celle de veiller tout particulièrement à l'éducation de mes enfans et à l'administration de leur fortune sous la surveillance et la direction du Conseil de famille institué plus haut. En cas de prédécès du tuteur établi je lui substitue Wladimir Engelson, membre du conseil de famille et en cas de prédécès de ce dernier je lui substitue enfin Charles Vogt, de Berne, professeur à Genève, membre du même conseil, avec les mêmes obligations.

Il va sans dire que par l'institution dont il s'agit le testateur n'a nullement entendu éluder les dispositions de la législation fribourgeoise; celles-ci sont au contraire expressément réservées et devront recevoir leur pleine exécution conformément à la volonté du testateur.

Le tuteur établi aura en outre l'obligation de revendiquer la propriété du domaine que je possède dans le gouvernement de Kostroma, district de Galitz, lequel se trouve séquestré pour cause politique mais qui doit être restitué à mes enfans lorsqu'ils auront tous atteint l'âge de majorité. Les documens concernant ce domaine se trouvent à Moscou entre les mains de M. Gr. Kloutscharof, Conseiller du Collège. Il poursuivra de même la rentrée d'une somme de quarante mille roubles d'argent due par Mrs. Pawloff et Satine à Moscou.

Quant à l'emploi de la rente, ma volonté est qu'à dater de 1852 jusqu'en 1856, il soit prélevé sur les revenus annuels une somme de 12 000 ff. destinée spécialement à l'éducation de mes enfans. Depuis 1856 à 1860 inclusivement cette somme sera portée à 15 000 ff.

Toutefois le conseil de famille et le tuteur pourront disposer de sommes plus considérables chaque fois qu'ils le jugeront convenable et utile au bien, à la santé et à l'éducation de mes enfans.

Désirant vivement que mes enfans vivent le plus longtemps possible dans l'indivision tout

comme aussi qu'ils procèdent au partage en l'absence de toute difficulté, j'émetts le vœu que mes héritiers légitimes reculent autant que possible l'époque du partage et que même après avoir atteint l'âge de majorité mon fils écoute les conseils, et n'entreprenne aucun acte important d'administration sans avoir pris l'avis de ceux qui auront présidé à son éducation.

Pour le cas où mon fils Alexandre persisterait dans sa demande de procéder au partage immédiatement après avoir atteint l'âge de majorité et pendant la minorité de ses deux sœurs, le legs du bâtiment situé à Paris rue d'Amsterdam N° 14 fait à mon fils prénommé, ce legs tombe et ma volonté est que dans ce cas l'immeuble qui en fait l'objet rentre dans la masse pour être partagé également entre mes trois enfans, comme il est dit plus haut.

Je désire qu'après mon décès mon corps soit transporté à Nice et enterré au cimetière des non-catholiques à côté de la tombe de ma femme. Là on élèvera un monument funèbre commun pour ma mère et mon fils péris dans un naufrage, pour ma femme et pour moi.

J'exprime enfin le vœu que le présent acte soit ouvert et publié après mon décès, en l'étude de Henri Benjamin Presset, notaire à Morat.

Je révoque et annule tous testaments et codicilles que je pourrais avoir faits antérieurement au présent acte auquel seul je m'arrête comme contenant mes dernières volontés.

Dont acte fait et passé à Fribourg maison Lacaze numéro cent trente neuf b, en présence de Pierre Nicolas Lucien Glasson, fils de Pierre, de Bulle, avocat, domicilié à Fribourg et Jean Frédéric Küssler, ffeu Frédéric de Martigny, maître d'hôtel en cette ville, témoins lesquels ont signé à la minute avec le testateur et moi Notaire après lecture et ratification article par article le premier Août mil huit cinquante deux à cinq heures du soir /: 1^{er} Août 1852./

Signé: Alexandre Herzen, Jean Kussler, N. Glasson, H.B. Presset Not.

Vorstellung und Beschreibung der Russisch Kaiserl.
Kriegsbilder in der Schweiz.



84

Ксилография из
Альманаха г. Тrogena,
1800г.

Bois gravé tiré de
l'Almanach de Trogen
de 1800.

En 1799, les troupes de Souvorov campent en Suisse! Par les guerres de la Révolution et de l'Empire, la Russie est désormais impliquée dans les affaires européennes.

Dès le XVIII^e siècle s'élabore en Russie, comme partout en Europe, une vision de l'Helvétie idéale, ancrée pourtant dans la réalité. Elle se traduit par un «mythe de la Suisse». Ses racines sont triples: la découverte esthétique de la montagne à l'époque des Lumières; l'importance acquise alors par la littérature suisse grâce aux écrits de Haller, Rousseau et Salomon Gessner; ainsi que la situation politique exceptionnelle de la Suisse, seule république dans une Europe monarchiste. Les «Lettres d'un voyageur russe» (1791-1792) de Karamzine ont joué un réel rôle initiateur. Jusqu'à nos jours, l'image de la Suisse reste pour les Russes imprégnée par ce texte et ils ont souvent parcouru notre pays avec ce livre en poche...

Ce sera le destin d'Alexandre Herzen de contribuer, au même titre que Karamzine, à la formation de ce mythe suisse. Il connaissait évidemment la relation de voyage de Karamzine. Il fut aussi très tôt familiarisé avec la Suisse au travers du «Guillaume Tell» de Schiller et des écrits de Rousseau. Il est significatif que dans son unique roman «A qui la faute?», rédigé en Russie de 1841 à 1846, il introduit une scène où des paysans suisses «à quelques lieues de Genève» disputent des élections cantonales. Herzen est donc déjà très au fait des institutions démocratiques de la Suisse pour présenter aussi opportunément le scrutin politique comme signe caractéristique de la Confédération. La Suisse apparaît également dans ce roman comme une «province pédagogique»: Herzen donnant au précepteur romand d'un jeune noble russe un rôle décisif par son esprit idéaliste.

En juin 1849, peu après son arrivée à Genève, il écrit à sa femme Natalie restée à Paris: **«Combien de fois avons-nous en Russie parlé de Genève, et voici que j'y vis. C'est utile. En Suisse, on peut voir dans la pratique ce qu'est une république: les mœurs**

sont ici mille fois mieux formées à la liberté qu'en France.» Et, quelques semaines après sa naturalisation, il s'exprime à nouveau sur Genève dans une lettre à sa confidente russe M.K. Reichel: **«Depuis que je suis sur sol suisse, je me sens vraiment libre.»**

De ce premier contact direct avec la Suisse jusqu'à la parution en 1868 de son étude «De l'ennui» («Iz-za skuki») consacrée principalement aux problèmes suisses, les jugements de Herzen sont fortement influencés par la politique suisse d'asile, dans sa connotation politique plus que sous l'angle charitable. Il attendait des autorités suisses une attitude ferme face aux puissances européennes, laissant le plus possible de champ libre à l'activité politique des réfugiés. Par là même son appréciation de la Confédération connaîtra par la suite de fortes fluctuations. D'un esprit très vif, il réagit le plus souvent de façon impulsive et violente aux événements tant extérieurs que personnels, quitte à passer les bornes et même à se contredire. Il marquera ainsi sa déception face à l'épilogue de la Révolution de Février en France à l'automne 1849 par un constat de ton anarchiste: **«Nous voyons maintenant (...) que tous les gouvernements subsistants, depuis le plus modeste canton en Suisse jusqu'à l'autocrate de toutes les Russies, ne sont que des variations d'un seul et même thème.»**

85

Фронтиспис издания
1818г. "Вильгельма
Телля" Шиллера.

Frontispice d'une édition
de 1818 du Wilhelm Tell
de Schiller.



Herzen admirait avant tout la Suisse rurale: **«Dans les vallées alpêtres vit un peuple bon et pur, pauvre du reste mais pas malheureux pour autant, ayant peu de besoin et étant habitué à une existence frugale.»**

C'est dans le ton même d'un mythe de la Suisse présentée comme une nouvelle Arcadie. Le jugement de Herzen s'appuyait en fait sur des considérations politico-économiques. La Suisse lui apparaissait exemplaire en raison même de l'organisation communautaire dans les régions alpines, avec l'exploitation collective des alpages et des forêts. Et comme il avait fait sien l'opinion erronée du baron allemand von Haxthausen, que le «mir» était en Russie de toute ancienneté et que «en Russie la commune rurale est tout», ses observations suisses le confortaient dans ses faux espoirs en la paysannerie russe.

Les remarques de Herzen sur les avantages du système fédéraliste sont par contre restées

d'actualité. Le scepticisme suisse à l'égard d'un trop grand pouvoir de l'administration centrale éveillait en lui une vive sympathie:

«Heureusement, les tendances centralisatrices, à l'exception des domaines où elles sont d'une utilité, tels que les postes, les voies de communication ou la monnaie unique, n'émanent pas du peuple. La centralisation peut contribuer fortement au maintien de l'ordre et favoriser nombre d'entreprises, mais elle n'est pas en accord avec la liberté... Elle est donc haïe autant par les Anglais et les Américains que par les Suisses.»

Les louanges de Herzen à l'égard du grand intérêt que la population entière portait à la chose publique donnent matière à réflexion, au vu de l'actuelle léthargie:

«Et il y a encore ce qui nous touche singulièrement. Q'un quelconque ouvrier, un paysan adulte, les sommeliers d'auberges



*«Дуг Аркадии».
Руссоистская утопия.
Гравюра Мериго Мл.
1788г.*

*«La Prairie arcadienne».
L'utopie rousseauiste
sous la forme d'une
«fabrique» à
Ermenonville.
Gravure de Mériogot fils,
1788.*

comme leurs tenanciers, les habitants des montagnes et des plaines, tous sont informés des questions cantonales, y prennent part, appartiennent à l'un ou l'autre parti. Chacun a sa façon de s'exprimer, ce qui n'empêche aucun d'eux de s'occuper avec passion des affaires publiques.»

Il est à remarquer que ces trois principes constitutifs de la vie publique en Suisse, tels que Herzen les fait ressortir avec faveur: une forme collective de propriété, des structures fédérales et l'engagement politique des citoyens, trouvent un écho plus d'un siècle plus tard chez un autre émigré russe, Alexandre Soljénitsyne, dans son ouvrage de 1990 «Comment réaménager notre Russie», souhaite pour son pays une «démocratie des petits espaces», selon le principe de l'élaboration patiente de structures démocratiques de base avec une auto-administration de la «petite ville, bourg, bourgade cosaque, canton (groupe de villages) et jusqu'aux limites d'un district».

C'est par cette autogestion que les intérêts et problèmes locaux peuvent être pris en considération à leur mesure. Soljénitsyne considère alors non seulement la communauté paysanne russe – le «mir» – auquelle il se réfère, mais également le «zemstvo», l'organisation régionale d'avant la Révolution, en relation avec sa visite à la Landsgemeinde d'Appenzell Rhodes-Intérieures en avril 1975 ainsi qu'au discours d'ouverture du Landammann Raymond Broger au programme musclé...

Mais revenons à Alexandre Herzen. Il se montre impressionné par le langage sobre et modeste de la vie politique, par l'absence de tout appareil: **«Le président d'un canton, le président du Conseil fédéral se présente comme le commun des mortels.»** Il éprouve de la compréhension devant la Fête fédérale de tir: **«Dans ces fêtes d'un peuple libre, dans ses jeux guerriers, qui n'ont rien de l'étalage maladif des monarchies,**

...il y a quelque chose de solennel et de grand... Chacun ressent que son épaule est libre du poids de la force oppressive.»

Herzen n'a pourtant guère fait usage de ses droits de citoyen suisse: il n'a participé qu'une seule fois à un scrutin. Et bien qu'il se réfère constamment dans ses lettres à la Suisse comme sa **«patrie bis»**, il voulait absolument que son fils Alexandre, au lieu d'aspirer au professorat en Suisse, retourne en Russie. Si Alexandre restait en Suisse, **«cela aurait signifié que l'on prend ma naturalisation au sérieux».**

Mais, jusqu'à la fin de sa vie, la Suisse lui apparaîtra comme un sujet d'étude profitable: **«La Suisse est à l'Europe ce qu'est sa carte de relief par rapport à elle-même: on y trouve l'Italie et la Sibérie et toutes les strates historiques, des colonisateurs romains à une France en miniature, nous n'étudions pas assez la vie même».** (Lettre à son fils datée de Lugano le 11 août 1865.)

Avec Léon Tolstoï, l'idéalisation de la Suisse semble trouver son terme. Dans sa lettre de voyage de 1857 intitulée «Lucerne», il prend prétexte d'un incident à l'Hôtel Schweizerhof pour émettre une critique à l'égard de la société huppée d'Europe occidentale. La Suisse, au sein de laquelle un pauvre chanteur ambulant est objet de mépris, devient, sous la plume du conteur «votre sale république»; son principe d'«égalité devant la loi» est taxé de futile car – anticipant les objections marxistes contre la démocratie bourgeoise – il affirme: «Seule une millièmiè partie de la vie humaine se déroule dans le cadre de la loi, tout le reste se situe en dehors, dans le domaine des mœurs et des préjugés de la société.» Cette exagération notoire, venant de son propre penchant pour la contradiction, au sujet duquel Tolstoï lui-même s'interroge dans son journal, modère la portée de ses critiques.

De même, la critique rude et partielle de Dostôievski à l'égard de la Suisse n'a pas contri-

bué à en modifier l'image auprès des Russes, car elle se trouve dans sa correspondance du temps de son séjour malheureux à Genève en 1867-68. L'œuvre littéraire donne, au travers d'un des personnages de «L'Idiot», une image plus nuancée et même idyllique de la Suisse.

Cette remarque s'applique également au roman antinihiliste de Leskov, intitulé «Au bout du chemin» de 1864. Une partie de l'action se passe en Suisse et le personnage du Suisse Rajner apparaît le seul positif au milieu des révolutionnaires en action dans ce roman.

A côté des œuvres littéraires qui, pour la plupart, renforcent le mythe suisse dans l'esprit russe, avec l'ère des réformes à partir de 1860, paraissent des ouvrages de vulgarisation scientifique, qui donnent une information objective et qui transmettent une image franchement positive de la Suisse dans le contexte européen. C'est le cas, par exemple, du chapitre consacré à la Suisse dans l'ouvrage plusieurs fois réédité de E.N. Vodovozova, «La vie des peuples de l'Europe», de 1875. Suite à la Révolution de 1905 parurent une édition en langue russe de la Constitution suisse de 1848 ainsi que plusieurs ouvrages sur la législation en Suisse.

Après la Révolution d'Octobre, changement de décor. Lénine, il est vrai, de son exil suisse, avait retenu maintes choses qui lui semblaient exemplaires, tel l'envoi gratuit de livres dans le cadre des échanges interbibliothèques. Il donnera en conséquence l'ordre catégorique, dès novembre 1917, par son ordonnance sur «Les tâches dévolues aux bibliothèques publiques de Petrograd» que: «Les réformes suivantes doivent être appliquées sans tarder, selon les principes qui sont depuis longtemps en usage dans les pays libres occidentaux, particulièrement en Suisse et aux Etats-Unis d'Amérique...» Mais, par la suite, il devient de moins en moins courant dans le langage officiel d'acco-

ler le mot «libre» à la Suisse sans les guillemets comme le faisaient Herzen et nombre de Russes avant et après la première guerre... Dès lors l'approche satirique est la règle, comme c'est le cas de Konstantin Fedin dans son roman sur Davos «Sanatori Arktur». Et les rares visiteurs russes qui avaient l'autorisation de venir en Suisse étaient des cadres du régime et s'intéressaient, du moins officiellement, plus aux souvenirs du passage de Lénine qu'aux réalités suisses.

Les poèmes russes sur la Suisse suivent dès lors cette pente satirique. Du début du XIX^e siècle jusqu'à la Première Guerre mondiale, les nombreux poèmes à sujet suisse étaient le témoignage vivant du mythe de la Suisse en Russie (plus de cent soixante nous sont connus!). Ils avaient pour thème essentiellement les paysages et l'atmosphère suisses, alors que le petit nombre qui abordait le thème politique parlaient de la liberté ou de la mission de paix de la Suisse. Après 1917, les poèmes ne sont plus que des satires sur le «coffre-fort du capitalisme». Et ce n'est que depuis les années nonante que des textes sont de nouveau publiés, tels que celui de Elena Uchakova paru dans la revue «Novy mir» en 1992.

Ah! pourquoi, pourquoi le bonheur m'est-il échu de passer par Fribourg, voyageant de Genève à Zurich à travers toute la Suisse dans un train à l'allure harmonieuse?

C'est ainsi, pensai-je, que le monde s'est découvert à Eve au milieu du jour paradisiaque, ses merveilles et ses arabesques pareilles en beauté à la divinité.

Voir les mains tendues avec confiance de cette terre, ses flancs, ses joes, les toits de tuiles, blancs et rouges – bien le bonjour!

Les leçons d'agriculture étalées avec soin,

Les vaches heureuses, au front blanc, au pelage jaune clair.

Le mythe de la Suisse en Russie perdure encore.

Peter Brang



«L'attelage s'ébranla... la barrière s'abaissa... le vent envoyait sur la route la neige de Russie...»¹

L'attelage emportait Herzen loin de sa maison, de Sivtsev Vrajek, de Moscou, du relais au bord de la route qui mène à St-Pétersbourg, dont le nom «Boue Noire» restera gravé dans sa mémoire. C'était le 19 janvier 1847.

La barrière noire et blanche avait comme partagé sa vie en deux mondes, le plaçait entre deux rives, lui offrait deux destinées.

Herzen quittait la Russie où s'étaient passées près de trente cinq années de sa vie (et quelle vie!). Il était alors, «dans la force de l'âge», dans l'épanouissement de son talent, s'avancé sûrement sur le chemin de la vie, avec confiance dans l'avenir. Sa lutte contre les persécutions du gouvernement dans l'Etat absolutiste de l'empereur Nicolas I^{er} avait forgé son caractère.

Depuis longtemps Herzen rêvait d'horizons lointains, aspirait à une lutte ouverte et à des discours libres, à de grandes actions au nom de la Russie. Il était sûr de l'avenir, qui devait lui accorder très exactement vingt-trois ans (il est mort le 21 janvier 1870 au cours d'un hiver doux à Paris, presque à la même date que son départ de Russie). L'Europe qui s'éveillait permettait ces espoirs.

Ces premières «impressions du temps saisies au vol sont notées à la hâte» dans les lettres que Herzen envoie en Russie. On y trouve la joie des premières découvertes, le bonheur et l'étonnement de sa rencontre

¹ A.I Herzen. *Sobranie sočinenii v 30-ti tomakh.* (Œuvres complètes de A. Herzen en 30 volumes). T. IX, p. 222 (A. Herzen. *Passé et méditations* T. 1-IV. Ed. L'Age d'Homme S.A., Lausanne. Traduit par Daria Olivier. T. 2., p. 239).

avec l'Europe. **«...et comment ne pas se réjouir quand on s'est échappé de la Russie despotique de Nicolas, après deux exils et une surveillance policière.»**² Mais cette joie, c'est l'émerveillement des premiers jours quand il traverse en touriste l'Italie, la France et la Suisse et profite de tout ce qui revient de cette partie heureuse et insouciant de l'humanité: plaisir de visiter les monuments, de fréquenter les théâtres, de bavarder avec ses compagnons de route. La beauté exquise des villes, les rues animées, les tableaux et les sculptures des grands maîtres, tout le réjouit au début et il s'empresse de le décrire avec vivacité à ses amis moscovites. Mais parfois dans cette description joyeuse apparaît une note nostalgique.

Le son d'une cloche dans une ville étrangère lui rappelle la Russie, quelques paroles échangées dans sa langue maternelle avec un compatriote, rencontré au hasard dans la foule des voyageurs qui se presse à la douane ou à un poste de diligence, éveillent en lui des souvenirs...

Il et se voit Moscou, sa patrie (un jour, il avait écrit «Ma patrie, c'est Moscou!»). Sa vie en Russie a toujours été liée à cette ville.

L'ancien faubourg Koniouchennyï (déserté après le transfert de la cour à St-Pétersbourg, la nouvelle capitale) était formé de nombreuses petites rues tortueuses et paisibles avec des demeures appartenant à des aristocrates. Herzen connaissait ce quartier depuis son enfance. C'est là qu'au début de 1820, à l'époque où l'on avait commencé à construire dans l'Arbat et la Prétchistenskaïa, quartiers de l'ancienne capitale entièrement détruits après l'incendie de 1812, des maisons attrayantes avec leurs loggias, leurs portiques à colonnes et leurs toits d'un vert éclatant, qu'était venu habiter avec sa femme Louise Haag, citoyenne de Wurtemberg, et son pupille Alexandre Herzen (un fils naturel qu'il avait légitimé) un

homme riche et connu du nom d'Yvan Iakovlef. Il avait acheté une maison et une cour à la paroisse de l'église St-Blaise et avait élargi dix ans après sa propriété.

Herzen aimait se souvenir de cette petite maison avec une loggia sise rue Sivtsev Vrajek, appelée Toutchkovski (du nom de son ancien propriétaire, le général Toutchkov) où il avait connu des jours heureux. Quand Herzen s'y était installé avec sa famille en automne 1843, ils étaient trois avec sa femme Natalia et leur premier-né Sacha. Quand la famille quitta la Russie pendant l'hiver 1847, ils étaient déjà cinq avec leur fils Nicolas âgé de 2 ans et leur fille de 1 an, Tata.

Le salon des Herzen était un centre culturel très fréquenté où, selon les dires d'un contemporain, la pensée russe avait trouvé un refuge; on y débattait du destin de la Russie, on pouvait y entendre les discours brillants du maître de céans et de ses amis. Jamais plus Herzen ne retrouvera un «groupe semblable d'hommes aussi doués, aussi cultivés, si universels et si purs». On y rencontrait les noms les plus célèbres de l'intelligentsia russe, le grand historien Granovski, professeur à l'Université de Moscou, le critique Biéliniski, l'acteur Chtchepkine, le poète Ogarev, Tourguénev, Tchadaïev...

La maison de Sivtsev Vrajek est le lieu qui a vu naître un grand écrivain, a été témoin de sa gloire et de son succès auprès des lecteurs. En Europe, Iscander (pseudonyme de Herzen, traduction arabe du nom d'Alexandre «défenseur des hommes») partait pour l'Europe avec un nom célèbre. Il était l'auteur d'un roman «Qui est coupable?» lequel avait fait grand bruit, et de traités philosophiques. Il ne lui restait plus qu'à confirmer sa haute prédestination en Europe.

² Ibid., T. V, p. 9. et 3. Ibid., T. IX, p. 112. Traduit par D. Olivier, T. 2, p. 124.

IMMORTALITÉ OU CAPRICES DU DESTIN.

Herzen, un des premiers dissidents russes, humaniste, démocrate et opposant, défenseur de la liberté, de la transparence et de la justice, qui n'a jamais manqué à l'honneur et à ses principes n'aurait jamais été reconnu comme «maître à penser» de quelques générations aux idées progressistes, appelé à «réveiller la Russie assoupie» s'il n'avait pas réalisé en Europe les deux œuvres les plus importantes de sa vie: la création d'une maison d'édition libre à Londres et à Genève qui faisait paraître la revue «Kolokol» (la Cloche) de 1857 à 1867 et ses mémoires «Passé et méditations» (1859-1869), panorama de la vie politique, sociale et culturelle en Russie et en Europe dans les années 1840-1860.

En Europe, Herzen, exilé politique (persona non grata en Russie depuis 1851 mais qui est devenu citoyen de la Confédération suisse) se fixe pour mission de devenir un intermédiaire entre la Russie et l'Occident. Il fait découvrir la Russie à l'Europe, participe à la politique de l'Europe occidentale, collabore avec d'éminents représentants de l'élite intellectuelle, exerce une grande influence sur les idées de ses contemporains. Ses amis et ses collaborateurs sont des hommes très célèbres comme Garibaldi et Mazzini, Carlyle et Louis Blanc, Proudhon et Victor Hugo, Fazy, etc.

Portant un jugement sur le rôle de Herzen dans l'histoire mondiale, Jules Michelet lui avait écrit: «Vous êtes... dans un certain sens à l'avant-garde de l'humanité», «tant qu'il y aura en Europe de telles personnalités, il n'y a aucune raison de désespérer»⁴.

Mais tous, et de loin, en Occident et en Russie ne partageaient pas l'avis de l'historien. Pendant de longues années, l'émigré Herzen était tantôt célébré pour son apport à l'union de la démocratie européenne, tantôt ignoré, oublié et incompris. Ses idées et ses œuvres se sont heurtées à l'hostilité et ont

été entièrement faussées. La polémique autour du nom controversé de Herzen «barine russe et citoyen du monde» (pour reprendre l'expression de Dostoïevski, «révolutionnaire» ou libéral, occidentaliste ou slavophile, etc., est toujours aussi vive.

La lutte autour de Herzen et de son héritage reprenait de plus belle pendant les bouleversements sociaux. Le désir acharné de ses pseudo-partisans de l'associer à leur cause (A qui appartient Herzen?) dénaturait parfois pour des décennies l'image de l'humaniste et du démocrate, qui n'a jamais incité «la Russie à lever la hache» ou à se prosterner devant le pouvoir en place. On a voulu faire endosser à Herzen divers uniformes, mais celui qui a le plus paralysé ses mouvements date de l'inoubliable article de Lénine paru en 1912 dans le journal «social-démocrate» à l'occasion du centenaire de la mort de l'écrivain. Bien que ce soit paradoxal, la portée «révolutionnaire» donnée à l'œuvre de Herzen par le nouveau pouvoir après 1917 a permis de garder son nom dans l'histoire de la littérature russe et de la pensée sociale (rappelons que Dostoïevski, proclamé réactionnaire par les communistes, a été voué à l'oubli pendant des décennies) et de perpétuer sa mémoire. Un des premiers monuments érigés dans le Pétrograd postrévolutionnaire par le sculpteur L. Sherwood était destiné à Herzen. Son nom a été donné à des rues et des bateaux. Les archives ont été complétées. Ses œuvres sont publiées, dont «Passé et méditations», avec un chapitre séditeux sur les adversaires irréconciliables de Herzen «Marx et les marxistes». Paraissent des fac-similés de la revue «Kolokol», les œuvres classiques en trente volumes de

⁴ A. I Herzen. Polnoe sobranie sochinenii i pissem. Pod redaktsiei M. Lemke (Lettres et Œuvres complètes. Sous la rédaction de A. Lemke), T. VI. Pétrograd, 1919, p. 675.



**Портрет супруги
Герцена Натальи
работы Рейхеля, 1842г.**

*Portrait de la femme de
Herzen, Natalie, peint
par K.Ch. Reichel en
1842 à Novgorod.
Inv. N° 52723, huile sur
toile, 68 x 57 cm.*

92



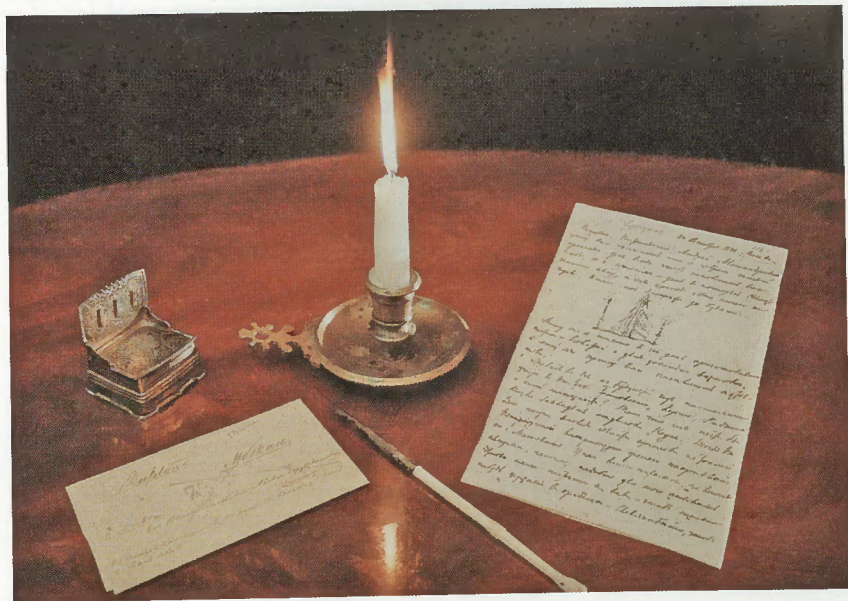
**Музей Герцена.
гостиная.**

*Musée Herzen: le salon.
Un véritable lieu inspiré.*



**Портрет А. Герцена с
сыном Сашей работы
Витберга(?), 1840г.**

Portrait d'Alexandre
Herzen avec son fils
Sacha, peint par
A. Witberg (?) en 1840.
Inv. N° 4650, huile sur
toile 29,5 x 24,5 cm.



**Личные вещи Герцена с
письмом Краевскому от
24 декабря 1844г.**

Objets familiers
de Herzen avec, sur la
table, une lettre du
24 décembre 1844,
adressée à A. Krayevski.

l'écrivain, une édition en cinq volumes de la vie et de l'œuvre de Herzen (aucun écrivain russe n'y a eu droit), des volumes de «l'héritage littéraire» qui ont rendu accessibles à ceux qui étudient l'œuvre de Herzen les archives du Nouveau-Monde et de l'Ancien-Monde.

Et enfin en 1976 s'est ouvert à Moscou un musée à l'époque la plus sombre de la «stagnation», nullement disposée à honorer un émigré et un dissident.

«RETOURNEZ EN RUSSIE, LÀ EST VOTRE PLACE...» Revenant souvent en pensée en Russie, Herzen écrivait que **«le cœur refuse de croire que ce jour n'arrivera jamais»**. **«La cause à laquelle je me suis consacré doit se perpétuer après ma mort.»**⁵ Il écrit à son amie Marie Reichel: **«Pourrions-nous un jour quand nous serons bien vieux nous installer auprès du feu dans notre starai Konlouchniaia?»**

Plus de cent ans se sont écoulés depuis.

Au printemps 1976, ceux qui passaient par la petite rue peu animée de Sivtsev Vrajek ont pu remarquer de la lumière dans les fenêtres d'une petite maison sombre et abandonnée, en échafaudages. Des travaux intenses y étaient menés depuis longtemps. La maison était remeublée et reprenait vie comme au temps de Herzen. On y replaçait des divans, des bibliothèques et des secrétaires. Les lustres en cristal étincelaient, et la sonnerie de l'horloge anglaise rappelait l'inexorable fuite des heures...

Le nouveau musée (filiale du Musée littéraire), créé grâce aux efforts de milieux scientifiques, du personnel des musées, des descendants de Herzen, vivant en Russie et à l'étranger, avait ouvert ses portes.

L'enthousiasme des admirateurs de Herzen, des amateurs de son œuvre s'armaient pour plus d'efficacité d'une phraséologie idéologique pour pouvoir se lancer dans une

entreprise difficile. La «Littératournaia Gazeta», qui soutenait la création du musée, écrivait le 21 janvier 1970, le jour du centenaire de la mort de Herzen: «La création d'un musée à Moscou, ville où Herzen est né et a créé ses plus belles œuvres, ville qu'il a décrite d'une manière classique dans son «Passé et méditations», n'est pas une forme passive d'immortalisation du grand écrivain et révolutionnaire. C'est la création d'un centre qui propagera en permanence les idées de Herzen, et pratiquement le seul moyen aujourd'hui du «retour» de l'écrivain dans sa patrie...»

Pour le personnel du musée chargé de cette exposition, le nouveau musée n'était pas seulement un lieu de commémoration du célèbre écrivain, un endroit où serait conservée une partie de son immense héritage, c'était également un organisme vivant qui se développait. Là devait régner l'esprit de Herzen, devaient retentir les paroles du penseur, du publiciste de tous les temps.

Il ne faisait aucun doute que l'on peut puiser dans l'océan des pensées de Herzen qui avait le don de prédire l'avenir (aussi, certains de nos contemporains l'ont-ils appelé le Nostradamus russe), absolument tout ce qui peut être appliqué aux réalités du moment. Mais il est essentiel de ne pas soutenir les anciens mythes, et de ne pas créer des mythes nouveaux. Le musée semble y avoir réussi. Il était créé à partir de principes exigeant une documentation stricte, une objectivité et une vérité absolue.

La création du musée a été une entreprise difficile sous de nombreux rapports. Il n'est resté dans les archives aucun plan de la vieille maison des années 1820-1840, qui avait subi des transformations importantes depuis le départ des Herzen à l'étranger. Il

⁵ A.I. Herzen. Sobranie sočinenii v 30-ti tomakh. T. XXX, p. 55.

n'y avait aucune description de l'arrangement intérieur, du mobilier, et toutes les tentatives de retrouver les meubles de la famille Herzen ont échoué. Mais de nombreux matériaux uniques trouvés dans les fonds des musées – livres, manuscrits, portraits de famille, objets personnels, vues de Moscou, œuvres d'arts appliqués et meubles de l'époque – permettaient de créer une exposition à caractère historique et littéraire et de recréer deux intérieurs, le cabinet et le salon, qui donnaient une représentation de la vie de l'intelligentsia de Moscou dans les années 1840. Pour actualiser l'exposition, on a construit à l'emplacement des anciennes annexes existant au temps des Herzen deux locaux, dont une salle de conférences pour l'organisation de soirées, de rencontres et de séances thématiques.

Un jour, Natalia Herzen avait dit qu'elle aimerait bien se retrouver dans cent ans pour voir «comment les hommes jugeraient et comprendraient (le comprendraient-ils?) l'épopée de leur vie pleine de souffrances et d'amour: «Les objets qui étaient sacrés pour nous... qui avaient une âme... que deviendront-ils après nous, après des siècles et des siècles? Seront-ils capables d'éveiller, de réchauffer un cœur? Aurons-nous en récompense... ne serait-ce qu'une larme d'admiration de la part des générations futures? Y aura-t-il quelqu'un encore qui en aurait besoin?»⁶

Le 6 avril 1976, jour de son ouverture, le musée ne put accueillir tous ceux qui étaient venus rendre visite à Herzen. Parmi les reliques de Herzen, le passé vieux de cent ans semblait renaître. Sur le secrétaire étaient exposés la clochette dont se servait le maître de la maison, le cachet avec le buste de Schiller avec lequel il scellait les lettres qu'il adressait à ses amis et à ses proches; dans un sous-verre il y avait un petit gant conservé par miracle, qui avait appartenu à son fils

de 6 ans, Kolia Herzen. L'enfant l'avait enlevé quelques minutes avant sa mort tragique, survenue le 16 novembre 1851 pendant un naufrage dans la Méditerranée...

«Ce n'est qu'aujourd'hui que nous pouvons comprendre la signification de Herzen pour la vie culturelle et spirituelle de la Russie. Grâce à lui nous avons conservé la culture du «Passé» et la valeur des «Méditations» dont on ne pouvait parler qu'en termes voilés il y a encore dix à douze ans.» Ces paroles furent prononcées par l'académicien S. Schmidt à la soirée organisée au musée le 6 avril 1996, vingt ans après son ouverture. Dans la salle se trouvait un grand nombre de ceux qui, à l'époque sombre des années septante, venaient écouter au musée Okoudjava et Eidelman, Iscander et Samoilov et autres représentants célèbres de notre élite intellectuelle qui n'étaient pas, et de loin, des favoris du pouvoir.

Les chansons des bardes connus réchauffaient le cœur quand le monde paraissait sans espoir. Les critiques connus, qui ont toujours travaillé dans un esprit de désintéressement, faisaient connaître les résultats de leurs recherches. Chacune de ces réunions rassemblant un auditoire nombreux était un événement de la vie culturelle de Moscou. Davydov, un écrivain très connu, un de ceux qui avaient pris part pendant vingt ans à la vie du musée, a raconté que pendant les années de stagnation le musée organisait des soirées dont les thèmes historiques et littéraires étaient traités dans un esprit contestataire qui remettait en cause le socialisme parvenu à maturité et la politique générale du pays.

⁶ Sotchninenia A. I. Herzena i perepiska s N.A. Zakharinoi. V semi tomakh (Œuvres de A. Herzen et correspondance avec N. Zakharkina en 7 volumes). T. VII. St-Petersbourg, izdanie F. Pavlenko, 1905, p. 253.

Quel est le rôle du musée pour la collecte et la conservation des matériaux inconnus jusqu'à aujourd'hui? Plus de quatre cents documents nous sont parvenus de l'Occident et proviennent de la famille Herzen: Natalia Herzen qui a vécu à Moscou (1917-1983), Léonard Rist (1905-1982) qui vit en France et Serge Herzen qui réside en Suisse.

Sans parler des matériaux retrouvés d'une façon tout à fait inattendue en Russie, à Moscou même! Rappelons l'histoire de la découverte des archives des amis de Herzen, les Astrakov, considérées comme disparues (plus de 2000 documents épistolaires, 17 autographes inconnus de Herzen, et 20 nouvelles lettres à Ogarev)⁷ dont une partie se trouve à l'Université de Columbia.

Herzen estimait qu'il avait suffisamment servi la Russie par ses écrits et son activité pour que ses enfants puissent espérer trou-

ver dans leur patrie un accueil chaleureux. Il écrivait à son fils Sacha: **«Retournez en Russie, là est votre place.»** Seul son petit-fils Piotr (1871-1947), un des fondateurs de la cancérologie russe, est retourné en Russie en 1897. L'Institut central de cancérologie de Moscou porte son nom. La révolution, la guerre civile, l'expérience de la construction du socialisme ont non seulement enterré tout espoir de retour mais ont coupé en 1937 tous les liens avec la famille, et notamment avec les filles de Herzen, Natalia (1846-

⁷ Cf. A. I Herzen, N. P Ogariov i ikh orkoujenie. Knigi. Roukopissi. Izobrasitelnye materialy. Pamiatnye vechti. Katalog. M. 1992 (Sostaviteli: I. Jelvakova, E. Narskaia, I. Roudoi. (Voir A. Herzen, N. Ogarev et leur entourage. Livres. Manuscrits. Œuvres graphiques. Objets personnels. Catalogue). M. 1992. I. Jelvakova. Dom v Sivtsem Vrajke (La Maison de Sivtsev Vrajek), M, 1982.



*Двадцатая годовщина
Музея Герцена:
писатели Игорь Волгин
и Юрий Давыдов.*

*Au 20^e anniversaire
du musée, deux des
nombreux participants,
les écrivains Igor Volgin
et Iuri Davydov.*

1936) et Olga (1850-1953) qui vivaient en Suisse et en France. Mais une nouvelle période a commencé, «le rideau de fer» a été levé et la peur devant «l'empire du mal» a peu à peu disparu. Les descendants de Herzen ont retrouvé le chemin de Sivtsev Vrajek le cœur plein de bonnes intentions.

Le désir de retrouver ses racines, un intérêt profond pour l'héritage culturel de leur illustre ancêtre russe ont incité certains membres de la famille Herzen à apprendre le russe, à se rendre en Russie, au Musée Herzen et à lui faire don d'objets ayant appartenu à la famille. La rencontre du 6 avril 1996 n'est pas une exception.

Onze descendants de Herzen avec leurs familles se sont réunis au musée le jour du 174^e anniversaire de leur ancêtre. Natacha, la fille de Serge Herzen, son mari Bernard Huser et leurs filles Laurence et Delphine, qui étudient les langues slaves, sont venus de Suisse. Michel Herzen, ami de longue date du musée, qui parle couramment le russe, est venu avec toute sa famille, sa femme Marguerite et ses deux filles Elena et Juliana qui vivent aux Etats-Unis et qui parlent aussi le russe. Les arrière-petits-enfants de Herzen, Simone Rist et Robert Mabilie, sont venus pour la première

fois en Russie et le Parisien Franklin Rist connaît bien le chemin qui mène au musée.

L'arbre touffu de la famille Herzen qui compte quelque 250 personnes, pour la plupart des personnalités brillantes, fait bruiser son feuillage aux quatre vents du monde. Il suffit d'un regard sur la généalogie des Herzen, établie par Léonard Rist et Michel Herzen, pour s'en convaincre, ils sont 33 de par le monde à porter le nom de Herzen.

Des Herzen vivent en Suisse, en Belgique, en Italie, en France, en Allemagne, au Canada, aux Etats-Unis et, ce qui semble tout à fait invraisemblable, dans le 52^e Etat américain: les îles Hawaïi. L'arrière-petit-fils de Herzen O'Brain travaille dans un observatoire de ces îles, rêve de vols cosmiques, de découverte d'une vie sur d'autres planètes et de la lointaine planète Moscou, de la petite maison de son aïeul où il espère se rendre un jour. Les fenêtres de cette petite maison brillent le soir comme des étoiles dans l'immense firmament. L'histoire de la maison dans la petite rue tranquille de Sivtsev Vrajeko où est revenu vivre Alexandre Herzen, exilé russe et citoyen de Fribourg, continue.

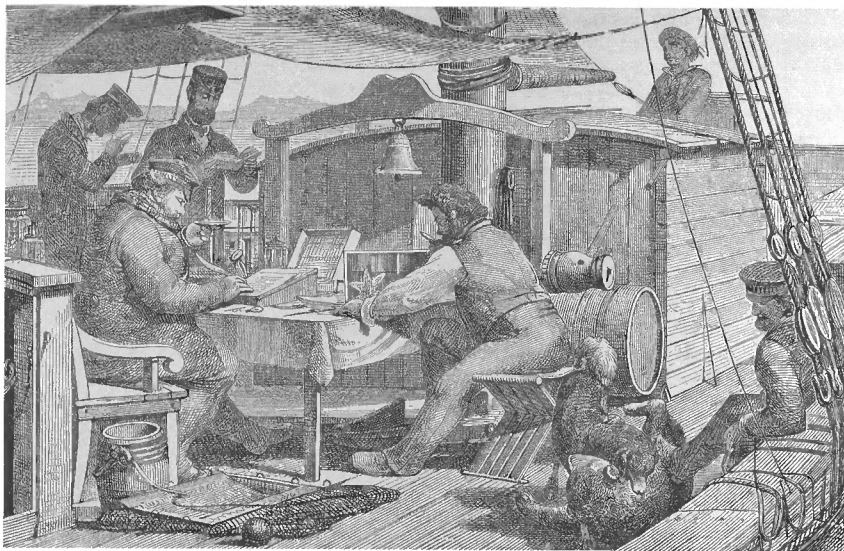
Irina Jelvakova

97



*Ta же годовщина:
собрались некоторые из
потомков Герцена.*

*Lors de la même
célébration au musée,
quelques descendants
de Herzen sont réunis.*



При жизни Герцена, летом 1861г., его сын Саша сопровождает всегдашнего друга Карла Фогта в экспедиции на Север (на палубе Карл Фогт пишет и Саша стоит напротив).

Du vivant de Herzen, en été 1861, son fils Sacha accompagne l'ami de toujours, Carl Vogt, dans son expédition au cap Nord, à l'île Jan Mayen et en Islande. (Sur le pont du bateau, Carl Vogt assis en train d'écrire et Sacha, debout de face, à l'arrière-plan.)



В 1905 Саша Герцен в Швейцарии с многочисленным потомством.

En 1905, près d'un demi-siècle plus tard, Sacha Herzen en Suisse, entouré de sa nombreuse descendance.

«Il attend déjà par avance ses lecteurs. Et très loin au-dessus des têtes de la foule actuelle, il transmet ses pensées à ceux qui seront aptes à les comprendre.»

Léon TOLSTOÏ

Journal, 12 octobre 1905

Seulement maintenant, sur la voie de la pensée de Herzen, les obstacles sont tombés.

99

Et cette pensée n'a pas vieilli.

Des regards croisés actualisent le message de Herzen: du côté de la Russie nouvelle, ceux d'Alexandre Davidovitch Margolis et d'Olga Krokinskaja; du côté occidental, celui de Georges Nivat, en fervent connaisseur de la Russie.

De plus, Georges Nivat nous introduit à «Passé et méditations», l'ouvrage majeur de Herzen.

A lire, absolument.

ALEXANDRE HERZEN ET LA RUSSIE CONTEMPORAINE

*Olga Krokinskaja
Alexandre D. Margolis*

En Russie, de nos jours, on évoque et cite Herzen beaucoup plus rarement que Dostoïevski, Berdjaev ou Vassilï Rozanov. Comme si nos contemporains ne pouvaient pardonner à Herzen son «péchê»: sa participation au mouvement révolutionnaire et le transport de l'enseignement européen du socialisme sur le sol national de la Russie. D'autres sont irrités par son «respect de l'Occident»; d'autres encore détestent l'anticléricalisme conséquent de Herzen...

En 1945, dans son article «La Russie et la liberté», Georgij Fedotov, philosophe russe émigré, remarque «que seul Herzen, de toute la pléiade des classiques de la littérature russe du XIX^e siècle, peut enseigner la liberté. Mais Herzen, semble-t-il, n'est pas particulièrement estimé par le lecteur soviétique» (NOVÏJ ZURNAL, New York, 1945, N^o 10). Un demi-siècle après, l'auteur de BYLOE I DUMY, «Passé et méditations», est encore moins populaire auprès des lecteurs de la «Russie libre».

Pourtant, la ruine du système communiste, la chute de l'empire soviétique et la naissance douloureuse d'un processus de formation d'une économie de marché, tout cela, à notre avis, actualise Herzen et son héritage.

PROPHÉTIES ACCOMPLIES. La Russie a donné son message au monde par sa littérature. L'expérience artistique de la grande littérature russe, c'est l'acuité extrême de la perception morale, le rappel de ce qui n'est pas compris dans le monde global des historiosophies et des idéologies scientifiques ou mystiques.

Il est très important de se rendre compte que Herzen, le révolutionnaire, le publiciste et le philosophe, était de plus un artiste génial, à la hauteur de Pouchkine, de Dostoïevski et de Léon Tolstoï. De l'avis du philosophe contemporain russe Sergueï Averintsev, l'artiste est un rêveur social qui rêve pour tout le monde. Des rêves qui n'appai-

sent pas, qui ne sont pas «compensatoires» mais qui, toujours, d'une manière ou d'une autre, mettent en garde (VOPROSY LITERATURY – Problèmes de la littérature, 1970, N^o 3). Dostoïevski et Herzen furent de tels «rêveurs» prévenants ou, plus justement, ils furent des devins.

Le résultat tragique du destin, du développement et de la chute honteuse de ce que l'on a appelé «le socialisme réel» à la fin du XX^e siècle fut décrit par Herzen avec une précision étonnante.

Georges Nivat cite les mots de Pierre Pascal datant de septembre 1918: «Blâmer le socialisme est injuste: il ne sait pas encore lui-même ce qu'il est» (SINTAXIS, Sintaxe, 1985, N^o 15). Au début de la Révolution russe d'octobre, Pascal est encore plein d'espairs et d'illusions, dont s'est libéré complètement Nicolas Berdjaev, qui écrivait au même moment: «Le socialisme, dans le fait de sa réalisation, ne sera absolument pas ce à quoi les socialistes aspirent. Il découvrira des contradictions internes nouvelles de la vie humaine, lesquelles rendront impossible la réalisation des tâches que s'était fixé pour but le mouvement socialiste. Il n'arrivera jamais à mener l'homme à la richesse, il ne réalisera jamais l'égalité, mais il créera seulement une hostilité nouvelle entre les hommes, un isolement nouveau et des formes inédites, sans précédent, de l'oppression» (SMYSL ISTORII, Le sens de l'histoire, 1918).

Dans ce pronostic, souvent cité de nos jours, Berdjaev ne fait pas que répéter simplement ce qui fut prédit par Herzen septante ans avant la «construction du socialisme».

Le socialisme futur, prophétisa Herzen, **«se développera en toutes ses phases jusqu'aux conséquences extrêmes, jusqu'à l'absurdité. Alors, de nouveau un cri de négation s'échappera de la poitrine titanique de la minorité révolutionnaire et de nouveau on recommencera cette lutte**

à mort, au cours de laquelle le socialisme prendra la place du conservatisme actuel et sera vaincu par une révolution à venir qui nous est encore inconnue...» (De l'autre rive, 1849). Nous sommes devenus témoins de ces «conséquences extrêmes» et de ces «absurdités» du «socialisme réel». Nous avons entendu ce «cri de négation» de quelques dissidents (Alexandre Soljenitsyne, Andreï Sakharov, Vaclav Havel et d'autres). Et, dans les années 1989-1991, nous avons pris part aux «révolutions de velours» et aux révolutions sanglantes. Du fait de son importance, l'année 1989 est comparable aux années 1789 et 1917. Elle a dressé le bilan des recherches socio-politiques et économiques de l'humanité au XX^e siècle. L'expérience, commencée en Russie en 1917 et développée après la Deuxième Guerre mondiale dans les pays de l'Europe orientale, en Asie et à Cuba, n'a pas apporté les résultats attendus.

L'expropriation de la paysannerie, la collectivisation et la dépersonnalisation de la propriété, l'organisation des travailleurs des villes et des campagnes en armées travailleuses ont conduit l'économie de l'URSS dans l'impasse. Il est apparu que l'humanité n'a pas encore d'alternative au développement traditionnel et naturel, qu'il est indispensable de chercher la solution des problèmes sociaux et de la réalisation de la protection sociale de l'individu au sein de la société civile, à l'intérieur de l'économie de marché et non pas à l'extérieur de cette dernière, par la violence. Le fait que l'état de prospérité ne s'est pas réalisé sur la base du modèle soviétique du socialisme jette une ombre sur n'importe quelle forme de socialisme sans exception, issue de l'idée de collectivisation. Peut-être qu'une telle idée sera réalisable dans une autre étape de la civilisation, avec une «autre humanité»; peut-être n'est-elle pas du tout viable.

Il est incontestable que l'expérience socialiste, qui s'est prolongée pendant des décennies, a poussé l'humanité à rechercher de nouvelles voies pour atténuer les contradictions de classe et dévoilé le caractère utopique de toute une série d'idées sociales, populaires au XIX^e siècle, que Herzen partageait alors avec ses contemporains. **«L'Europe, en mourant, lègue au monde à venir le socialisme comme le fruit de ses efforts, comme l'apogée de l'évolution,** écrivait Herzen en novembre 1848. Un siècle et demi plus tard, nous voyons que le «déclin de l'Europe» a visiblement traîné en longueur; en revanche, le socialisme réel s'est avéré être une «hauteur béante» (Alexandre Zinoviev). Mais, en reconnaissant la fausseté de ce pronostic de Herzen, n'oublions tout de même pas que l'idée du socialisme en tant que lutte pour l'équité sociale et la création des conditions pour le développement libre et harmonieux de chaque individu «vit et vainc» avec succès dans nombre de pays du monde. Dans certains d'entre eux, il y a d'assez grands succès en ce domaine, quoiqu'ils ne s'appellent pas socialistes.

Nous voyons très clairement aujourd'hui que Herzen s'est montré mauvais prophète, en ne laissant aucun avenir au «monde bourgeois». Mais son autre pronostic s'est confirmé totalement et entièrement. Herzen était persuadé qu'on ne peut pas créer un monde nouveau par la violence et la terreur, parce que **«une fois détruit le monde bourgeois par la poudre, quand la fumée se dissipera et les ruines seront déblayées, commencera à nouveau un autre monde bourgeois en habits neufs. Parce qu'il n'était pas abouti à l'intérieur...»** (Lettres à un vieil ami, 1869). Aujourd'hui, en Russie nous voyons que le monde bourgeois «détruit par la poudre» dans les années 1917-1920 commence à renaître dans des «habits neufs». Qu'a-t-elle donc de particulier, cette renaissance du capitalisme en Russie?

HERZEN CONTRE LA «THÉRAPIE DE CHOC». En 1983 encore, à la veille de la perestroïka de Gorbatchov, la revue de l'émigration KONTINENT (Continent) a publié un article de Victor Trostnikov déclarant que «diriger la Russie sur la voie de la prétendue démocratie occidentale serait la dernière expérience inhumaine sur ce pays martyr, sur le corps vivant duquel on a déjà expérimenté tant d'inventions politiques... Quand, par exemple, on demande: «Est-ce que la Russie a atteint l'âge de la démocratie?», personne ne pose la question inverse: «Mais peut-être qu'elle a depuis longtemps dépassé la démocratie?» Ensuite, l'auteur nous avertit: «En Russie..., si on proclame la démocratie, qui inclut le droit à la liberté d'entreprise, ce ne sera pas l'entreprise, mais le pillage général...»

Ce sombre pronostic a été repris en 1989, au point culminant de la perestroïka, par Piotr Veil et Alexandre Guenis: «Toute réforme raisonnable signifie pour la Russie non pas un avenir radieux mais la chute dans le monde réel des crises, de l'inégalité, de l'injustice» (SINTAXIS, Syntaxe, Paris, N° 25).

Cinq ans plus tard, Tsunaki Sato, expert japonais, a constaté que les espoirs d'un passage rapide à l'économie de marché en Russie étaient irréalistes. «Il n'y a déjà plus en Russie de socialisme, mais pas encore de capitalisme. Et cette période de transition sera assez prolongée. Les réformateurs russes se sont trop passionnés pour les méthodes monétaristes et ils ont réalisé trop vite la privatisation, ce qui a en particulier abouti à ce que la «thérapie de choc» ne s'est terminée que par un choc.»

Quoique nous-mêmes ne partagions pas ces appréciations pessimistes, il faut avouer que, de nos jours, des millions d'électeurs russes qui, lors des élections présidentielles, ont donné leur voix au communiste Ziouganov, candidat des «forces nationales patrio-

tiques», approuveraient sans doute maintes conclusions des experts susmentionnés.

«Pourquoi des millions de Russes sont-ils contre la démocratie et l'économie de marché?» Pour répondre à cette question, il faut avoir une idée claire de l'essence du régime totalitaire, de la psychologie des administrateurs du pouvoir autoritaire.

Il est nécessaire de se souvenir que le pouvoir en Russie a toujours fait partie des valeurs suprêmes. L'aspiration au pouvoir fort et la condamnation d'une «démocratie dissolue», c'est l'héritage non seulement du totalitarisme soviétique, mais également de l'absolutisme séculaire de la Russie, dont les pires aspects ont été repris par le bolchévisme. Peut-être que le plus tragique héritage de notre histoire, ce n'est même pas l'extermination de la paysannerie (du «moujik», en qui Herzen croyait si passionnément), ni la destruction de nombre de monuments culturels, ni la catastrophe écologique, mais l'absence chez le peuple de la notion de la personnalité et de ses droits, de la valeur de la liberté de l'individu en tant que valeur infiniment plus élevée que celle de classe, de nation et d'Etat. La conscience que la liberté et non le pouvoir constitue la condition première de la création de toutes les valeurs de la vie humaine est encore inaccessible à la plus grande part de la société russe. Bien plus, beaucoup de gens voient leur malheur dans la liberté de l'individu et la solution dans un pouvoir étatique le plus fort possible. Tout gouvernement qui s'engage dans la voie de l'occidentalisation de la Russie ne peut ignorer cette réalité.

En 1917 encore, Vasili Rozanov, philosophe et publiciste religieux, grand adversaire du libéralisme et de la démocratie, écrivait que le «philistin» – le petit bourgeois – en Russie était toujours dans les bras de ses supérieurs, attendant d'eux des faveurs, des soins et des ordres et qu'il n'était pas ar-

rié à la maturité pour l'accomplissement responsable de ses obligations civiles. Au cours des quatre-vingts dernières années, pratiquement rien n'a changé et aujourd'hui même ceux qui ont la propriété et un intérêt particulier à l'enracinement de la société civile en Russie n'ont pas encore atteint la maturité pour faire un choix responsable. Ici, on se souvient des mots de Herzen, marqués par l'ironie amère qui lui était propre : **«C'est très bête, mais il est temps de tenir compte de la bêtise comme d'une force énorme»** (BYLOIE I DUMY, XX, p. 584).

A la fin de sa vie, Herzen a commencé une ardente discussion avec Michel Bakounine, qui se distinguait par son «impatience révolutionnaire», par l'aspiration à sauter, au dire de Herzen, **«du premier mois de la grossesse au neuvième»**. Les LETTRES À UN VIEIL AMI sont l'apogée de la pensée sociopolitique de Herzen, le bilan de toute sa vie et de sa lutte, une sorte de testament politique.

«La lenteur, la confusion de la marche de l'histoire, nous met en fureur et nous étouffe, elle nous est insupportable et beaucoup d'entre nous, en trahissant leur propre esprit, se pressent et pressent les autres.»

«...je ne crois pas dans les voies révolutionnaires précédentes et cherche à comprendre la démarche de l'homme dans le passé et dans le présent, pour comprendre comment marcher à son pas, sans retarder ni avancer au point que les gens ne me suivront pas et ne pourront pas me suivre.»

La chute des démocrates, partisans de la «thérapie de choc», aux récentes élections dans les pays de l'Europe de l'Est, le renforcement évident de l'influence du national-communisme en Russie actualisent d'une manière extrêmement aiguë cette idée de Herzen. A la conclusion de Bakounine «Le peuple est révolutionnaire d'instinct», Herzen oppose cette autre conclusion : **«Le peuple**

est conservateur d'instinct... Plus le peuple est éloigné du mouvement de l'Histoire, plus il s'en tient obstinément à ce qui est assimilé, connu. Même le neuf, il ne le comprend que dans les habits anciens.»

«Il ne faut pas libérer les gens dans leur vie à l'extérieur, plus qu'ils ne sont libérés à l'intérieur» (Lettres à un vieil ami, 1869). Cet appel aux contemporains et à leurs descendants, formulé après toutes les épreuves de la vie de Herzen, doit être entendu et compris par nous.

«LA VOIE PARTICULIÈRE» DE LA RUSSIE. La question de la «voie particulière russe» n'est pas une invention. Elle se pose à chacun qui tente de comprendre pourquoi, toujours, la vie s'organisait plus mal en Russie que dans beaucoup d'autres pays, ce qui était aussi le point de départ de Herzen. Cependant, cette façon courante, à première vue, de poser le problème ne représente qu'une nécessité plus profonde et des plus importantes pour n'importe quelle conscience nationale de comprendre et de déterminer l'essence indépendante et unique de ce peuple donné, de ce pays donné, de cet Etat donné.

Piotr Tchadaïev, contemporain et aîné de Herzen, fut l'un des premiers à avoir formulé cette question et à avoir ainsi entamé une discussion de plus d'un siècle et demi. En s'efforçant d'expliquer la réalité de la Russie, accablante pour tous les êtres pensants, il aboutit à la conclusion qu'elle est le résultat d'une non-coïncidence du caractère de la Russie avec toute autre civilisation mondiale harmonieuse : «Nous... n'avons jamais marché la main dans la main avec d'autres peuples; nous n'appartenons ni à l'Occident ni à l'Orient, nous n'avons de traditions ni de l'un ni de l'autre» (Lettres philosophiques, 1836).

L'opinion russe était bouleversée par l'absence complète d'éloge dans le regard du

penseur sur sa propre histoire et culture. Tchadaïev l'a privée de son originalité en la considérant comme complètement empruntée et il a vu la mission historique du peuple russe dans ce qu'il « doit donner au monde une leçon importante », répondre aux questions essentielles qui préoccupent l'humanité; répondre peut-être à la question « comment il ne faut pas vivre ».

Les questions abordées par Tchadaïev étaient si douloureuses et ses émotions, quant au destin de la Russie, si passionnées que les « Lettres philosophiques » ont donné naissance à deux orientations principales de la pensée russe: l'une a assimilé les prophéties messianiques et l'idée de la « voie particulière » de la Russie, mais en rejetant les orientations pro-occidentales de Tchadaïev; l'autre, par contre, défendait la nécessité de l'euro-périsation de la Russie, en rendant justice à l'idée du progrès humain, de l'activité sociale et de la liberté. Il s'agissait des slavophiles et des occidentalistes des années 1840, représentant deux orientations de la philosophie et de l'idéologie, restées parfaitement actuelles même de nos jours, ayant des représentants brillants parmi des publicistes et des politiciens.

Le jeune Alexandre Herzen a adhéré alors à l'orientation occidentaliste, n'ayant vu, dans le sarcasme de Tchadaïev, aucun mépris de la Russie, mais au contraire son amour pour elle et il continua dans cette voie de la pensée russe.

L'apparition même de cette polémique signifiait que le processus d'autodétermination historique naturel pour tous les peuples du monde (c'est-à-dire le processus de recherche de sa propre voie dans l'histoire et de sa place dans la communauté mondiale) a passé au stade de l'interprétation rationnelle. C'est par cette polémique qu'a débuté un intense travail spirituel dans le domaine de la conscience nationale.

La recherche d'identité comme particularité de la philosophie russe liée au caractère, pourrait-on dire, encore adolescent, incertain, de la Russie est plus d'une fois relevé par les observateurs tant nationaux qu'étrangers. Herzen parlait de la jeunesse socio-historique de la Russie, émergeant à peine de son développement embryonnaire. Rudolf Steiner, fondateur de l'anthroposophie, disait que les Russes ne se connaissaient pas encore eux-mêmes et que l'éclosion de l'âme russe était du domaine de l'avenir. La « phobie de la forme » chez les Russes, leur aversion à adopter les formes définitives et usuelles de l'organisation sociale, était un sujet de réflexion pour Nicolas Berdjajev. Les autres peuples, chacun à son époque, se sont d'une certaine façon déterminés dans ce monde et ont choisi leur voie. Quant à nous, durant un millénaire, nous avons essayé d'endosser les « habits » des autres: scandinave, byzantin, tatar, allemand, communiste et nous les avons rejetés l'un après l'autre. Le fait que l'autodétermination historique de la Russie se soit tellement prolongée témoigne de l'énorme difficulté de son développement et de ce qu'il n'est, de loin, pas abouti. Le débat national sur la « voie particulière » de la Russie, sur l'« idée russe » continue et la polémique qui l'entoure s'échauffe de plus belle.

Dans une telle polémique, l'héritage de Herzen n'est absolument pas tombé en désuétude. On peut toujours tirer de son œuvre l'argumentation pour les problèmes actuellement en discussion. Parmi les questions-clés, il y a celles auxquelles Herzen a déjà répondu de son temps: sur le socialisme et sa « proximité naturelle » au peuple russe, ainsi que sur le patriotisme et le nationalisme en Russie.

Herzen a un rapport immédiat avec les tournants tragiques du destin historique de la Russie: il a vécu les origines de la discussion entre slavophiles et occidentalistes, au

cours de laquelle l'idée même du socialisme, née en Occident, ayant pour la Russie une importance existentielle «à la vie, à la mort», s'est enracinée dans la conscience collective. Herzen lui-même a été un propagandiste passionné du développement de la Russie dans la voie socialiste. De l'avis même de Lénine, sa propagande révolutionnaire a été toute une étape du mouvement de libération en Russie. Il est donc d'autant plus important de comprendre ce que Herzen concevait en fait de socialisme et ce qui le différe des partisans actuels du «choix socialiste», Ziouganov en tête.

Dans leur rejet de l'Occident, de la démocratie bourgeoise actuelle, de la civilisation libérale et dans leur représentation du meilleur type de communauté sociale, les idéologues du communisme russe contemporain adoptent une tendance néo-slavophile. En économie, leur idéal est le système du monopole étatique avec une distribution centralisée; dans l'organisation sociale, c'est le nivellement communautaire.

Le collectivisme ou, plus précisément, la «conciliarité (sobornost) orthodoxe» correspond à leurs yeux aux qualités innées de la mentalité et du caractère slaves, qui sont depuis toujours propres à notre peuple et lui ont permis de surmonter toutes les épreuves de l'histoire: les troubles, la famine, les guerres.

Dans tout cela, il y a une vérité: les cœurs de nombre d'anciens Soviétiques qui ont vécu la guerre, les kolkhoses, les camps de pionniers, l'émulation socialiste dans les collectifs de travail et beaucoup d'autres formes sociales de type communautaire, ont gardé un fort attachement sentimental à ces puissants indicateurs de la psychologie collective que sont l'assistance mutuelle, la fraternité, l'égalité approximative de revenu, la sécurité... avec, de plus, la joie d'être ensemble, de marcher au même pas, côte à côte, bras dessus bras dessous en chantant

les mêmes chansons, en voyant les choses d'un même œil. En insistant sur tous ces «points actifs» du grand «corps populaire», les socialistes actuels obtiennent un succès important. La vie quotidienne dans les appartements communautaires surpeuplés s'en trouve même à leurs yeux idéalisée, ce qui restera incompréhensible pour l'homme occidental («Malheur partagé n'est malheur qu'à demi», dit-on en Russie).

Cette force de la communauté était bien comprise par Herzen: **«Le peuple russe a tout supporté mais a gardé la communauté: la communauté va sauver le peuple russe»** (VII, 31). Cependant, à son avis, ce doit être une autre communauté, ayant changé de nature. Jusqu'alors, elle sauvait l'homme russe dans tous ses drames historiques grâce au nivellement, à l'absorption de la personnalité, dans sa dissolution en un «collectif organique». C'est seulement dans l'union que l'homme se sentait capable de force et d'action. Il était le sujet économique, pouvait entretenir des relations avec le pouvoir ou, au contraire, lui résister au cours des insurrections et des révoltes, en préservant au moins sa dignité. Pourtant, en échange, il abandonnait à la collectivité son «moi» personnel. Il n'avait pratiquement aucune signification face aux intérêts et aux exigences communs.

Les racines économiques de ce phénomène social se trouvent dans la forme d'utilisation du sol: quand la terre appartient non pas à chaque membre de la communauté, mais à la communauté elle-même, elle est alors distribuée de façon égalitaire. **«La propriété, surtout foncière, représentait pour l'homme occidental sa libération, sa personnalité significative civile»**, écrivait Herzen (XX, 584-585). C'est sur la base du droit à la propriété que se sont formées la liberté de l'individu et les normes démocratiques, ce qu'il était impossible de réaliser dans la communauté russe. L'idéal, pour Herzen, au-

rait été d'abolir la contradiction entre la propriété (qui forme la personnalité mais donne naissance à une concurrence inhumaine) et la communauté (qui donne le sentiment de sécurité et entretient la chaleur des relations, mais nivelle la personnalité). **«Comment conserver l'indépendance de l'Anglais sans cannibalisme, comment développer la personnalité du paysan sans la perte du principe communautaire ?»** (XII, 112).

La réponse de Herzen est: le changement de l'ordre social et politique, le complément du socialisme «naturel» par le socialisme politique. Alors dit-il à l'Occident: **«Vous, par la voie du prolétariat au socialisme; nous, par le socialisme à la liberté»**, c'est-à-dire vers un seul but mais par des voies différentes. Il semblerait que ce soit ce qui est arrivé en Union soviétique: le régime socialiste a été proclamé et les voies vers une liberté authentique et complète de l'homme se désinaient. L'illusion s'est avérée si forte qu'elle a induit en erreur non seulement les masses populaires de notre pays qui croyaient, en effet, «qu'il n'y a pas d'autre pays au monde où l'homme respire si librement» mais également des observateurs étrangers tels que Romain Rolland, André Gide, Lion Feuchtwanger et d'autres.

Est-ce qu'effectivement les paroles d'Herzen: «par le socialisme accès à la liberté» se sont réalisées? est-ce que la communauté rurale s'est transformée «de la forme exemplaire de l'esclavage» à la «forme exemplaire de la fraternité», comme il le souhaitait? Oui et non. Non, parce que les kolkhoses n'ont pas perfectionné la communauté mais l'ont définitivement détruite. La direction à base d'autogestion et d'autorégulation, la démocratie clanique élémentaire, propre à la communauté, ont été remplacées par un diktat extérieur centralisé.

A la place des relations patriarcales familiales s'est imposée la soumission à une for-

ce extérieure, incarnée par l'image du chef. La personnalité de l'individu s'est dissoute non pas tant dans sa petite communauté proche et familière mais dans tout l'énorme peuple soviétique qui, à son tour, ne connaissait plus qu'une seule personnalité, celle de Staline. Vaut-il la peine de préciser quelles nouvelles relations au sein de l'ancienne atmosphère de la communauté (atmosphère qui était également loin d'être humaine, mais relativement stable et supportable) a apporté le système de contrainte totalitaire au collectivisme: la peur, l'envie et les dénonciations.

Cependant cela a eu quelques résultats. L'unité, la fraternité, l'égalité au sein de beaucoup de collectivités ont été obtenues et ont été acceptées par beaucoup comme la seule forme possible de justice. De plus, dans la société socialiste, il était impossible de ne pas proclamer les idéaux de la liberté, de la personnalité active, de l'esprit novateur et ils sont apparus comme des facteurs indépendants influant sur les caractéristiques de la personnalité des gens, surtout de la jeunesse et ceci indépendamment de la possibilité réelle de réaliser ces idéaux.

L'ordre social qui a poussé sur ce mélange infernal de la pénétration totale de l'Etat communiste dans la vie sociale et privée, et de l'image, certes mythique, mais belle et vivace du bonheur universel, avait tous les signes d'une nature faussée et chimérique. Ici se rejoignent paradoxalement, d'un côté, l'autocratie, le dogmatisme, l'herméticité, le collectivisme niveleur et, de l'autre, l'orientation vers un but précis: le progrès, l'instruction de masse, le développement des sciences, l'idéal affirmé de la personnalité indépendante et agissante.

Les recherches sociologiques contemporaines prouvent que dans la conscience de la société russe sont également présentes les valeurs du collectivisme, dans une forme

proche de la fraternité communautaire de Herzen, ainsi que les conceptions de la valeur intrinsèque de la personnalité, de l'individualité, de l'indépendance et de la dignité humaine. Beaucoup de gens ont accepté avec joie les nouvelles réalités politiques précisément parce qu'ils ont ressenti des possibilités beaucoup plus larges de découvrir et de réaliser leur «moi», leurs capacités et leurs besoins.

En même temps, sur le fonds de ce système de valeurs, s'est répandu un type autoritaire de la personnalité, subordonnant tout au leader, intolérant envers le non-conformisme, tendu vers la commune, le communautaire, le collectif, comme vers un moyen au contraire de masquer son insuffisance et son infantilisme individuel, comme un moyen de trouver sa sécurité et son assurance dans la «chaleur de la chair collective».

Ces contradictions du «moi» russe et la coexistence d'idéaux opposés sont la conséquence de l'accélération sociale et historique, de l'essor rapide de certaines couches sociales et de la stagnation des autres. Tout d'abord l'élite nobiliaire et, ensuite, l'intelligentsia ont obtenu, d'une manière ou d'une autre, une liberté personnelle et en professaient les valeurs. Mais, pour les grandes masses populaires, cette dernière et surtout la liberté d'activité qui constitue l'indépendance de la personnalité n'avaient jamais auparavant été obtenues et ce jusqu'aux tentatives de réforme des bases sociales. C'est seulement maintenant qu'apparaissent des conditions pour l'affirmation en Russie de cette «liberté de la personne», dont rêvait Herzen.

Il y a bien des raisons pour, en fin de compte, attribuer les difficultés des réformes

*Август 1991г., толпа
перед Исаакиевским
Собором в СПб
поддерживает
демократию под
угрозой переворота.*

*En août 1991, la foule
réunie devant St-Isaac
à St-Petersbourg pour
soutenir la démocratie
menacée par un coup
de force.*



actuelles en Russie non seulement aux erreurs économiques et politiques, mais peut-être dans une égale mesure aux qualités erratiques de l'homme soviétique et, en général, de l'«homme historique» en Russie.

Même pour beaucoup de ceux qui sont les partisans conscients des réformes et sont capables d'évaluer les contradictions socio-politiques en tant que conflit intérieur, les transformations radicales en eux-mêmes, dans leur propre personnalité, paraissent impossibles parce qu'elles correspondent à la perte de leur propre identité. Et ainsi, comme une idée salvatrice, qui concilie la conscience de la nécessité des réformes et le maintien intact de l'univers intérieur de la personnalité, apparaît sans cesse dans l'histoire des réformes en Russie le slogan de la «voie particulière».

La «voie particulière» de la Russie a été ainsi comprise différemment au gré des événements et des forces politiques successives. Les slavophiles anciens et nouveaux s'efforcent, aujourd'hui comme hier, de nous persuader de l'impossibilité de la voie du développement de la démocratie bourgeoise pour la Russie.

«En Russie s'appliquent des lois propres de développement économique, politique et culturel», affirment certains historiens contemporains (VOPROSSY ISTORII, Problèmes de l'histoire, 1991, N° 4).

Les patriotes consciencieux – gens pour lesquels le particularisme de la Russie constitue une si haute valeur qu'ils sont prêts à admettre l'existence réelle d'anomalies dans les lois universelles – estiment que la Russie doit chercher la prétendue «troisième voie» entre Charybde de l'Occident et Scylla de l'Orient et doit défilier en habits immaculés devant les ulcères du capitalisme et les despotismes orientaux. Ils rattachent leur idéal à la notion de la «Sainte Russie» et cherchent la «troisième voie» mythique sur les chemins de l'orthodoxie et de la spiritualité. Les natio-

naux-communistes vont jusqu'à présenter impudemment leur idéalisme sous le motto: «Ce n'est pas l'économie qui est importante pour la Russie, mais la spiritualité.»

Il est possible que pour l'homme occidental, dans sa vie mesurée, ces pensées romantiques de l'«âme russe» et de la «voie particulière» de la Russie puissent être séduisantes, mais il est pourtant dangereux de les cultiver, car les idées ont une force matérielle et l'idée de particularité, comme nous le constatons, n'est pas seulement constituée d'un contenu culturel et spirituel, mais devient un masque pour les revanchards communistes.

Cependant, l'ironie cruelle de l'histoire fait que la voie de la Russie soit désormais devenue réellement «particulière». Elle a, la première, effectué la tentative du passage d'une voie de développement naturel et conforme à la loi vers une société construite sur la base de règles artificielles et elle a éprouvé pleinement l'incompatibilité de cette voie avec la vie. Maintenant, également pour la première fois dans l'histoire, elle effectue le passage inverse d'une forme artificielle de la société à une forme naturelle.

HERZEN ET LE PATRIOTISME RUSSE.

Plus d'une fois Herzen a déclaré de façon univoque que l'essence du socialisme se trouvait dans les droits et les libertés de la personnalité, fondés sur la propriété comme base matérielle de l'autonomie personnelle. Cependant, à l'heure actuelle, il ne s'agit pas du tout des principes fondamentaux du socialisme réel du XX^e siècle, mais de ceux de la civilisation libérale démocratique contemporaine qui est fort peu semblable au «monde bourgeois» du XIX^e siècle, et que l'on ne peut qualifier d'uniquement européen ou occidental, mais qui est devenu le fondement de la base civilisatrice de la vie sociale de beaucoup de peuples du monde, aussi bien

en Europe et en Amérique qu'en Asie, en Afrique et partout sur la terre.

De là le deuxième aspect de la question de la «voie particulière» russe: si le socialisme de Herzen qui correspond, sur le fond, à la démocratie libérale actuelle est un principe universel pour l'organisation sociale de tous les peuples ayant atteint un niveau déterminé de civilisation, n'est-il pas destructeur de l'originalité de ces peuples, en les transformant en une masse homogène privée d'une individualité culturelle? Si c'est le cas, alors, pour tous ceux qui se soucient de conserver la diversité culturelle de l'humanité, ces normes «occidentales» de la vie sociale sont inacceptables. En Russie contemporaine, la discussion animée sur cette thèse est accompagnée d'une aggravation des tensions sociales en relation avec l'importance exclusive dans la conscience nationale de la notion de patriotisme, au sens «russe» ou «national».

Herzen considérait l'aspiration à l'unité nationale comme un sentiment pleinement naturel, mais bien comme un sentiment de la conscience de masse, peu développée sous le rapport social, une «phase infantile», une aspiration grégaire. **«Il ne faut pas aller à l'encontre des aspirations nationales comme il ne faut pas s'enflammer pour elles. En eux s'expriment le degré le plus bas de l'aspiration humaine à l'unité, le lien avec les siens, à l'opposé des autres»** (XIX, 270). Il n'est pas étonnant que ces opinions de Herzen aient été soumises à une critique acharnée. Les accusations de «manque de patriotisme» venaient même du camp de ses amis.

A cette question douloureuse de la pensée publique russe, il apportait une réponse en cartésien conséquent, en se référant aux valeurs suprêmes de la Raison et de la Vérité, écartant les autres idéaux et vertus qui ont pour origine la passion. C'est aussi dans ce sens qu'il se réfère au patriotisme, d'au-

tant plus qu'il a trop souvent en Russie le caractère d'une exigence officielle et se présente comme une idéologie d'Etat et non comme un simple sentiment humain d'amour de la patrie. **«L'amour pour la patrie, l'amour pour l'Etat... On a beau se perdre en subtilités sur ces différences scolastiques: une seule chose est claire, ce n'est pas l'amour de la vérité, l'amour de la justice»** (XVIII, 214). Voici un autre passage: **«...j'aimais de tous temps le peuple russe et ne supportais pas le patriotisme. C'est la vertu la pire et la plus détestable de toutes!»** (XVII, 210), en particulier, parce que **«l'amour pour les siens ressemble trop à la haine à l'encontre de tous les autres»** (XIV, 20).

En aimant la Russie et l'homme russe, Herzen n'avait pas peur d'exprimer les vérités les plus cruelles à leur égard, considérant ceci comme un signe d'amour, justement. Un sentiment raisonnable et conscient, et non pas animal. Ici, il occupe la position de ce patriotisme que les dissidents soviétiques ont professé il n'y a pas si longtemps et, de nos jours, tous les gens raisonnables et les réformateurs radicaux qui, en fin de compte, ont fait les pas décisifs en orientant le pays dans une voie nouvelle.

Et, comme ce fut le cas de Herzen en son temps, ils ont subi les débordements de haine et de colère de la propagande conservatrice et nationale-communiste qui les accuse d'antipatriotisme et de «brader la Russie à l'Occident».

Pour un homme russe c'est une accusation sérieuse puisque le patriotisme fait partie des valeurs suprêmes de notre peuple. Selon les données d'une enquête sociologique, 30% des interrogés estiment que c'est précisément le sentiment patriotique qui est le ciment de la nation.

Une autre recherche nous aide à préciser le caractère et la structure du patriotisme

des Russes contemporains. La thèse de la «voie particulière» est en général adoptée par eux. Par ce symbole sont codés dans la conscience nationale l'individualité culturelle de la Russie, son indépendance nationale et son statut de grande puissance. Il se trouve, que, en comparaison avec l'époque de Herzen, peu de choses ont changé et le patriotisme a toujours, comme traits primordiaux, la grandeur et la puissance de l'Etat. De 60 à 80% des interrogés de tous âges et de toutes les régions du pays se prononcent pour le maintien de la Russie dans son statut de grande puissance, même si cela devait altérer ses rapports avec l'Occident (Zinaïda Sinkevitch, «НАЦИОНАЛЬНО-САМОСОЗНАНИЕ РУССКИХ», Conscience nationale des Russes, Moscou, 1996). Cette appartenance à une grande puissance constitue clairement le pivot des rapports avec soi-même également. Etre privé de ce pivot équivaldrait à une autodestruction.

Voilà pourquoi il n'est pas étonnant que les démocrates réformateurs, qui n'ont, consciemment ou inconsciemment, pas pris suffisamment en compte la force politique des idéaux du patriotisme, ont subi une défaite. Et c'est ainsi qu'au cours des élections présidentielles de 1996 l'opposition nationale-communiste réunie se présentait comme le bloc du «patriotisme populaire», en exploitant cette notion pour gagner à sa cause les suffrages des électeurs.

Et là, à nouveau, c'est Herzen qui a eu raison quand il nous avait prévenus du danger du patriotisme officiel, car il a, comme tel, une tendance constante à se muer en nationalisme et en chauvinisme. L'essence de cette mutation est dans le passage de motifs positifs de l'action pour le bien de la patrie à des orientations négatives qui accentuent le sentiment de frustration et d'humiliation nationale. Les national-patriotes n'ont pas d'autre arme que de cultiver ces émotions

négatives, en ceci réside leur principal danger, car les émotions sociales négatives sont une arme puissante.

Cet état d'esprit nationaliste fait sans conteste moisson dans la Russie d'aujourd'hui. En est caractéristique la profonde opposition de la société actuelle avec l'empire des Romanov et l'idéalisation de la «Russie que nous avons perdue». Selon les données de l'enquête sociologique précitée, plus de la moitié des jeunes préféreraient vivre en Russie pré-révolutionnaire, la considérant visiblement comme une société idéale. Beaucoup de nos contemporains estiment par ailleurs que l'orthodoxie est la colonne vertébrale des valeurs de la culture nationale et que cette même culture n'a de valeur que dans la mesure où elle se rattache à cette confession.

Pour bien des gens, ces idées sont attrayantes, puisqu'elles prétendent assurer le rôle d'un facteur d'intégration puissant devant unifier la nation autour d'un Etat fort. Beaucoup trouvent là le reflet de leur vision du destin «particulier» et, finalement, «suprême» de la Russie. Un grand nombre de jeunes gens s'y rallient, du fait qu'ils trouvent là une réponse aux problèmes spécifiques liés à leur âge et qu'ils le considèrent comme un moyen d'auto-affirmation.

Dans ces conditions de réflexion extrêmement vague – même au sein de l'intelligentsia – sur les différences entre patriotisme, ethnocentrisme, nationalisme et toutes les formes de xénophobie en général et de l'ethnophobie qui touche des nationalités extrêmement concrètes en particulier: tout cela constitue un butin facile à récupérer pour les idéologues professionnels, héritiers du monstre le plus terrible du XX^e siècle, les frères siamois PCUS-KGB. Par eux a été inspiré le journal chauviniste ZAVTRA (Demain) et son slogan «La Russie pour les Russes» qui, tout au long de la campagne électorale,

a travaillé pour Ziouganov. Celui-ci, à son tour, présente comme exigence de son programme la reconstitution de l'URSS et la réunion des peuples séparés au moment de sa désintégration. En continuant à s'appeler communiste, le parti de G. Ziouganov s'est depuis longtemps délesté de l'internationalisme, principe de base de l'enseignement communiste, et s'est armé de l'«idée nationale». En somme, ainsi que l'a démontré de façon convaincante dans ses travaux le politologue Alexandre Ianov, nous sommes en présence d'une idéologie fasciste, entièrement autre, mais pourtant extrêmement familière.

L'«idée russe» revêtue de traits nazifiés et imprégnée des idées de souveraineté et d'étatisme est l'une des réalités politiques de la Russie contemporaine. Mais seulement l'une d'entre elles. Il est peu probable qu'elle ait un avenir sérieux. Les élections de juillet 1996 ont montré qu'ayant atteint son plein développement et touchant, ce faisant, à l'absurde, l'idée du communisme a pris la ligne descendante de son existence et s'est engagée dans la voie de son extinction politique. C'est le chemin que lui prédisait Herzen.

Par bonheur, il existe également une autre «idée russe», l'idée humaniste de la tolérance, de la synthèse vivifiante et infinie des cultures. **«Il n'y a pas de peuple, écrivait Herzen, qui apprendrait plus profondément et plus complètement la pensée des autres peuples, tout en restant lui-même»** (BYLOIE I DUMY, ch. XXX). Plus tard, cette idée a été développée par Fiodor Dostoievski, Léon Tolstoï, Vladimir Soloviev, Nicolas Berdjaev et d'autres penseurs russes. Par-delà tous les obstacles, cette synthèse se réalise dans la vie même du peuple: dans le langage, la musique, la science, la technique, l'agriculture, dans la vision du monde en général. Les Russes ont jeté d'un geste large l'«idée russe» d'universalisme, de la «compassion universelle» selon Dostoievski, dans un monde qui, semble-t-il, ne rechignerait pas à être un peu plus russe qu'il ne le fut auparavant.

Est-ce que ce ne serait pas dans cette compréhension du «Russe» qu'a consisté la certitude, encore étonnante aujourd'hui, de Herzen en un grand avenir pour la Russie?

*Карикатура из
"Московского
Комсомольца" от июля
1996.*

*Caricature parue le
16 juillet 1996 dans le
Moskovskij Komsomoletz.
Devant la menace d'une
double majorité
communiste aux
Chambres, ce journal de
droite la représente sous
forme d'un Herzen
brandissant sa cloche.
«Ouille! il n'aurait pas
fallu réveiller le Herzen
qui dormait en lui!...»*



Avec ce côté amer et terrible qu'elle a en elle et qu'il regardait les yeux ouverts, avec ce qu'il ne savait pas mais que nous savons maintenant, cette foi ne disparaît pas: «On entend le pas du géant qui s'approche.» On peut certes penser que ce n'est qu'un rêve. Mais il y a un fait sur lequel Herzen insiste toujours, c'est l'abîme entre le marais trouble de la surface de la vie russe et la richesse profonde de l'âme de l'homme russe, le «terrain diamantifère» de ses talents. C'est ce qui captait le plus l'attention de Herzen, parce que cet abîme n'est pas un vide, mais le centre de gravité du potentiel énergétique culturel et actif, d'où émergera dans le futur le «géant» de la nouvelle Russie.

«**Un Voltaire du XIX^e siècle**». Le fondateur du «socialisme russe», Alexandre Herzen, a fait ses études à la Faculté de physique et de mathématique de l'Université de Moscou, où il présenta sa thèse de doctorat sur le thème: «Exposé analytique du système solaire de Copernic». De son propre aveu, il a acquis à l'université «**la méthode**» qu'il considérait comme «**plus importante que n'importe quelle autre somme de connaissances**» (XXI, 12). Quel est l'élément le plus caractéristique de la méthode créative de Herzen ?

En penseur-artiste, il utilisait simultanément, semble-t-il, deux méthodes de connaissance et d'appréciation de la réalité, qui sont d'habitude propres à deux types de pensée: l'analyse scientifique stricte et rationnelle, et la compréhension sensuelle, intuitive, imagée du tout. Leur union heureuse nous donne cette dialectique virtuose qui permet d'éviter l'étroitesse de chacune de ces méthodes prise séparément. Parfois cela ressemble à une évidente contradiction. Mais c'est justement dans cette inconséquence extérieure que réside sa force. Herzen aspire courageusement à la mise à nu consciente et à l'accentuation des contradic-

tions mises en évidence par lui dans la vie publique, dans la théorie sociale et la culture spirituelle ainsi qu'entre elles.

La création de doctrines théoriques figées, de plates-formes politiques déterminées une fois pour toutes a toujours répugné à l'esprit de Herzen. Nous ne trouvons pas chez lui de formulation à l'emporte-pièce, de conclusions définitives, de prétentions à la vérité absolue quant à ses propres jugements. De là aussi cette remise en question périodique de ses valeurs de référence: il exprime sa déception à l'égard de certaines idées défendues par lui auparavant avec passion, les rejette pour proposer des idées neuves. «**La croix que je porte depuis l'enfance, c'est l'acceptation tranquille de toute vérité**» (XXV, 117). Dans cet aveu de Herzen, il n'y a aucune affectation. Pour lui, à la vérité, existaient «**une voix et un pouvoir, le pouvoir de la raison et de la compréhension**» (XX, 589). Ce changement continu, ce développement des points de vue, cette aspiration toujours plus grande et plus profonde à résoudre de nouveaux problèmes et à trouver de nouvelles solutions aux anciens font de l'héritage créatif de ce «Voltaire du XIX^e siècle» (P. Malardier) un enseignement particulier pour notre temps, ouvertement tourné vers l'avenir.

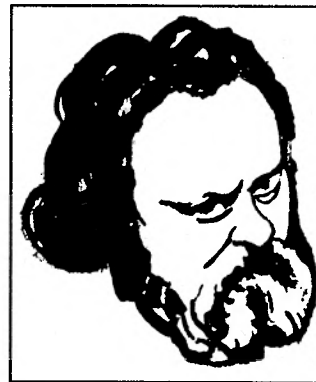
Le 12 octobre 1905, à l'apogée de la première révolution russe, on trouve dans le journal de Léon Tolstoï une note consacrée à Herzen: «Il attend déjà par avance ses lecteurs. Et très loin au-dessus des têtes de la foule actuelle, il transmet ses pensées à ceux qui seront aptes à les comprendre.» L'auteur des «LETTRES À UN AMI FUTUR» attend encore ses lecteurs.

*Olga Krokinskaja
Alexandre D. Margolis
(Traduction de Elena M. Tarkhanova
et Jacques Barberis)*

Dans une lettre du 2 avril 1868 envoyée de Genève à son ami le poète Apollon Maïkov, Fiodor Dostoevski, outre ses sujets habituels: soucis financiers, plaintes contre l'horrible climat genevois, isolement au milieu d'émigrés russes «traîtres» à l'idée nationale, raconte sa rencontre inopinée avec Alexandre Herzen. «Je ne sors que deux heures par jour, vers cinq heures, et je vais au café lire les journaux russes. Je ne connais personne ici, et j'en suis heureux. Rencontrer «nos esprits progressistes» ne me fait aucune envie. Ô les malheureux, les insignifiants, ô ce néant gonflé d'amour-propre, cette merde! C'est repoussant! J'ai rencontré par hasard Herzen dans la rue, nous avons parlé dix minutes sur un ton poliment hostile avec des plaisanteries, et nous nous sommes quittés. Non, je le jure, je n'irai pas les rejoindre, monsieur. Comme ils sont dépassés, dépassés! comme ils ne comprennent rien à rien. Mais comme ils se gonflent, se gonflent!»

Cette rencontre aux environs du Café Landolt, près de l'Université, c'était la rencontre ces deux Russies utopiques, et nous voyons à quel point elle fut ratée, il n'y avait rien à faire, ces deux Russies ne pouvaient plus ni s'estimer ni se comprendre. Et pourtant c'est Herzen qui nous montre si chaleureusement l'amitié qui à l'origine liait les deux camps, nés dans le cercle de Stankévitch, ceux qui voyaient l'avenir russe dans les Lumières, les réformes à l'occidentale, c'est-à-dire un droit constitutionnel, des droits de l'homme, une émancipation de la religion et du tsarisme. Et ceux qui voyaient l'avenir de la Russie dans le développement des principes proprement slaves: la religion grecque, le sens de la communauté, la «conciliarité» entre les croyants, et entre les citoyens, le retour aux traditions d'avant le coup de force contre la Russie de Pierre I^{er}. Dostoevski a traversé les deux camps, il a

été fouriériste et il a cru aux utopies socialistes, mais socialistes chrétiennes, à la manière de Lamennais, puis il s'est converti à la religion russe, au culte du peuple, inculte en apparence, mais profondément riche de nourritures spirituelles cachées. Pourtant les



*Несостоявшаяся
встреча. Достоевский и
Герцен глазами
Феликса Валлоттона.*

*Une rencontre avortée.
Dostoevski et Herzen
«VUS» par Félix Vallotton.*

deux camps s'accordaient sur plus d'un point: le servage était une honte pour la Russie, et Pierre le Grand était incontournable, à condition de réorienter la direction qu'il avait imprimée de force à la Russie: à toute vapeur vers l'Occident, mais par des méthodes d'Orient. Le point fondamental du désaccord, c'est évidemment la religion, c'est l'esprit du socialisme: un socialisme athée, pour Dostoevski, conduit à la ruine de la communauté humaine, à un délire individualiste, au désastre de l'humanité. Il n'a pas encore écrit *les Démons*, et d'ailleurs Nétchaev ne s'est pas encore signalé à la Russie par son cynisme, il n'est pas encore venu à Genève envoûter le vieux Bakounine, mais les prémisses du grand roman antiutopique à venir de Fiodor Dostoevski sont déjà là.

Mais ce Herzen avec qui il ne peut plus dialoguer, est-il vraiment le rationaliste desséché qu'il croit? Si l'un croit en une issue au malheur humain par une sorte de politique chrétienne, l'autre croit en une autre issue, fondée sur un humanisme socialiste, mais antidoctrinaire. Et Dostoevski se trompe s'il voit en lui un progressiste ou un doctrinaire: Herzen est, comme lui, guetté par le pessimisme, il n'est pas de ceux qui croient à une marche de l'histoire, à une dialectique infaillible, qui, par des étapes de négation et d'exploitation de l'homme, conduit à la parousie sociale. Non, Herzen le pessimiste voit l'histoire comme une mer perpétuellement agitée, **«où l'homme est à la fois la barque, la vague et le pilote»**. Seule la volonté de l'homme peut piloter comme il convient la barque vers une libération. C'est Herzen qui confesse dans ses *Lettres à un adversaire* (cet adversaire c'est Samarine) que l'Occident l'a guéri de son occidentalisme. **«Paris m'a dégrisé en une seule année, mais cette année-là ce fut 1848. Au nom des principes au nom desquels je**

me querellais avec les slavophiles en défendant l'Occident, je me pris à me quereller avec l'Occident lui-même. En dénonçant la révolution je n'étais nullement obligé de passer dans le camp de ses adversaires, et la chute de la République de Février ne me poussa ni dans les bras du catholicisme ni dans ceux du conservatisme. Elle me ramena chez moi.»

Ce chez moi, c'est le peuple russe, c'est la foi en le peuple russe. Voilà pourquoi Dostoevski et Herzen auraient dû se parler, et trouver un sol commun.

Mais l'athée et l'orthodoxe ne le pouvaient, parce qu'ils investissaient tous deux leur foi dans une utopie, et que leurs utopies étaient presque illusoire, ils le sentaient bien. Dostoevski a fait lui-même la critique de son utopie, puisque *les Frères Kamarazov* donnent tour à tour la parole à tous les Kamarazov. Le dialogisme de Dostoevski, sur lequel on a tant disserté depuis Viatcheslav Ivanov et Mikhaïl Bakhtine, apportait par l'art une solution à ce tragique soupçon: et si l'utopie chrétienne socialiste du disciple du starets Zossima était condamnée à l'échec? Et si Aliocha, en allant vers le monde, comme le lui demande son père spirituel, allait s'y perdre? Le roman, on le sait, est inachevé... La rencontre de Genève avait été précédée par trois autres, une première avant l'arrestation de Dostoevski, une deuxième à Londres en 1862, dont Herzen en avait dit: **«C'est un homme naïf, pas très clair, mais très sympathique. Il a une foi enthousiaste dans le peuple russe.»** Et il y en avait eu une troisième. Herzen mort, Dostoevski s'inspirera (partiellement) de lui pour faire dans *l'Adolescent* le portrait si subtil de Versilov, gentilhomme russe, «né émigré», autrement dit il retrouve pour Herzen une sympathie personnelle, mais qui n'enlève rien à la condamnation qu'il porte, à l'encontre de Versilov dans le roman, de Herzen dans

l'histoire. Entre eux deux il y avait un gouffre moins idéologique qu'existential: le grand seigneur russe méprisant le peuple ne pouvait pas comprendre les voies propres à ce peuple. Versilov et Macaire: les deux pères eh bien, le père biologique, qui a fait des bâtards, qui se croit magnanime, qui se plaît à jouer à l'énigme vivante n'est en définitive pas le bon père, il est supplanté par le père purement spirituel, celui qui vient du peuple pour de bon, et qui ne connaît pas les grands cimetières de l'Europe...

Étaient-ils en tout opposés? L'épisode de Nétchaev, si capital pour l'interprétation de l'histoire russe, nous montre qu'en fait ils ont réagi de façon très apparentée face au monstre revêtu de dialectique et de fanatisme. Durant la dernière année de sa vie, Herzen s'est opposé à Nétchaev, à Bakounine qui était tombé sous son influence, ainsi qu'à son ami de quarante ans Ogariov, aussi tombé sous l'influence de l'auteur putatif du *Catéchisme d'une révolutionnaire*. Comme instinctivement, Herzen sent que Nétchaev représente une option dangereuse, fanatique, nous dirions aujourd'hui prétotitaire: la terreur dans les rangs des révolutionnaires, au nom de la Cause, l'obéissance aveugle, le renoncement aux vieux critères moraux, moqués, et enterrés. **«Nétchaev est comme de l'absinthe, il frappe à la tête»**, écrit-il à Ogariov. Et il a même cet étonnant diagnostic: **«Et puis toute cette activité de pouvoir au service de l'extinction du pouvoir, et cette organisation bureaucratique pour l'anéantissement des choses, tout cela me semble un delirium tremens.»** Le diagnostic n'est-il pas proche de celui de Dostoïevski, malgré tout l'abîme idéologique qu'ils croient percevoir entre eux.

Bien sûr Herzen reste un infatigable dénonciateur de l'autocratie, selon la formule de l'historien Natan Eidelman, le fondateur d'un centre de culture politique russe en exil,

et il ne renonce pas à un idéal socialiste, mais sans contrainte. Et autant que Dostoïevski, mais plus tardivement, et avec moins de force philosophique, il a pressenti l'antinomie égalité-liberté.

En 1917 ni l'un ni l'autre n'a gagné: leurs idées sont piétinées, et si Herzen continue d'être édité, bénéficie d'une édition académique, son message contradictoire, subtil, mélange de pessimisme historique et d'optimiste espoir en la volonté formatrice de l'homme est complètement défiguré. Ce sont d'ailleurs les Socialistes Révolutionnaires, ces volontaristes de l'action héritiers du populisme qui, au début des années vingt, le célèbrent, ainsi que les symbolistes et idéalistes ralliés à la «révolution de l'esprit», en particulier au sein de la Libre Association de Philosophie dont s'occupe Andréï Biely. Dostoïevski, lui, après une dernière édition de ses œuvres à la fin des années vingt, est ensuite quasiment interdit, et ne reviendra qu'avec le dégel, il faut attendre l'édition académique de la fin de la période soviétique pour que, pour la première fois, et à tout petit tirage, le *Journal d'un Écrivain* soit publié. Si l'utopie d'une révolution chrétienne, la mission d'Aliocha dans le monde ont échoué, complètement, les visions antiutopiques de Dostoïevski se sont, elles, sinistrement avérées justes. Et l'idéal humaniste de Herzen n'a pas moins échoué.

Aujourd'hui, le régime communiste a imploré, la pensée libérée, mais peut-être pas encore vraiment libre, se cherche avec peine une voie. Le vide idéologique appelle des bouffées de croyances et de recherches nouvelles. C'est Dostoïevski qui est revenu le premier: c'est lui que lisaient les dissidents du SMOG, et bien d'autres, parce que le *Journal d'un Écrivain* apportait, à côté des grands romans dialogiques, des réponses, des motivations pour un renouveau national.

Bien sûr, Dostoevski relu avec un esprit fermé peut être dangereux, car le *Journal d'un Ecrivain* a des pages xénophobes, des pages de mépris, et même de haine. A côté de superbes méditations sur la complexité de l'homme fanatique, ou de l'homme engagé.

Herzen peut-il, lui, revenir? A première vue, on ne le dirait pas: peu d'éditions, peu d'études sur lui. Et pourtant l'humaniste désespéré, l'adversaire des doctrines et systèmes, le croyant à la Michelet peut correspondre à l'époque actuelle. Laquelle vient à lui sans trop le savoir, ou du moins s'ouvre à la complexité, à la notion de conviction non fanatique, ouverte, tolérante, à l'engagement personnel plus que collectif. La Russie libre d'aujourd'hui, qui vote, qui chaque année apprend à être un peu plus citoyenne, en dépit des difficultés de la réforme économique et des tentations de scepticisme (surtout des intellectuels), c'est une Russie lointainement reliée à Herzen, à celui qui œuvrait pour faire entendre une opposition, qui refusait la raison d'Etat, qui avait une foi socialiste teintée de doute. La Russie d'aujourd'hui, avec sa boulimie d'interprétations, de rattrapage intellectuel, de philosophie libérale, de foi religieuse, en est à un moment de recherche. Les fruits mûrissent.

Assurément nous ne trouverons pas en Herzen des solutions toutes faites, non plus d'ailleurs qu'en Dostoevski (il y en avait chez Tolstoï, mais elles ont fait long feu, et plus personne n'y pense sérieusement). Herzen a une façon imagée, grandiose, pathétique de parler de soi, de ses tribulations et des malheurs du peuple, qui est apparentée à celle des grands mages du XIX^e siècle, des Michelet et des Hugo. Ce qui fait sa vraie grandeur, morale et littéraire, c'est le mélange intime du personnel et du social, c'est le cri public de l'homme concernant le désastre de sa vie privée, c'est l'expression étalée, criée de la douleur privée et publique. Son

merveilleux poème de la découverte des réalités cruelles, des souffrances à venir, des trahisons et des espoirs qu'est *Passé et méditations* reste non seulement un livre d'énergie intérieure, de débats politiques presque poétiques et de confessions mises à nu, mais une leçon de courage de vie. La vie est un tout et Herzen ne sépare pas vie personnelle et apostolat humaniste. C'est pourquoi il écrit: «**Sans programme, sans thème, sans but, l'histoire – improvisation échevelée, qui se déroule sans gêne – offre à chacun ses pages pour intercaler son vers à lui, et qui restera le sien, pourvu qu'il soit sonore et que le poème ne s'interrompe pas.**» On a pu s'étonner de ces lignes de *Passé et méditations*, consacrées à Robert Owen, mais en elles est tout Herzen, prophète du XIX^e siècle, dont la pensée dubitative n'est pas scepticisme, dont le désespoir n'est pas démobilisation, dont la vie frappée de chagrins n'est pas dérive.

Alors la «leçon» de Herzen (qui n'en donne pas), c'est une exhortation à vivre cette «improvisation échevelée» que sont les vies de tous et de chacun, à intercaler une page qui soit vraiment notre page, et cette invitation est personnelle, elle vaut autant pour le Russe d'aujourd'hui que pour l'Occidental d'aujourd'hui, l'un comme l'autre en ont grand besoin. Peut-être convient-il de rappeler ce que Herzen écrivait à Michelet, en 1855, après la mort de Nicolas I^{er}: «**Depuis la mort de Nicolas, le géant endormi commence à respirer. Il est de toute nécessité que la minorité dévouée sente une sympathie de la part de l'Occident.**» La Russie d'aujourd'hui nous demande la même sympathie, une sympathie qui n'est pas moins nécessaire à nous qu'à eux. Car avec la Russie de Herzen et Dostoevski il ne peut qu'y avoir échange et «sympathie» au sens profond du mot – «souffrir avec».

Georges Nivat

Le sacrifice de soi avait inspiré, à des titres divers, bien des générations de révoltés russes et il est non seulement bon de saluer la parution des mémoires du plus grand d'entre eux, Herzen, mais également de rechercher dans cet ouvrage fondamental ce que fut l'histoire, la souffrance, le sacrifice d'une âme rebelle au XIX^e siècle. Nous devons cette monumentale édition à Daria Olivier, historienne et traductrice chevronnée. Grâce lui soit rendue de réparer l'injuste négligence française à l'égard de Herzen, car si «Passé et méditations» était publié dans d'excellentes éditions commentées allemande et anglaise, l'unique traduction française, très incomplète, datait de 1862!

Herzen, grand seigneur russe de culture européenne, publiciste et écrivain d'une fougue infatigable, l'adversaire farouche de Nicolas I^{er}, le compagnon de Garibaldi, le chantre désabusé de 1848, l'exilé indomptable qui vécut trente ans hors de son pays et dont la dépouille repose au cimetière de Nice a apporté à l'intelligentsia russe naissante une générosité intellectuelle bouillonnante, le culte du peuple russe mais aussi, avec une lucidité extrême, des traits de pessimisme prophétique. Sa vie privée fut amère, il mourut en 1870, moqué par la jeune génération des nihilistes. «Passé et méditations»¹, c'est un livre touffu, en quatre tomes et qui est le reflet des humeurs d'un être qui connut de dures vicissitudes et de grands espoirs. Herzen le dit dans sa préface: «**régler mes comptes avec ma vie personnelle**» car «**tout ce qui est personnel s'effrite rapidement**». Nous n'avons pas l'espace pour analyser cette confession d'un enfant de la révolution russe (la future bien sûr). Le style même, si dynamique, syncopé, anacoluthique mériterait toute une étude. Disons seulement que la traduction de Daria Olivier rend fidèlement cet impétueux mouvement et cette transparence rapide qui caractéri-

sent Herzen-écrivain. «Passé et méditations» se lit comme un récit, une confidence, une confession pleine d'aventures, peuplées de centaines de rencontres depuis le portrait du père grand seigneur voltairien et de la nounou jusqu'aux camarades d'université, Bielski, Khomiakov et tant d'autres noms célestes, le despote tortionnaire qui régnait sur Viatka où il est exilé à 22 ans, le tsar, la haute société moscovite et pétersbourgeoise, les sbires de la police secrète, Mazzini, James Fazy, Garibaldi, Mickiewicz, Ledru-Rollin, Proudhon, Hugo... Longue et variée galerie des originaux produits par la Russie, dont Herzen nous fournit des croquis enlevés, rehaussés de couleurs, à l'emporte-pièce. «**C'est comme cela qu'on les cuit dans les fours russes**», fait-il dire à Pogodine. Et il nous montre le «four russe» en action non seulement chez les grands de l'histoire, mais aussi chez les «petits» du peuple... La vie sentimentale de Herzen (fils illégitime, fils «du cœur» – Herz) est en elle-même passionnante et émouvante: l'enlèvement clandestin, à Moscou, de Nathalie, sa cousine, puis en 1848, à Genève, la trahison de Nathalie, éprise du poète allemand Herwegh, sa mort prématurée en 1852, après le naufrage où ont péri la mère de Herzen et un de ses fils. Herzen ne cache rien, il n'a rien à cacher, c'est une nature intrépide et transparente.

La caractéristique majeure du livre est une sorte d'aura poétique due en particulier au jeu constant de la mémoire, à l'élargissement constant du personnel au collectif, à l'aller et retour entre l'homme et l'époque. Mais il n'y a là rien de systématique, rien qui ressemble à une alternance savante de scènes familiales et de scènes de *fond*. Her-

¹ Ce titre est exceptionnellement difficile à traduire. Pour être plus exact, on aurait dû penser à «Ce qui fut et ce que j'ai pensé».

zen est l'époque, il en est l'artisan, la victime, le héraut, le sismographe. Daria Olivier écrit justement dans sa belle préface: «Sa force de conviction, qui stupéfiait ses contemporains, se traduit dans sa langue qui semble toujours l'entraîner en avant.»

Or, le grand ouvrage de Herzen, cette somme de ses fièvres et de ses luttes, est marqué par une double réflexion sur l'histoire. La première porte sur la Russie. Herzen a vilipendé plus que quiconque l'encroûtement, la cruauté, la mesquinerie, la scélératesse de la société russe de son temps. Néanmoins son livre est aussi un chant d'amour à la Russie.

118

Parlant du cercle moscovite de ses amis en 1842, au retour de son premier exil, il évoque l'atmosphère de ruche intellectuelle, hégélienne et romantique où vivaient lui et ses amis, et il affirme: «**Je n'ai rencontré nulle part – ni sur les sommets du monde politique, ni sur les plus hautes cimes du milieu littéraire et artistique – groupe semblable d'hommes aussi doués, aussi cultivés, si universels et si purs.**» «**Nous sommes, ajoute-t-il, plus artistes que les Occidentaux et beaucoup moins compliqués.**» Herzen, plus que quiconque, a forgé l'image du Russe universel, altruiste, exalté, telle que Dostoïevski la reprit dans ses romans, de Mychkine à Aliocha. Plus que quiconque il a misé sur l'intégrité du peuple paysan russe, sur le fond de communisme généreux que révèle l'institution de la communauté rurale, et plus que quiconque il a diagnostiqué une certaine mort spirituelle de l'Occident. L'Occident bourgeois, avide, enfiévré est l'objet de son dégoût. Même cultivé, l'homme occidental est borné par sa spécialisation, odieux par sa suffisance. «**L'homme de l'Occident est en train de déteindre. Il a absorbé les révolutions manquées, aucune d'elles ne l'a transformé, mais chacune a laissé sa trace en lui**

et a embrouillé ses idées» (ce jugement date de 1843!). Sa véritable tête de Turc, c'est le bourgeois français, hypocrite et cupide. Il a su vider tout de son sens la Réforme comme la Révolution, il a substitué à l'idéal féodal, l'idéal de la propriété et de la marchandise. Il pratique concurremment la dissimulation et l'étalage. L'exilé Herzen, malmené par la vie et déçu par la révolution, en arrive à conclure: «**Je me déshabituai non point des hommes, mais des liens intimes avec eux.**» Dans les années soixante, la réflexion de Herzen s'obscurcit de plus en plus. Le diagnostic sur la Russie vire au noir désespéré: «**La laideur inhumaine du rèire allemand greffée sur nos larges mâchoires mongoles et notre cruauté bestiale d'eunuque byzantin...**» Le diagnostic sur l'histoire même préfigure, dans «Fins et commencements», Spengler et le «Déclin de l'Occident».

«Sous l'influence d'instincts obscurs et d'images fantastiques, les peuples marchent comme des somnanbules, à travers des séries d'antinomies insolubles; ils se massacrent et ils aboutissent, mille cinq cents ans après la chute de Rome, à de nouveaux Germanic et Alaric habillés à la mode du XIX^e siècle...»

De Dostoïevski et Tolstoï à Soljenitsyne, tous les penseurs russes ont puisé à la source vive de Herzen. De lui ils ont hérité cette générosité sociale et cette inaptitude au compromis qui les différencient tant des Occidentaux, même les plus brillants. En 1905 Tolstoï notait dans son journal: «J'ai lu Herzen, *De l'autre rive*. Admirable. Il faudrait écrire sur lui pour que les gens de notre temps le comprennent: notre intelligentsia est si avachie qu'elle n'est plus à même de le comprendre. Il sera lu par les lecteurs du futur. Loin au-dessus des têtes de la foule d'aujourd'hui, il transmet ses méditations à ceux qui seront aptes à le comprendre.»

Herzen, nous semble-t-il aujourd'hui, avait parcouru un chemin qui ressemblait étrangement au nôtre. Mais il est une chose à quoi il ne se résigne jamais, dût-il perdre tout son crédit auprès des jeunes générations radicales et populistes: que le peuple fût déclaré incapable de se sauver lui-même. Car de tous les originaux sortis du «four russe» il n'admettait, au fond, que les fous généreux.

«Le passé, ce n'est pas une épreuve qu'on corrige, c'est le couperet de la guillotine: après qu'il a tombé, il n'y a guère de soudure, on ne peut réparer grand-chose»: le tome III de «Passé et méditations» est véritablement le cœur de ce chef-d'œuvre de lyrisme, de pudeur, de passion, de désespoir sublime par et dans l'écriture. La souffrance qui est le sujet du tome III est aussi le ressort secret de cet immense livre. Sans l'outrage dans sa vie privée, sans la perte sentimentale puis la mort de son épouse-sœur, Nathalie, séduite par Herwegh, Herzen n'aurait pas eu de sursaut d'énergie d'écriture qui l'a jeté dans la création d'un des plus singuliers chefs-d'œuvre de la prose russe. Tout le brio généreux, l'énergie révolutionnaire, l'élégance de ce grand seigneur socialiste sont investis dans ce livre qui, ni Mémoires, ni réflexion historiosophique, ni confession intime est tout cela à la fois: un plaidoyer d'insurgé contre le destin.

Exilé en Europe, militant socialiste, Herzen se voit deux fois outragé, par l'Histoire qui piétine la Révolution de 1848, par Herwegh qui saccage son bonheur familial. D'ailleurs, s'il n'avait pas offert à Nathalie «la coupe amère du scepticisme», aurait-elle succombé au cabotinage du révolutionnaire «prostitué»? Vie publique et vie privée sont donc indissolublement liées chez ce rêveur de liberté. Il se tourmente lui-même, surprend en soi des instincts de bourreau et d'inquisiteur. **«Au-dedans de moi tout était outragé,**

sens dessus dessous... Contradictions flagrantes, chaos: de nouveau la rupture, de nouveau le vide.» Il raisonne sur la jalousie, il refuse de «l'anéantir» car ce serait «anéantir l'attachement personnel»². Il en appelle au tribunal des révolutionnaires, à Proudhon son maître, à Michelet, à Vogt son fidèle ami... Il se sent «un Scythe» regardant avec plaisir l'écroulement du Vieux-Monde, il en appelle aux hommes du futur, qui seront libres, généreux, altiers. C'est de révolution totale qu'il s'agit dans ce terrible conflit public et privé. Il est une victime du philistinisme infiltré dans la révolution occidentale. En Russie, pense-t-il, **«notre poil dru pique sous la poudre, nous avons la ruse des sauvages et l'impudeur des animaux»**, mais pas la bassesse, pas la licence occidentale...

Tout frémissant de passion, de honte, d'ironie, Herzen est ici étonnamment contemporain de nous, assoiffé de révolution culturelle, hérissé par la froideur des utopistes, et surtout de son maître Proudhon. **«On écrira plus de vers, nous assure Proudhon; en revanche, le travail augmentera...» «On peut certes sacrifier le bercement de la religion à la liberté de l'individu, à l'initiative de ses actions, à son indépendance, mais tout sacrifier à l'incarnation de l'idée de justice – quelle sottise!»**

Les scènes dramatiques qui se jouent à Paris en 1849, à Nice en 1850, les portraits de cette Europe révoltée ou philistine, la parenthèse quasi idyllique de la naturalisation suisse de Herzen à Châtel (au canton de Fribourg), la lutte de l'aristocrate révolté avec toutes les tyrannies d'Europe font de ce tome la chronique d'une passion, celle de 1848. «Omnia mecum porto», constate Her-

² Le thème est quasi le même dans le grand poème de Maïakovski: «*A propos de ceci*» (1924).

zen: de ce brasier d'espoir il ne reste que la *trace* et la douleur du vécu. Il pleure de n'être pas mort sur la barricade de la place Maubert en 48; il traqua cette trace impondérable: le vécu dans l'Histoire.

Cent ans plus tard, deux femmes relisent Herzen: la poétesse Anna Akhmatova, la prosatrice Lydia Tchoukovskaïa. Pour elles aussi le vécu est douloureusement tressé à l'Histoire, pour elles aussi le «four russe» a cuit de bien étranges épreuves. On est en 1962, mais ce qu'écrivait un Herzen sombre et prophétique en 1862 leur semble à toutes deux dire mieux que tout ce qu'elles ressentent. Comme Alexandre Soljenitsyne, elles puisent chez Herzen le diagnostic, la méditation, l'inquiétude et le repentir national. Lis Herzen, dit au héros du *Premier Cercle* le futur bagnard Volodine, son oncle ancien bagnard. Pour les Russes rescapés de l'igno-

minie du Goulag, comme pour les Russes des années 1860 rescapés de l'esclavage, Herzen le pessimiste a quand même un mot d'espoir:

«L'éveil de la conscience russe commence avec la confession... Comment savoir si un mot ne tombera pas comme une goutte de levain sur ces multitudes endormies et ne les élèvera pas vers une vie nouvelle?»

Un levain... Un levain pour la fournaise du «four russe», tout Herzen est dans cet espoir désespéré.

Georges Nivat

Ce texte est extrait de l'ouvrage de Georges Nivat: «Vers la fin du mythe russe. Essais sur la culture russe de Gogol à nos jours.» Collection Slavica, Editions L'Age d'Homme, Lausanne. 1988.

Georges Nivat publiera en mars 1997, aux Editions J.-C. Lattès à Paris, un livre de réflexions et de choses vues sur la Russie actuelle. Cette «Russie de l'An Cinq» fera suite à son petit livre de notes de voyages et rencontres avec des Russes de tous les milieux, paru en 1993 à l'Age d'Homme – Bernard de Fallois (Paris), intitulé «Impressions de Russie – L'An Un».

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

HERZEN, Alexandre, «Passé et méditations», Tomes I à IV, traduit par Daria Olivier, Classiques slaves, Editions L'Age d'Homme, Lausanne, 1974-1981.

HERZEN – «Autour d'Alexandre Herzen», documents inédits publiés par Marc Vuilleumier, Michel Aucouturier, Sven Stelling-Michaud et Michel Cadot. Librairie Droz, Genève, 1973.

HERZEN, Alexandre, «De l'autre rive», présentation de Marc Vuilleumier, Reprint, Editions Slatkine, Genève, 1980.

HERZEN, Alexandre, «Lettres de France et d'Italie (1847-1852)», présentation de Marc Vuilleumier, Reprint, Editions Slatkine, Genève, 1979.

En langue allemande:

HERZEN, Alexander, «Briefe aus dem Westen», Mit einem Essay von Berlin, Isaiah. Die andere Bibliothek 53, Eichborn Verlag, 1989.

HERZEN, Alexander, «Kindheit, Jugend und Verbannung», Manesse Verlag, 1989.



